
GAUDEO



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

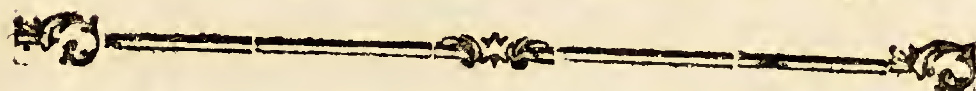
Des Établiſſemens & du Commerce des Européens dans les deux Indes.

NOUVELLE ÉDITION CORRIGÉE.

TOME QUATRIÉME.



A AMSTERDAM.



M. DCC. LXXII.



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE,

Des établissements & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE DIXIEME.

La partie du nord de l'Amérique qui s'étend depuis les 293 degrés jusqu'aux 136 degrés de longitude, présente un archipel le plus nombreux, le plus étendu, le plus riche que l'océan ait encore offert à la curiosité, à l'activité, à l'avidité des Européens. Les isles qui le forment sont connues depuis la décou-

verte du nouveau monde ſous le nom d'Antilles. Les vents qui ſoufflent preſque toujours de la partie de l'eſt, ont fait appeller celles qui ſont plus à l'orient iſles du vent, & les autres, iſles ſous le vent. Elles composent une chaîne dont un bout ſemble tenir au continent près du golfe de Maracaïbo, & l'autre former l'ouverture du golfe du Mexique. Peut-être ne ſeroit-il pas téméraire de les regarder comme les ſommets des très-hautes montagnes qui ont fait autrefois partie de la terre ferme & qui ſont devenues des iſles par une révolution arrivée dans le golfe, qui a ſubmergé tout le plat pays.

Des monumens certains atteſtent de plus grands changemens dans la nature. Le phyſicien attentif en voit par-tout des traces. Des coquillages de toutes les eſpeces, des coraux, des bancs d'huitres, des poiſſons de mer entiers ou mutilés entaſſés avec ordre dans toutes les contrées de l'univers, dans les lieux les plus éloignés de la mer, dans les entrailles & ſur la ſuperficie des montagnes : l'inſtabilité du continent qui ſujet à toutes les viciſſitudes de l'océan dont il eſt perpétuellement battu, rongé, bouleverſé, tandis qu'il perd au loin peut-être des terres immenſes, dé-

couvre à nos yeux de nouveaux pays, de longues plaines de sable autour des cités, qui furent autrefois des ports fameux : la situation horisontale & parallele des couches de terre & de productions marines, assemblées alternativement de la même façon, composées des mêmes matieres réguliérement cimentées par l'action constante & successive de la même cause : la correspondance entre les côtes séparées par quelque bras de mer, où l'on voit d'un côté des angles saillans opposés à des angles rentrans de l'autre, à droite des lits du même sable ou des mêmes pétrifications placés au niveau de semblables lits qui s'étendent à gauche : la direction des montagnes & des fleuves vers la mer comme à leur source commune : la formation des collines & des vallons où ce vaste fluide a, pour ainsi dire, laissé l'empreinte éternelle de ses ondulations : tout nous dit que l'océan a franchi ses bornes naturelles, ou plutôt qu'il n'en a jamais eu d'insurmontables, & que disposant du globe de la terre au gré de son inconstance, il en a changé cent fois la constitution, soit intérieure soit extérieure. Delà ces déluges successifs & jamais universels, qui tour à tour ont couvert la face de la terre, sans la dé-

rober toute entiere à la fois : car les eaux agissant en même temps dans les cavités & sur la superficie du globe ne peuvent augmenter la profondeur de leur lit, sans en diminuer les autres dimensions, ni se déborder d'une part sans tarir de l'autre ; & l'on ne sauroit imaginer une altération dans la masse entiere qui fit tout à coup disparoître les montagnes, ou la mer s'élever par toute la terre au-dessus des plus hautes. Quel changement subit d'organisation pousseroit tous les rochers & toutes les matieres solides au centre du globe pour exprimer de ses flancs & de ses veines tous les fluides qui lui donnent la vie, & noyant un élément dans l'autre ne feroit plus rouler dans les airs qu'une masse d'eaux & de germes perdus? N'est-ce pas assez que chaque hémisphere soit tour à tour en proie aux ravages de la mer ? Ce sont des assauts continuels qui nous ont sans doute dérobé si long-temps le nouveau monde, & qui peut-être ont englouti ce continent qu'on croit qu'ils n'avoient fait que séparer du nôtre.

Quelles que soient les causes secretes de ces révolutions particulieres dont la cause générale est visiblement dans les loix connues du mouvement universel,

les effets en seront toujours sensibles pour tout homme qui aura le courage & la sagacité de les voir. Sans le secours des connoissances physiques, un souvenir confus de ces sortes d'inondations s'étoit conservé parmi les sauvages qui habitoient les Antilles. Cet archipel comme celui des Indes orientales, situé presque à la même hauteur, paroît formé par la même cause, le mouvement de la mer d'orient en occident, mouvement imprimé par celui qui pousse la terre d'occident en orient, mouvement plus violent à l'équateur où le globe plus élevé roule un cercle plus grand, une zone plus agitée ; où la mer semble vouloir rompre toutes les digues que la terre lui oppose, & s'ouvrant un cours sans interruption, y tracer elle-même la ligne équinoxiale.

La direction des Antilles, en commençant par Tabago, est à peu de chose près nord, & nord-nord-ouest. Cette direction se continue de l'une à l'autre, en formant une ligne arrondie vers le nord-ouest, & se termine à Antigoa. Ici la ligne se courbe tout d'un coup, & se prolongeant en ligne droite à l'ouest, au nord-ouest, rencontre successivement Porto-rico, saint-Domingue, Cuba, connues sous le nom d'isles sous le vent.

Ces isles sont séparées par des canaux de différentes largeurs. Quelques-uns ont six lieues, d'autres quinze ou vingt; mais dans tous, on trouve le fond à cent, cent vingt, cent cinquante brasses. Il y a même entre la Grenade & saint Vincent un petit archipel de trente lieues, où quelquefois le fond n'est pas à dix brasses.

La direction des montagnes dont les Antilles sont couvertes, suit celles que ces isles gardent entr'elles. Cette direction est si réguliere qu'à ne considérer que les sommets, sans avoir égard à leur base, on les jugeroit une chaîne de montagnes dépendantes du continent dont la Martinique seroit le promontoire le plus au nord-est.

Les sources d'eau, qui aux isles du vent se précipitent des montagnes, ont toutes leur cours dans la partie occidentale de ces isles. Tout le côté oriental, c'est-à-dire celui qui, selon nos conjectures, a été mer dans tous les temps, est privé d'eau courante. Nulles sources n'y coulent des hauteurs. Elles eussent été perdues, parce qu'après avoir parcouru un espace fort court & très-rapide, elles se seroient jettées dans la mer.

Porto-rico, saint Domingue, Cuba ont quelques rivieres dont l'embouchure

eſt à la côte du nord, & la ſource dans les montagnes qui regnent de l'eſt à l'oueſt; c'eſt-à-dire dans toute la longueur de ces iſles. Ces rivieres arroſent un plat pays conſidérable qui n'a pas été ſans doute inondé de la mer. L'autre côté des montagnes qui regarde vers le ſud où la mer bat plus furieuſement & imprime des traces de ſubmerſion, verſe dans les trois iſles pluſieurs belles rivieres, quelques-unes même aſſez conſidérables pour recevoir les plus grands vaiſſeaux.

Ces obſervations qui démontrent évidemment que la mer a détaché les Antilles du continent, ſont fortifiées par des obſervations d'un autre genre, mais auſſi déciſives en faveur de cette conjecture. Tabago, la Marguerite, la Trinité, les iſles les plus voiſines de la terre ferme produiſent comme elle des arbres mous, du cacao ſauvage. Ces eſpeces ne ſe retrouvent plus, du moins en quantité, dans les iſles qui vont au nord. On n'y voit que des bois durs. Cuba ſituée à l'autre extrêmité des Antilles produit comme la Floride, dont elle eſt peut-être détachée, du cedre, du cyprès, l'un & l'autre très-propre pour la conſtruction des vaiſſeaux.

Le ſol des Antilles eſt en général une

couche d'argille ou de tuf plus ou moins épaisse, sur un noyeau de pierre ou de roc vif. Ce tuf & cette argille ont différentes qualités plus propres les unes que les autres à la végétation. Là où l'argille moins humide & plus friable se mêle avec les feuilles & les débris des plantes, il se forme une couche de terre plus épaisse que celle qu'on trouve sur des argilles grasses. Le tuf a aussi les propriétés suivant ses différentes qualités. Là où il est moins dur, moins compacte, moins poreux, de petites parties se détachent en forme de caissons toujours altérés, mais conservant une fraîcheur utile aux plantes. C'est ce qu'on appelle en Amérique un sol de pierre ponce. Par-tout où l'argille & le tuf ne comportent pas ces modifications, le sol est stérile, aussi-tôt que la couche, suite de la décomposition des plantes originaires est détruite par la nécessité des sarclages qui exposent trop souvent les sels aux rayons du soleil. Delà vient que la culture, qui exige le moins de sarclage & dont la plante couvre de ses feuilles les sels végétaux, en perpétue la fécondité.

Lorsque les Européens aborderent aux Antilles, ils les trouverent couvertes de grands arbres, liés pour ainsi dire les

uns aux autres par des plantes rampantes qui s'élevant comme du lierre, embrassoient toutes les branches & les déroboient à la vue. Cette espece parasite croissoit en telle abondance qu'on ne pouvoit pénétrer dans les bois sans la couper. On lui donna le nom de Lianne analogue à sa flexibilité. Ces forêts aussi anciennes que le monde avoient plusieurs générations d'arbres qui par une singuliere prédilection de la nature étoient d'une grande élévation, très-droits, sans excressence, ni défectuosité. La chûte annuelle des feuilles, leur décomposition, la destruction des troncs pourris par le temps, formoient sur la surface de la terre un sédiment gras, qui après le défrichement opéroit une végétation prodigieuse dans les nouvelles plantations qu'on substituoit à ces arbres.

Dans quelque terrein qu'ils eussent poussé, leurs racines avoient tout au plus deux pieds de profondeur, & communément beaucoup moins; mais elles s'étendoient en superficie en proportion du poids qu'elles avoient à soutenir. L'extrême sécheresse de la terre où les pluies les plus abondantes, ne pénétrent jamais bien avant, parce que le soleil les repompe en peu de temps, & des ro-

ſées continuelles qui humectoient ſa ſurface, leur donnoient une direction horiſontale au lieu de la perpendiculaire que les racines prennent ordinairement en d'autres climats.

Les arbres qui croiſſoient au ſommet des montagnes & dans des endroits eſcarpés étoient très-durs. Ils avoient l'écorce liſſe & collée ſur le bois. Le courbari, l'acajou, le machenité, le barata, le bois de fer & pluſieurs autres ſe laiſſoient à peine entamer par l'inſtrument le plus tranchant : pour les abattre ou pour les déraciner, il falloit les brûler. Lorſqu'ils étoient tombés, la ſcie ou la hâche les façonnoient au gré de l'ouvrier. Le plus ſingulier de ces arbres étoit l'acoma qui, mis en terre, ſe pétrifie. On regardoit comme le plus utile le gommier dont le diametre ordinaire de cinq pieds, ſur une fléche de quarante-cinq à cinquante, ſervoit à former des canots d'une ſeule piece.

Les vallées toujours fertiliſées aux dépens des montagnes, étoient remplies de bois mous. Au pied de ces arbres croiſſoient indiſtinctement les plantes que la terre libérale produiſoit pour la nourriture des naturels du pays. Celles d'un uſage plus univerſel étoient le cauh-coulh, le ligname, le choux caraïbe

& la patate. C'étoient des especes de pommes de terre nées à la racine de plantes qui rampoient, mais forcoient tous les obstacles dont elles sembloient devoir être étouffées. La nature qui paroît avoir mis par-tout un certain rapport entre le caractere des peuples & les denrées destinées à leur subsistance, avoit placé dans les Antilles des légumes qui craignoient les ardeurs du soleil, qui se plaisoient dans les endroits frais, qui n'exigeoient point de culture, & qui se reproduisoient deux ou trois fois l'année. Les insulaires ne traversoient pas le travail libre & spontané de la nature, en détruisant une production pour donner plus de vigueur à une autre. Ils laissoient à la terre le soin de préparer les sels de la végétation, sans lui assigner le lieu & le temps de féconder. Cueillant au hasard & dans leur saison les productions qui s'offroient d'elles-mêmes à leurs besoins, ils avoient observé sans étude que la décomposition de ce que nous appellons mauvaises herbes, étoit nécessaire à la réproduction des plantes qui leur étoient utiles.

Les racines de ces plantes n'étoient jamais mal-saines; mais insipides sans préparation, elles avoient peu de goût même cuites, à moins qu'on ne les assai-

ſonnât avec du piment. Quand elles étoient mêlées avec du Gingembre & le fruit acide d'une plante aſſez ſemblable à notre oſeille, elles donnoient une liqueur forte qui étoit l'unique boiſſon compoſée des ſauvages. Ils n'y employoient d'autre art que de les faire fermenter quelques jours dans de l'eau commune aux rayons du ſoleil brûlant.

Outre les racines, les iſles offroient à leurs habitans des fruits extrêmement variés. On y trouvoit des oranges, des citrons, des limons, des grenades. Il y en avoit qui ne s'éloignoient pas infiniment de nos pommes, de nos poires, de nos ceriſes, de nos abricots; & nous n'avons rien dans nos climats qui puiſſe nous donner l'idée de la plûpart des fruits des Antilles. Le plus utile étoit la banane. Elle croiſſoit dans des lieux frais ſur une fleche molle, ſpongieuſe & haute d'environ ſept pieds. Cette fleche périſſoit avec la maturité de ſon fruit; mais avant qu'elle tombât, on voyoit ſortir de ſa ſouche un rejeton qui un an après donnoit ſon fruit, périſſoit à ſon tour & ſe régénéroit ſucceſſivement de la même maniere.

Une ſingularité qui mérite d'être obſervée, c'eſt que tandis que la plante

vorace que nous avons appellée lianne embrassoit tous les arbres stériles, elle s'éloignoit de ceux qui portoient des fruits, quoique confusément mêlés avec les premiers. Il sembloit que la nature lui eût ordonné de respecter ce qu'elle destinoit à la nourriture des hommes.

Les isles n'avoient pas été traitées aussi favorablement en plantes potageres qu'en racines & en fruits. Le pourpier & le cresson formoient en ce genre toute leur richesse.

Les autres nourritures y étoient fort bornées. Il n'y avoit point de volailles domestiques. Les quadrupedes tous bons à manger se réduisoient à cinq especes dont la plus grosse ne surpassoit pas nos lapins. Les oiseaux plus brillans & moins variés que dans nos climats n'avoient guere d'autre mérite que leur parure : peu d'entr'eux rendoient de ces sons touchans qui charment les ames tendres, & tous ou presque tous extrêmement maigres avoient fort peu de goût. Le poisson y étoit à peu près aussi commun que dans les autres mers, mais il y étoit ordinairement moins sain & moins délicat.

On ne peut presque pas exagérer l'utilité des plantes que la nature avoit pla-

cées dans les isles contre les infirmités peu communes de leurs habitans. Soit qu'on les appliquât extérieurement, soit qu'on les mangeât, soit qu'on en prît le suc par infusion, elles produisoient toujours les plus prompts, les meilleurs effets. Les usurpateurs de ces lieux autrefois paisibles ont adopté ces simples toujours verds, toujours dans leur force, & ils les ont préféré à tous les remedes que l'Asie est en possession de fournir au reste de l'univers.

Pour le commun des hommes, il n'y a que deux saisons aux isles, celle de la sécheresse & celle de la pluie. La nature qui travaille sans cesse & qui cache ses opérations secretes sous une verdure continuelle leur paroît toujours uniforme. Les observateurs qui étudient sa marche dans la température du climat, dans toutes les révolutions du temps & dans celles de la végétation, découvrent qu'elle suit les mêmes routes qu'en Europe, quoique d'une maniere moins sensible.

Ces changemens presque imperceptibles ne préservent pas des dangers & des incommodités d'un climat brûlant, tel qu'on doit l'attendre naturellement sous la zone torride. Comme ces isles sont toutes situées entre les Tropiques, on y

est assujetti, avec quelques différences qui naissent des positions & des qualités du terrein, à une continuité de chaleur qui augmente communément depuis le lever du soleil jusqu'à une heure après midi, mais qui diminue ensuite à mesure que cet astre baisse. Le thermometre atteste qu'elle monte très-souvent à quarante-quatre degrés, même jusqu'à quarante-sept & demi au-dessus du terme de la glace. Rien n'est plus rare qu'un temps couvert propre à la tempérer. Quelquefois, à la vérité, le ciel se voile de nuages une heure ou deux, mais on n'est pas quatre jours dans toute l'année sans voir le soleil.

Les variations dans la température de l'air viennent moins des saisons que du vent. Par-tout où il ne souffle pas, on brûle ; & tous les vents ne rafraîchissent pas. Il n'y a que les vents de l'est qui tempérent la chaleur. Ceux qui tiennent du sud ou de l'ouest procurent peu de soulagement. Mais ils sont beaucoup plus rares & moins réglés que celui de l'est. Les arbres exposés à son action, sont forcés de porter leurs branches vers l'ouest dans la direction que l'uniformité de son souffle constant semble leur donner. En revanche leurs racines sont plus robustes & plus allongées sous terre

du côté de l'eſt, comme pour former un point d'appui dont la réſiſtance ſoit égale à la force du vent dominant. Auſſi remarque-t-on que lorſque le vent d'oueſt ſouffle avec quelque violence, les arbres ſont renverſés facilement ; de ſorte que pour juger de la force d'un ouragan, il ne ſuffit pas de ſavoir combien d'arbres ſont tombés, mais de quel côté ils ont été déracinés.

Le vent d'eſt a deux cauſes permanentes dont la vraiſemblance eſt frappante. La premiere eſt ce mouvement diurne qui fait rouler la terre d'occident en orient, & qui eſt néceſſairement plus rapide ſous la ligne équinoxiale que ſous les cercles de latitude, parce qu'il a plus d'eſpace à parcourir dans le même temps. La ſeconde vient de la chaleur du ſoleil qui en paroiſſant ſur l'horiſon, rarefie l'air, & l'oblige à fluer vers l'occident, à meſure que la terre avance vers l'orient.

Auſſi le vent d'eſt, qui ne ſe fait guere ſentir aux Antilles que vers les neuf ou dix heures du matin, augmente à meſure que le ſoleil monte ſur l'horiſon. Il diminue à meſure que cet aſtre baiſſe. Il tombe enfin tout-à-fait vers le ſoir ; mais le long des côtes ſeulement, & non en pleine mer. Les raiſons de cette diffé-

rence s'offrent d'elles-mêmes. Après le coucher du soleil, l'air de la terre qui demeure long-temps rarefié à cause des exhalaisons qui sortent continuellement du globe échauffé, reflue nécessairement sur celui de la mer : c'est ce qu'on appelle ordinairement vent de terre. Il se fait sentir la nuit, & continue jusqu'à ce que l'air de la mer rarefié par la chaleur du soleil reflue à son tour vers la terre où l'air s'est condensé par la fraîcheur de la nuit. Enfin on observe que le vent d'est se trouve plus régulier, plus fort sous la canicule que dans les autres temps ; parce que le soleil agit alors plus vivement sur l'air. Ainsi la nature fait servir les ardeurs même de cet astre au rafraîchissement des contrées qu'il embrase. Tel dans les pompes à feu, l'art emploie cet élément à remplir sans cesse de nouvelle eau les caves d'airain qu'il épuise continuellement par l'évaporation.

La pluie contribue aussi à tempérer le climat des isles de l'Amérique ; mais non également par-tout. Où rien ne fait obstacle au vent d'est, il chasse les nuées à mesure qu'elles se forment, & les oblige d'aller crever dans les bois ou sur les montagnes. Mais quand les orages sont trop gros, ou que les vents variables &

paſſagers du ſud & de l'oueſt viennent troubler l'empire du vent d'eſt, alors il pleut. Dans les autres poſitions des Antilles où ce vent ne domine pas, les pluies ſont ſi communes & ſi abondantes, ſur-tout durant l'hyver qui dure depuis la mi-juillet juſqu'à la moitié d'octobre, qu'elles donnent, ſuivant les meilleures obſervations, autant d'eau dans une ſemaine, qu'il en tombe en nos climats dans l'eſpace d'un an. Au lieu de ces pluies douces & agréables dont on jouit quelquefois en Europe, ce ſont des torrens dont on confondroit le bruit avec celui de la grêle ſi elle n'étoit pour ainſi dire inconnue ſous un ciel brûlant.

A la vérité ces pluies rafraîchiſſent l'air; mais elles cauſent une humidité dont les ſuites ſont également incommodes & funeſtes. Il faut enterrer les morts peu d'heures après qu'ils ont expiré. La viande s'y conſerve au plus vingt-quatre heures. Les fruits ſe pourriſſent, ſoit qu'on les cueille murs ou avant la maturité. Le pain doit être fait en biſcuit pour ne pas moiſir. Les vins ordinaires s'aigriſſent en fort peu de temps. Le fer ſe rouille du matin au ſoir. Ce n'eſt qu'avec des précautions continuelles qu'on conſerve les ſemences

jusqu'à ce que la saison de les confier à la terre soit arrivée. Dans les premiers temps qui suivirent la découverte, le bled qu'on y portoit pour ceux qui ne pouvoient pas se faire à la nourriture des anciens habitans du pays se gâtoit si vîte, qu'il fallut l'envoyer avec ses épis. Cette précaution nécessaire enchérissoit si fort la denrée, que peu de gens étoient en état d'en acheter. On substitua la farine aux grains, ce qui diminuoit les frais, mais abrégeoit la conservation. Un négociant imagina qu'il réuniroit le double avantage de la durée & du bon marché, s'il purgeoit parfaitement la farine du son qui contribue à sa fermentation. Il la fit blutter, en mit la fleur la plus pure dans des tonneaux bien faits, & la comprima couche par couche avec des pilons de fer, de maniere qu'elle formoit un corps dur presqu'impénétrable à l'air. L'expérience confirma une phisique si judicieuse; & cet usage généralement adopté s'est toujours perfectionné de plus en plus. Si une pareille pratique n'assure pas aux farines la durée qu'elles ont dans nos climats secs ou tempérés, elle les conserve du moins six mois, un an & même davantage, selon qu'elles ont été préparées avec plus ou moins de soin. Cet intervalle doit

suffire à des métropoles actives pour l'approvisionnement de leurs colonies.

Quelque fâcheux que soient ces effets naturels de la pluie, elle en occasionne de plus redoutables encore : ce sont des tremblemens de terre assez fréquens & quelquefois terribles dans les isles. Comme ils se font sentir le plus souvent dans le cours ou à la fin de la saison pluvieuse, & dans le temps des grandes marées, d'habiles physiciens ont conjecturé que ce phénomene pouvoit provenir de ces deux causes.

Les eaux du ciel & de la mer éboulent, creusent & ravagent la terre de plus d'une maniere. L'Océan sur-tout assaillit ce globe avec une fureur qu'on ne peut ni prévoir, ni éviter. Parmi les assauts que cet élément inquiet & turbulent ne cesse de lui livrer, il en est un connu aux Antilles sous le nom de *Raz de marée.* On le voit infailliblement une, deux, trois fois depuis juillet jusqu'en octobre; & c'est toujours sur les côtes occidentales, parce qu'il vient après les vents d'ouest ou du sud, ou même sous leur influence. Les vagues qui de loin paroissent s'avancer tranquillement jusqu'à la portée de quatre ou cinq cents pas, s'élevent tout à coup près du rivage, comme si elles étoient

preſſées obliquement par une force ſupérieure, & crevent avec une violence extrême. Les vaiſſeaux qui ſe trouvent alors ſur la côte ou dans des rades foraines, ne pouvant ni gagner le large, ni ſe ſoutenir ſur leurs ancres, vont ſe briſer contre terre, ſans aucun eſpoir de ſalut pour les infortunés matelots qui ont vu approcher pendant pluſieurs heures cette mort inévitable.

Un mouvement ſi extraordinaire de la mer a été regardé juſqu'ici comme la ſuite d'une tempête. Mais une tempête a une direction de vent d'un point à une autre; & le raz marée ſe fait ſentir dans une partie d'une Iſle couverte par une autre iſle qui elle-même ne l'éprouve pas. Cette obſervation a déterminé Monſieur Dutaſta, qui a vu l'Afrique & l'Amérique en phyſicien, en négociant & en homme d'état, à chercher une cauſe plus vraiſemblable de ce ſingulier phénomene. Il l'a trouvée avec d'autres vérités qui enrichiront plus d'une ſcience, s'il ſe détermine à les donner au public. Nous aurons alors vraiſemblablement des lumieres plus ſûres ſur les ouragans.

L'ouragan eſt un vent furieux, le plus ſouvent accompagné de pluie, d'éclairs, de tonnerre, quelquefois de

tremblement de terre, & toujours des circonſtances les plus terribles, les plus deſtructives que les vents puiſſent raſſembler. Tout à coup, au jour vif & brillant de la Zone torride ſuccede une nuit univerſelle & profonde; à la parure d'un printemps éternel, la nudité des plus triſtes hyvers. Des arbres auſſi anciens que le monde ſont déracinés & diſparoiſſent. Les plus ſolides édifices n'offrent en un moment que des décombres. Où l'œil ſe plaiſoit à regarder des côteaux riches & verdoyans, il ne voit plus que des plantations bouleverſées & des cavernes hideuſes. Des malheureux dépouillés de tout, pleurent ſur des cadavres où cherchent leurs parens ſous des ruines. Le bruit des eaux, des bois, de la foudre & des vents qui tombent & ſe briſent contre les rochers ébranlés & fracaſſés. Les cris & les hurlemens des hommes & des animaux pêle & mêle emportés dans un tourbillon de ſable, de pierres & de débris : tout ſemble annoncer les dernieres convulſions & l'agonie de la nature.

Cependant ces ouragans amenent des récoltes plus abondantes & hâtent les reproductions de la terre. Soit que de ſi violentes agitations ne déchirent ſon ſein que pour le préparer à la fécondité,

ſoit que l'ouragan charrie un ſel propre à la végétation des plantes, on a remarqué que ce déſordre apparent & paſſager étoit non-ſeulement une ſuite de l'ordre conſtant qui pourvoit à la régénération par la deſtruction même, mais un moyen de conſerver ce tout, qui n'entretient ſa vie & ſa fraîcheur que par une fermentation intérieure, principe du mal relatif & du bien général.

Les premiers habitans des Antilles croyoient avoir des sûrs pronoſtics de ce phénomene effrayant. Lorſqu'il doit arriver, diſoient-ils, l'air eſt trouble, le ſoleil rouge, & cependant le temps calme & le ſommet des montagnes clair. On entend ſous terre ou dans les citernes un bruit ſourd comme s'il y avoit des vents enfermés. Le diſque des étoiles paroît obſcurci d'une vapeur qui les fait paroître plus grandes. Le ciel eſt eſt au nord-oueſt d'un ſombre menaçant. La mer rend une odeur forte, & ſe ſouleve même au milieu du calme. Le vent tourne ſubitement de l'eſt à l'oueſt, & ſouffle avec violence par des repriſes qui durent deux heures chaque fois.

Quoiqu'on n'oſe aſſurer la vérité de toutes ces obſervations, il ſemble cepen-

dant qu'il y a de l'imprudence ou trop peu de philosophie à négliger les idées & même les préjugés des peuples sauvages sur le temps & sur les saisons. Leur désœuvrement & l'habitude où ils sont de vivre en plein champ, le met dans l'occasion & la nécessité d'observer les plus petits changemens qui se passent dans l'air, & d'acquérir sur ce sujet des connoissances qui échappent à des nations plus éclairées, mais plus occupées & vouées à des travaux plus sédentaires. Peut-être est-ce aux sauvages à trouver les faits, aux peuples sçavans à chercher les causes. Démêlons, s'il se peut, celle des ouragans, phénomene si commun en Amérique, qu'il auroit suffi seul pour la faire déserter, ou la rendre inhabitable depuis des siecles.

Aucun ouragan ne vient de l'est, c'est-à-dire du plus grand espace de mer qu'on voie aux Antilles. Ce fait bien constaté nous fait pencher à croire qu'ils se forment tous dans le continent de l'Amérique. Le vent d'ouest qui regne constamment, quelquefois avec beaucoup de force dans la partie du sud depuis juillet jusqu'en janvier, & le vent du nord qui souffle en même temps dans la partie septentrionale, doivent, lorsqu'ils se rencontrent se heurter avec une violence proportionnée

proportionnée à leur vélocité naturelle. Si ce choc arrive dans les gorges étroites & longues des montagnes, il en doit sortir avec impétuosité un courant d'air dont la portée s'étendra en raison combinée de sa force matrice & du diametre de la gorge. Tout corps solide qui se trouvera dans la direction de ce courant d'air, en recevra une impression plus ou moins forte, selon qu'il lui opposera plus ou moins de surface ; en sorte que si sa position coupoit perpendiculairement la direction de l'ouragan, on ne sait ce qui pourroit en résulter pour la masse entiere. Heureusement les divers gissemens des isles, leur forme sphérique ou angulaire présentent à ces effroyables torrens d'air des surfaces plus ou moins obliques qui détournent le courant, divisent ses forces ou les brisent par degrés. L'expérience même autorise à dire que leur activité s'épuise à tel point que dans la direction même où l'ouragan frappe le plus fort, on s'en apperçoit à peine dix lieues plus loin. Les meilleurs observateurs ont remarqué que tous les ouragans qui successivement ont bouleversé les isles venoient du nord-ouest, & par conséquent des gorges formées par les montagnes de Sainte-Marthe. La distance où sont quel-

ques isles de cette direction n'est pas une raison suffisante pour faire rejetter ce sentiment, parce que plusieurs causes peuvent faire décliner vers le sud ou vers l'est un courant d'air. Ainsi nous croyons qu'on s'est mépris, quand on a pensé que la violence d'un ouragan agissoit sous tous les romps de vent. Tels sont les phénomenes destructeurs au prix desquels la nature fait acheter les richesses du nouveau monde; mais quel obstacle pouvoit arrêter l'audace du hardi navigateur qui l'avoit découvert?

Christophe Colomb, après s'être établi à Saint-Domingue, une des grandes Antilles, reconnut les petites. Il n'y trouva pas des insulaires aussi foibles, aussi timides que ceux qu'il avoit d'abord subjugués. Les Caraïbes qui se croyoient originaires de la Guyane & de la même nation que les Galibis avoient la taille médiocre, renforcée & nerveuse, telle qu'il l'auroit fallu pour faire des hommes très-robustes, si leur vie & leurs exercices avoient secondé ces dispositions. Leurs jambes pleines & nourries étoient communément bien faites, & leurs yeux noirs, gros & un peu saillans. Leur figure auroit été agréable, s'ils n'avoient déparé l'ouvrage de la nature pour se donner de prétendues beautés

qui ne pouvoient plaire que chez eux. A l'exception de leurs sourcils & de leurs cheveux, ils n'avoient pas un seul poil sur tout le corps. Ils ne portoient aucune espece de vêtement, & n'en étoient pas moins chastes. Seulement pour se garantir de la morsure des insectes, ils se peignoient de la tête aux pieds avec du rocou, ce qui leur donnoit la couleur d'une écrevisse cuite.

Leur religion se bornoit à cette opinion si naturelle à l'homme, qu'on la trouve répandue chez la plupart des nations barbares, & conservée même chez plusieurs des nations civilisées. Ils croyoient confusément un bon & un mauvais principe. La divinité tutélaire ne les occupoit guere; mais ils redoutoient beaucoup l'être mal-faisant. Leurs autres superstitions étoient plus absurdes que dangereuses, & ils y étoient peu attachés. Cette indifférence ne les rendit pas plus dociles au christianisme, lorsqu'on le leur offrit. Sans contrarier ceux qui leur en prêchoient les dogmes, ils refusoient de les croire, *de peur*, disoient-ils, *que leurs voisins ne se moquassent d'eux.*

Quoique les Caraïbes n'eussent aucune espece de gouvernement, leur tranquillité n'étoit pas troublée. Les infidélités,

les trahisons, les parjures, les assassinats si communs chez les peuples policés, leur étoient entiérement inconnus. La religion, la morale, les loix, les échaffauds, ces digues par-tout élevées pour garantir les usurpations anciennes contre les usurpations nouvelles, étoient inutiles à des sauvages qui ne suivoient que la nature. Le vol ne fut connu de ces sauvages, qu'à l'arrivée des Européens. Lorsqu'il leur manquoit quelque chose, ils disoient que *les Chrétiens étoient venus chez eux.*

Ces insulaires connoissoient peu les grands mouvements de l'ame, sans en excepter celui de l'amour. Ce sentiment n'étoit pour eux qu'un besoin. Jamais il ne leur échappoit aucune attention, aucune démonstration de tendresse pour ce sexe si recherché dans d'autres climats. Ils regardoient leurs femmes plutôt comme leurs esclaves que comme leurs compagnes, ne leur permettoient pas de manger avec eux, & avoient usurpé le droit de les répudier, sans leur laisser celui de changer d'engagement. Elles-mêmes se sentoient nées pour obéir, & se résignoient à leur destinée.

Du reste, le goût de la domination n'affectoit guere l'ame des Caraïbes. Sans distinction de rang, ils étoient tous égaux. Leur surprise fut extrême, lors-

qu'ils remarquerent de la subordination entre les Européens. Ce systême blessoit si fort leurs idées, qu'ils regardoient comme des esclaves ceux qui avoient la lâcheté de recevoir des ordres, de les exécuter. Si les femmes étoient soumises chez eux, c'étoit une suite naturelle de la foiblesse de leur sexe. Mais comment, mais pourquoi les hommes les plus robustes, servoient-ils les moins forts? Comment un seul commandoit - il à tous? La guerre, la fourberie & la superstition ne leur avoient pas encore résolu ce problême.

Un peuple qui ne connoissoit ni l'intérêt, ni l'orgueil, ni l'ambition, ne devoit pas avoir des mœurs fort compliquées. Chaque famille composoit une espece de république séparée, jusqu'à un certain point du reste de la nation. Elle formoit un hameau appellé *Carbet*, plus ou moins considérable, selon qu'elle étoit plus ou moins étendue. Au centre logeoit le chef ou le patriarche de la famille avec ses femmes & ses enfants du bas âge. Tout autour on voyoit les cases de ceux de sa postérité qui étoient mariés. Ces cabanes avoient pour colonnes des pieux, du chaume pour toit; & pour meubles des armes, des lits de coton sans art & sans tra-

vail, quelques corbeilles & des ustensiles de calebasse.

C'est-là que les Caraïbes passoient la plus grande partie de leur vie à dormir ou à fumer dans leurs hamacs. S'ils en sortoient, c'étoit pour rester accroupis dans un coin où ils paroissoient ensevelis dans une profonde méditation. Lorsqu'ils parloient, ce qui étoit rare, on les écoutoit sans les interrompre, sans les contredire, sans leur répondre que par un signe muet d'approbation.

Comme ils mangeoient peu, le soin de leur subsistance ne les occupoit pas beaucoup. Les hommes qui vivent dans les bois font moins de consommation que ceux qui habitent des campagnes découvertes. L'air y est plus condensé, & on peut croire que la transpiration des plantes forme des molécules nourrissantes. Ainsi la sobriété des Caraïbes, qu'on prit d'abord pour une suite de leur paresse, pouvoit bien être attribuée en partie à l'esprit de végétation qu'ils respiroient dans les forêts dont leurs isles étoient couvertes.

C'est au milieu de ces forêts que ce peuple oisif trouvoit, sans être réduit au travail pénible des défrichements, une nourriture assurée, saine, conve-

nable à son tempérament, & qui ne demandoit point ou qui ne demandoit que peu de préparation. Si quelquefois il ajoutoit à ces dons d'une nature brute & libérale les produits de sa chasse ou de sa pêche, ce n'étoit guere qu'à l'occasion de quelque festin.

Ces repas d'appareil n'avoient point d'époque fixe. Les conviés y apportoient l'empreinte de leur caractere. Ils n'étoient pas plus vifs dans ces assemblées que dans leur vie ordinaire. L'indolence & l'ennui étoient peints dans tous les yeux. Les danses étoient si graves & si sérieuses que les mouvements du corps se ressentoient de la pesanteur de l'ame. Cependant ces tristes fêtes, semblables à ces temps sombres qui couvent des orages, se terminoient rarement sans effusion de sang. Les sauvages, si sobres dans la vie isolée, s'enivroient assemblés; l'ivresse échauffoit & ranimoit les inimitiés de familles assoupies ou mal éteintes. On finissoit par s'égorger. La haine & la vengeance, les seuls sentiments profonds qui pussent émouvoir ces ames sauvages, se perpétuoient ainsi par les plaisirs même. C'est dans la joie des festins que les parents, les amis s'embrassoient & juroient d'aller porter la guerre dans le continent.

Les Caraïbes ne connoiſſoient pas le commerce, ne vendoient rien, n'achetoient rien, n'échangeoient rien. Ils avoient pourtant des bateaux formés d'un ſeul arbre qu'on avoit abattu en le brûlant par le pied. On étoit des années entieres à creuſer ces canots avec des haches de pierre, & par le moyen du feu, qu'on dirigeoit adroitement dans le tronc de l'arbre, pour donner à la pirogue la forme qu'il lui falloit prendre. Ces bâtiments, dont la deſtination ordinaire étoit d'entretenir la communication entre les iſles voiſines, ſervoient encore aux ſauvages pour leurs hoſtilités. Souvent le gros temps les faiſoit tourner; mais alors les hommes ſe ſauvoient à la nage, ou retournoient leurs canots, ſans perdre aucun des effets qu'ils avoient pris la précaution d'y attacher fortement en dedans. Ces guerriers libres & volontaires, arrivés aux côtes de la Guyane, en dépit des naufrages, y cherchoient les Arauques qui les en avoient chaſſés autrefois. Ils attaquoient avec une eſpece de maſſue moins longue que le bras, & avec leurs fleches empoiſonnées. Au retour de l'expédition, d'autant plus promptement finie que l'antipathie la rendoit plus cruelle & plus vive, le chef dont l'autorité expi-

roit toujours avec la guerre, rendoit compte à la nation de la conduite des jeunes gens qui l'avoient suivi. Ceux qui s'étoient le plus distingués choisissoient pour épouses celles des jeunes filles qui étoient le plus à leur gré. S'ils faisoient encore de belles actions, ils étoient encore récompensés de la même maniere ; de sorte qu'un héros Caraïbe pouvoit se former un serrail. On comptoit ses triomphes par ses femmes.

Les Espagnols, malgré l'avantage de leurs armes, ne firent pas long-temps la guerre à ce peuple, & ne la firent pas toujours avec succès. D'abord ils ne cherchoient que de l'or. Depuis ils chercherent des esclaves; mais n'ayant pas trouvé des mines, & les Caraïbes si fiers & si mélancoliques mourant dans l'esclavage, les Espagnols renoncerent à des conquêtes qu'ils jugeoient de peu de valeur, & qu'ils ne pouvoient ni faire, ni conserver sans des guerres continuelles & sanglantes.

Les Anglois & les François instruits de ce qui se passoit, hazarderent quelques foibles armements pour intercepter les vaisseaux Espagnols qui passoient dans ces parages. Les succès multiplierent les corsaires. La paix qui régnoit souvent en Europe n'empêchoit pas les

expéditions. L'usage où étoit l'Espagne d'arrêter tous les bâtiments qu'elle trouvoit au-delà du tropique, justifioit ces pirateries.

Les deux peuples fréquentoient depuis long-temps les isles du vent, sans avoir songé à s'y établir, ou sans en avoir trouvé les moyens. Peut-être craignoient-ils de se brouiller avec les Caraïbes dont ils étoient bien reçus? Peut-être ne jugeoient-ils pas digne de leur attention un sol qui ne produisoit aucune des denrées qui étoient d'usage dans l'ancien monde? Enfin, des Anglois conduits par Warner, des François aux ordres de Denambuc, aborderent en 1625, à Saint-Christophe, le même jour par deux côtés opposés. Des échecs multipliés avoient convaincu les uns & les autres qu'ils ne s'enrichiroient sûrement des dépouilles de l'ennemi commun, que lorsqu'ils auroient une demeure fixe, des ports, un point de ralliement. Comme ils n'avoient nulle idée de commerce, d'agriculture & de conquête, ils partagerent paisiblement les côtes de l'isle où le hazard les avoit réunis. Les naturels du pays s'éloignerent d'eux en leur disant : *il faut que la terre soit bien mauvaise chez vous ou que vous en ayez bien peu, pour en venir chercher si loin à travers tant de périls.*

La cour de Marid ne prit pas un parti si pacifique. Fréderic de Tolede, qu'elle envoyoit en 1630 au Brésil, avec une flotte redoutable destinée contre les Hollandois, eut ordre d'exterminer en passant les pirates, qui suivant les préjugés de cette puissance avoient usurpé une de ses possessions. Le voisinage de deux nations actives, industrieuses, causoit de vives inquiétudes aux Espagnols. Ils sentoient que leurs colonies seroient exposées, si d'autres peuples parvenoient à se fixer dans cette partie de l'Amérique.

Les François & les Anglois réunirent inutilement leurs foibles moyens contre l'ennemi commun. Ils furent battus. Ceux qui ne resterent pas dans l'action, morts ou prisonniers, se réfugierent avec précipitation dans les isles voisines. Le danger passé, ils retournerent la plupart à leurs habitations. L'Espagne occupée d'intérêts qu'elle croyoit plus importants, ne les inquiéta plus, & se reposa peut-être de leur destruction sur leur jalousie.

Les deux nations vaincues, suspendirent leurs rivalités pour le malheur des Caraïbes. Déjà soupçonnés de méditer une trahison à Saint-Christophe, ils avoient été chassés ou exterminés. On

s'étoit approprié leurs femmes, leurs vivres & la terre qu'ils habitoient. L'esprit d'inquiétude qui suit l'usurpation, fit penser aux Européens que les autres peuples sauvages entroient dans la conspiration. On les attaqua dans leurs isles. Inutilement ces hommes simples, qui ne songeoient pas à disputer un terrein où la propriété ne les attachoit pas, reculoient les limites de leurs habitations, à mesure que nos prétentions s'étendoient. On ne les en poursuivoit pas avec moins d'acharnement. Quand ils virent qu'on en vouloit à leur vie ou à leur liberté, ils prirent enfin les armes; & la vengeance qui va toujours plus loin que l'injure, dut les rendre quelquefois cruels sans être injustes.

Dans les premiers temps, les Anglois & les François faisoient cause commune contre les Caraïbes; mais cette espece de société fortuite, étoit souvent interrompue. Elle n'emportoit point d'engagement durable, encore moins de garantie des possessions réciproques. Quelquefois les sauvages avoient l'adresse de faire la paix, tantôt avec une nation, tantôt avec l'autre, & par-là ils se ménageoient la douceur de n'avoir qu'un ennemi à la fois. C'eût été peu pour la sûreté de ces insulaires, si l'Eu-

rope qui ne s'occupoit guere d'un petit nombre d'avanturiers dont les courses ne lui avoient encore procuré aucun bien, & qui n'étoit pas d'ailleurs assez éclairée pour lire dans l'avenir, n'eût également négligé le soin de les gouverner, & l'attention de les mettre en état de pousser ou de reprendre leurs avantages. L'indifférence des deux métropoles détermina au mois de Janvier 1660, leurs sujets du nouveau monde à faire eux-mêmes une convention qui assuroit à chaque peuple les possessions que les événements variés de la guerre lui avoient données, & qui n'avoient eu jusqu'alors aucune consistance. Cet acte étoit accompagné d'une ligue offensive & défensive, pour forcer les naturels du pays à accéder à cet arrangement, ce que la crainte leur fit faire la même année.

Par ce traité qui assura la tranquillité de cette partie de l'Amérique, la France conserva la Guadeloupe, la Martinique, la Grenade, & quelques autres propriétés moins importantes. L'Angleterre fut maintenue à la Barbade, à Nieves, à Antigoa, à Montserrat, en plusieurs isles de peu de valeur. Saint-Christophe resta en commun aux deux puissances. Les Caraïbes furent concen-

trés à la Dominique & à Saint-Vincent, où tous les membres épars de cette nation ſe réunirent. Leur population n'excédoit pas alors ſix mille hommes.

A cette époque, les établiſſemens Anglois qui ſous un gouvernement ſupportable quoique vicieux, avoit acquis quelque conſiſtance, virent augmenter leur proſpérité. Les colonies Françoiſes au contraire furent abandonnées d'un grand nombre de leurs habitans déſeſpérés d'avoir encore à gémir ſous la tyrannie des privileges excluſifs. Ces hommes paſſionnés pour la liberté ſe réfugierent à la côte ſeptentrionale de ſaint Domingue qui ſervoit d'aſyle à pluſieurs avanturiers de leur nation, depuis environ trente ans qu'ils avoient été chaſſés de ſaint Chriſtophe.

On les nommoit Boucaniers, parce qu'à la maniere des ſauvages, ils faiſoient ſécher à la fumée dans des lieux appellés boucans, les viandes dont ils ſe nourriſſoient. Comme ils étoient ſans femmes & ſans enfans, ils avoient pris l'uſage de s'aſſocier deux à deux, pour ſe rendre les ſervices qu'on reçoit dans une famille. Les biens étoient communs dans ces ſociétés, & demeuroient toujours à celui qui ſurvivoit à ſon compagnon. On ne connoiſſoit pas le larcin,

quoique rien ne fût fermé ; & ce qu'on ne trouvoit pas chez soi, on l'alloit prendre chez ses voisins, sans autre assujettissement que de les en prévenir, s'ils y étoient, ou de les en avertir après coup, lorsqu'ils étoient absens. Les différens étoient rares & facilement terminés. Lorsque les parties y mettoient de l'opiniâtreté, elles vuidoient leurs querelles à coups de fusil. Si la balle avoit frappé par-derriere ou trop de côté, on jugeoit qu'il y avoit de la perfidie, & l'on cassoit la tête à l'auteur de l'assassinat. Les loix de l'ancienne patrie étoient comptées pour rien. Ils se prétendoient affranchis par le baptême de mer qu'ils avoient reçu au passage du tropique de toute obligation antérieure. Ils avoient quitté jusqu'à leur nom de famille, pour prendre des noms de guerre dont la plupart ont passé à leurs descendans.

Une chemise teinte du sang des animaux qu'ils tuoient à la chasse ; un caleçon encore plus sale fait en tablier de brasseur ; pour ceinture une courroye où pendoient un sabre fort court & quelques couteaux ; un chapeau sans autre bord qu'un bout abattu sur le devant pour le prendre ; des souliers sans bas : tel étoit l'habillement de ces barbares. Leur ambition se bornoit à

avoir un fusil qui portât des balles d'une once, & une meute de vingt-cinq ou trente chiens.

Les boucaniers n'avoient pas d'autre occupation que de faire la guerre aux bœufs sauvages, extrêmement multipliés dans l'isle, depuis que les Espagnols les y avoient portés. On les écorchoit à mesure qu'on les tuoit, & on ne s'arrêtoit que lorsqu'on en avoit abattu autant qu'il y avoit de chasseurs. On faisoit cuire alors quelques pieces de viande dont le piment & le jus d'orange formoient tout l'assaisonnement. Ils ne connoissoient pas le pain, & n'avoient que de l'eau pour leur boisson. L'occupation d'un jour étoit celle de tous les jours, jusqu'à ce qu'on eût rassemblé le nombre des cuirs qu'on se proposoit de livrer aux navires de différentes nations qui fréquentoient ces mers. On les alloit vendre alors dans quelque rade. Ils y étoient portés par les *engagés*, espece d'hommes qui se vendoient en Europe, pour servir comme esclaves pendant trois ans dans les colonies. Un de ces malheureux osa représenter à son maître qui choisissoit toujours le dimanche pour ce voyage, que Dieu avoit proscrit cet usage quand il avoit dit : *Tu travailleras six jours & le septieme tu te*

repoſeras. Et moi, reprit le féroce boucanier, je dis : *ſix jours tu tueras des taureaux pour les écorcher, & le ſeptieme tu en porteras les peaux au bord de la mer.* Il accompagna ce commandement de coups de bâton qui tantôt font obſerver, & tantôt font violer les commandemens de Dieu.

Des hommes de ce caractere, livrés à un exercice continuel, nourris tous les jours de viande fraîche, connoiſſoient peu les infirmités. Leurs courſes n'étoient interrompues que par des fiévres éphémeres dont ils ne ſe reſſentoient pas les jours ſuivans. Le temps devoit cependant les affoiblir ſous un ciel trop brûlant pour une vie ſi dure.

Le climat étoit proprement le ſeul ennemi que les boucaniers euſſent à craindre. La colonie Eſpagnole d'abord ſi conſidérable n'étoit plus rien. Oubliée de ſa métropole, elle avoit perdu elle-même le ſouvenir de ſa grandeur paſſée. Le peu qui lui reſtoit d'habitans vivoient dans l'oiſiveté, paſſoient leur temps à jouer. Leurs eſclaves n'avoient d'autre travail que celui de les bercer dans leurs hamacs. Bornés aux beſoins que la nature ſeule pouvoit ſatisfaire, la frugalité les faiſoit parvenir à une vieilleſſe rare ſous un ciel plus tempéré.

Il est vraisemblable que leur indolence ne se seroit pas réveillée, si une activité trop entreprenante & trop audacieuse ne les eût poursuivis à mesure qu'ils s'éloignoient. Désespérés de voir leur tranquillité continuellement troublée ; ils firent venir du continent & des isles voisines des troupes qui coururent les Boucaniers dispersés. Elles surprenoient ces barbares en petit nombre dans leurs courses, ou pendant la nuit dans leurs cabanes. Plusieurs furent massacrés. On peut croire que tous ces avanturiers auroient successivement péri, s'ils ne se fussent attroupés pour se défendre. Ils se séparoient nécessairement pendant le jour, mais ils se rassembloient le soir. Si quelqu'un manquoit, on concluoit qu'il avoit été pris ou tué ; & les chasses étoient suspendues jusqu'à ce qu'on l'eût retrouvé ou que sa mort eût été vengée. On imagine le carnage que devoient faire autour d'eux, des brigands sans patrie & sans loix ; chasseurs & guerriers par besoin, par instinct ; excités au sang & au massacre par l'habitude d'attaquer & la nécessité de se défendre. Aussi dans leur fureur, tout étoit-il immolé, sans distinction d'âge ni de sexe. Enfin les Espagnols désespérant de vaincre des ennemis si féroces & si acharnés, s'avi-

ſerent de détruire eux-mêmes par des chaſſes générales tous les bœufs de l'iſle. L'exécution de ce plan en privant les Boucaniers de leurs reſſources ordinaires, les réduiſit à former des habitations, à les cultiver.

La France qui avoit déſavoué juſqu'alors des brigands dont les ſuccès n'avoient aucune ſtabilité, les reconnut pour ſes ſujets à cette époque. Elle leur envoya en 1665 un homme vertueux & intelligent pour les gouverner. A ſa ſuite partirent des femmes qui, comme la plupart des celles qu'on a fait paſſer en différens temps dans le nouveau monde, n'étoient connues que par leurs débauches. Les Boucaniers n'étoient pas bleſſés de ces mœurs. *Je ne vous demande pas compte du paſſé*, diſoit chacun d'eux à celle que le ſort lui deſtinoit; *vous n'étiez pas à moi. Répondez-moi ſeulement de l'avenir, à préſent que vous allez m'appartenir; je vous quitte du reſte.* Puis frappant de la main ſur le canon de ſon fuſil, il ajoutoit: *voilà qui me vengera de vos infidélités; ſi vous me manquez, il ne vous manquera pas.*

Les Anglois n'avoient pas attendu que leurs rivaux fuſſent ſolidement établis dans les grandes Antilles, pour y former eux-mêmes un établiſſement. La déca-

dence de l'Espagne affoiblie par ses divisions domestiques, par la révolte de la Catalogne & du Portugal, par les convulsions du royaume de Naples, par la destruction de sa redoutable infanterie aux camps de Rocroi, par ses pertes continuelles dans les Pays-bas, par l'incapacité de ceux qui la gouvernoient, par l'extinction même de cet orgueil national qui, après s'être nourri de grandes choses, avoit dégénéré en une paresse superbe ; la décadence de l'Espagne ne laissoit pas douter qu'on ne lui fît la guerre avec succès. La France profitoit habilement de tous ces désordres qui étoient en partie son ouvrage ; & Cromwel se joignit à elle en 1655 pour enlever quelques pierres d'un édifice qui s'écrouloit de toutes parts.

Cette conduite révolta les meilleurs Officiers Anglois qui n'y appercevoient qu'une conduite injuste, & les détermina à abandonner le service. Ils jugeoient que la volonté de leurs supérieurs ne suffisoit pas pour justifier une entreprise qui blessoit tous les principes de l'équité, & qu'en concourant à son exécution, ils se rendroient coupables d'un crime énorme. L'Europe regarda ces maximes vertueuses comme l'effet de cet esprit moitié fanatique ; moitié répu-

blicain qui régnoit alors en Angleterre; mais elle attaqua le protecteur d'un autre côté.

L'Espagne avoit long-temps menacé de ses fers les autres nations. Il étoit possible que la multitude qui n'est pas faite pour calculer les forces des puissances, pour suivre les variations de la balance, ne fût pas encore revenue de ses préventions anciennes. Une terreur nouvelle avoit saisi ceux des bons esprits qui étudioient la marche des affaires générales. Ils voyoient que si le torrent des prospérités de la France n'étoit arrêté par une cause étrangere, elle dépouilleroit les Espagnols, leur donneroit la loi, les forceroit au mariage de l'Infante avec Louis XIV, s'assureroit l'héritage de Charles-Quint, & qu'après avoir sauvé la liberté publique de l'ambition de ce prince, elle la mettroit sous son propre joug. Cromwel qui venoit de renverser le gouvernement de sa patrie, leur parut fait pour donner un frein à la domination des rois; mais ils le regarderent comme le plus inepte des politiques, lorsqu'ils lui virent former des liaisons que ses intérêts particuliers, ceux de sa nation, ceux de l'Europe entiere lui sembloient hautement interdire.

Ces réflexions ne durent point échap-

per au génie pénétrant & profond du tyran de l'Angleterre. Mais peut-être vouloit-il ſoutenir par des conquêtes importantes l'opinion que ſa nation avoit de ſes talens. L'exécution de ce plan devenoit chimérique, s'il ſe déclaroit pour l'Eſpagne, parce qu'il pouvoit tout au plus ſe promettre de rétablir l'équilibre entre les deux partis. Il crut convenable à ſes vues de ſe lier d'abord avec la France & de la combattre enſuite, lorſqu'il auroit acquis ce qui étoit l'objet de ſon ambition. Quoi qu'il en ſoit de ces conjectures qui ne manquent pas de fondement dans l'hiſtoire, & qui conviennent du moins au caractere du politique étonnant auquel on attribue cette maniere de raiſonner, les Anglois allerent attaquer dans le nouveau monde l'ennemi qu'ils venoient de ſe donner.

Leurs premiers efforts furent dirigés contre la ville de Saint-Domingue, dont les habitans à la vue d'une flotte nombreuſe commandée par Pen, & de neuf mille hommes de troupes de terre aux ordres de Venables ſe réfugierent dans les bois. Mais les fautes de leur ennemi rendant le courage à ces fugitifs, ils revinrent ſur leurs pas, & le forcerent à ſe rembarquer honteuſement,

Ce revers étoit l'effet des mesures mal concertées de cette expédition.

Les deux chefs de l'entreprise n'avoient que peu de talent. On les savoit mal ensemble, & ils n'étoient pas affectionnés au protecteur. On leur avoit donné des surveillans qui, sous le nom de commissaires, gênoient leurs opérations. Les soldats envoyés d'Europe étoient le rebut de l'armée, & ceux qu'on avoit tirés de la Barbade & de Saint-Christophe, n'étoient que des brigands. On leur avoit ôté le seul encouragement convenable à cette espece d'hommes, l'espoir du pillage; quoique l'expérience de tous les âges eût démontré que c'étoit le plus puissant aiguillon pour faire réussir des entreprises éloignées & difficiles. Tout étoit tellement disposé, que les soldats ne pouvoient pas être d'accord avec leurs généraux, ni les généraux entr'eux, ni les uns & les autres avec les commissaires. On manquoit à la fois, & d'armes convenables, & de vivres propres au climat, & de connoissance pour se bien conduire.

L'exécution fut digne du plan: le débarquement qui pouvoit se faire sans danger dans le port même, fut fait sans guide à quarante mille. Les troupes

errerent quatre jours sans eau & sans subsistance. Epuisées par les chaleurs excessives du climat, découragées par la lâcheté, la mésintelligence de leurs officiers, elles ne disputerent seulement pas la victoire aux Espagnols. Elles avoient regagné leurs vaisseaux, & elles se croyoient à peine en sûreté.

Cependant la mauvaise fortune rapprocha les esprits jusqu'alors extrêmement aigris. L'Anglois, qui n'avoit pas contracté l'habitude de l'humiliation, ramené par ses fautes même à l'amour de la patrie, du devoir & de la gloire, prit la route de la Jamaïque, déterminé à périr ou à en faire la conquête.

Les habitants de cette isle soumise à l'Espagne depuis 1509, ignoroient les événements qui venoient de se passer à Saint-Domingue, ne savoient pas même qu'il y eût un ennemi de leur nation dans leurs parages. Aussi les Anglois firent-ils leur débarquement sans le moindre obstacle. Ils marchoient fiérement à l'assaut de Sant-Iago, le seul poste fortifié de la colonie, lorsque le gouverneur rallentit leur ardeur par un projet de capitulation. La discussion des articles adroitement prolongée, donna le temps aux colons de transporter dans des lieux cachés ce qu'ils avoient de plus

plus précieux. Eux-mêmes, ils se refugierent dans des montagnes inaccessibles, n'abandonnant au vinqueur qu'une ville déserte, sans meubles, sans trésors & sans provisions.

Cette tromperie jetta les assaillans dans une rage extrême. Ils envoyerent des détachements de tous les côtés, avec ordre de tout exterminer. Le chagrin de voir revenir ces partis sans avoir rien découvert; la privation de toutes les commodités, plus sensible pour cette nation que pour les autres; la mortalité qui augmentoit tous les jours; la crainte d'être attaqué par toutes les forces du nouveau monde: ces causes réunies faisoient demander à grands cris de retourner en Angleterre. On alloit s'exposer aux reproches flétrissans de la nation pour un lâche abandon d'une aussi belle proie que la Jamaïque, si l'on n'eût trouvé les prairies où les Espagnols avoient conduit leurs nombreux troupeaux. Un bonheur si inespéré changea les dispositions; & les Anglois prirent la résolution d'achever leur conquête.

L'activité que cette nouvelle détermination avoit inspirée, fit sentir aux assiegés qu'ils ne seroient pas en sûreté dans les forêts & les précipices où ils

s'étoient cachés. D'une voix unanime, ils convinrent de s'embarquer pour Cuba. Reçus dans cette isle avec l'ignominie que méritoit la foiblesse de leur défense, on les renvoya dans celle qu'il avoient quittée, mais avec des secours insuffisans contre les forces qu'il falloit combattre. Par un sentiment de cet honneur qui chez la plupart des hommes est plutôt crainte de la honte qu'amour de la gloire, ils firent une résistance plus opiniâtre qu'on ne devoit l'attendre de leur peu de ressources. Ce ne fut qu'à l'extrêmité qu'ils évacuerent une isle importante qui a fait depuis cette époque une partie très-précieuse des possessions Britanniques dans le nouveau monde.

Avant que les Anglois fussent établis à la Jamaïque & les François à Saint-Domingue, des corsaires des deux nations, si célébres depuis sous le nom de Flibustiers, avoient chassé les Espagnols de la petite isle de la Tortue située à deux lieues de celle de Saint-Domingue, s'y étoient fortifiés, & avoient couru avec une audace extraordinaire sur l'ennemi commun. Ils formoient entr'eux de petites sociétés de cinquante, de cent, de cent cinquante hommes. Une barque plus ou moins grande formoit tout leur armement,

C'eſt-là que nuit & jour expoſés à toutes les injures de l'air, il leur reſtoit à peine aſſez de place pour ſe coucher. L'indépendance, le plus grand des biens pour ceux qui n'en ont pas d'autre, les rendant ennemis de cette gêne mutuelle que s'impoſe toute ſociété pour l'intérêt commun, les uns chantoient quand les autres vouloient dormir. Comme l'autorité qu'ils avoient donnée à leur capitaine ſe bornoit à commander dans l'action, tout étoit dans une confuſion extrême. Semblables aux ſauvages, ſans crainte de manquer, ſans ſoin de conſerver, ils étoient toujours réduits aux plus cruelles extrêmités de la faim & de la ſoif. Mais tirant de leur détreſſe un courage incroyable, la vue d'un navire échauffoit leur ſang juſqu'au tranſport. Ils ne délibéroient jamais pour attaquer. Leur méthode étoit de courir à l'abordage. La petiteſſe de leurs bâtiments & l'art de les manier, les déroboient à l'artillerie du vaiſſeau; & ne préſentant que la proue chargée de fuſiliers qui tiroient ſur les Sabords avec une juſteſſe qui leur étoit propre, ils déconcertoient les plus habiles canonniers. Dès qu'ils avoient jetté le grappin, il étoit rare que le plus gros navire pût leur échapper.

Dans un besoin extrême, ils attaquoient toutes les nations. Hors de la nécessité, l'Espagnol étoit leur seul ennemi. Ils fondoient la justice de la haine implacable qu'ils lui avoient jurée, sur les cruautés que ce peuple avoit exercées contre les habitants du nouveau monde. Mais cette aversion étoit sur-tout aigrie par un levain de ressentiment personnel de ce qu'ils se voyoient interdire la chasse & la pêche qu'ils croyoient avec raison de droit naturel. Tels étoient leurs principes de justice & de religion, qu'ils ne s'embarquoient jamais sans avoir recommandé au ciel le succès de leur expédition, qu'ils ne revenoient jamais du pillage sans remercier Dieu de leur victoire.

Les vaisseaux qui alloient d'Europe en Amérique, tentoient rarement leur avidité. Ces barbares n'y auroient trouvé que des marchandises dont la vente n'étoit ni facile ni avantageuse dans ces premiers temps. C'étoit au retour qu'ils les attendoient, parce qu'ils étoient sûrs d'y trouver de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, toutes les riches productions du nouveau monde. Losqu'ils rencontroient un vaisseau seul, ils ne manquoient jamais de l'attaquer. Pour les flottes, ils les suivoient

juſqu'au débouquement de Bahama, & dès qu'un bâtiment s'écartoit ou reſtoit en arriere, il étoit pris. L'Eſpagnol qui trembloit à l'approche des Flibuſtiers, qu'il appelloit des démons, ne ſavoit que ſe rendre. On lui faiſoit quartier, ſi la priſe étoit riche; mais ſi elle ne l'étoit pas, on jettoit les vaincus à la mer.

Pierre le Grand natif de Dieppe, n'avoit ſur un bateau que quatre canons & vingt-huit hommes. Cette foibleſſe ne l'empêcha pas d'attaquer le vice-Amiral des Galions. Il l'aborda, après avoir donné ſes ordres pour faire couler ſon bâtiment à fond, & il étonna ſi fort l'équipage Eſpagnol par ſon audace, qu'il ne tomba dans la tête de perſonne de faire le moindre mouvement. Il alla lui-même trouver le capitaine qui jouoit dans ſa chambre, & lui mettant le piſtolet ſur la gorge, il l'obligea de ſe rendre. On débarqua ce commandant & ſon monde au Cap le plus proche, comme un poids inutile du vaiſſeau qu'ils avoient ſi mal gardé; & l'on n'y conſerva que ce qu'il falloit de matelots pour faire la manœuvre.

Cinquante-cinq Flibuſtiers qui étoient entrés dans la mer du ſud, pouſſerent leurs courſes juſqu'à la Californie. Pour

regagner la mer du nord, il leur fallut faire deux mille lieues contre le vent dans un canot. Ils étoient arrivés au détroit de Magellan, lorsque le dépit de ne rien emporter d'un pays si riche, leur fit reprendre la route du Pérou. Ils apprirent qu'il y avoit dans le port d'Auca un vaisseau chargé de plusieurs millions : ils le prirent & s'y embarquerent.

Le Basque, Jonqué & Laurent le Graff croisoient devant Carthagene avec trois petits bâtiments. Il sortit du port deux vaisseaux de guerre qui avoient ordre de combattre ces Flibustiers & de les amener morts ou vifs. Ceux-ci ne les eurent pas plutôt apperçus, qu'ils les attaquerent & les enleverent. Tout ce qui n'avoit pas péri dans l'action fut renvoyé à terre, avec une lettre où l'on remercioit le gouvernement d'avoir envoyé ces deux bons navires, en lui donnant avis que s'il en avoit encore quelques-uns de trop, on les attendroit quinze jours ; mais que s'ils ne portoient pas d'argent, il n'y auroit point de quartier pour les hommes.

Les capitaines Michel & Brouage avertis que pour tromper leur vigilance, on vient d'embarquer à Carthagene sous pavillon étranger des richesses consi-

dérables, attaquent les deux vaisseaux Hollandois qui portoient ces trésors, & les en dépouillent. Outrés de se voir vaincus par des bâtiments très-inférieurs aux leurs, les Hollandois osent dire en face à Michel que s'il avoit été seul, il n'auroit pas si bien réussi. *Recommençons à combattre*, répondit fierement Michel, *& mon compagnon ne sera que spectateur du combat. Si je suis vainqueur, je n'aurai pas seulement l'argent, mais je resterai le maître de vos deux vaisseaux.* Les Hollandois, loin d'accepter le defi, se retirerent bien vîte, dans la crainte que s'ils délibéroient, on ne les laissât pas les maîtres de le refuser.

Le capitaine Laurent fut surpris par deux vaisseaux Espagnols qui avoient chacun soixante pieces de canon & quinze cents hommes d'équipage. *Vous êtes*, dit-il à ses camarades, *trop expérimentés pour ne pas connoître le péril que nous courons & trop braves pour le craindre. Il faut ici tout ménager & tout hasarder, se défendre & attaquer en même-temps. La valeur, la ruse, la témérité, le désespoir même, tout doit être mis en usage dans cette occasion. Redoutons l'ignominie, redoutons la barbarie de nos ennemis; & pour leur échapper, combattons.*

Après ce discours reçu avec acclamation, il appelle le plus intrépide des Flibustiers, & lui ordonne publiquement de mettre le feu aux poudres au premier signal qu'il lui en fera, témoignant par cette résolution qu'il n'y a de salut que dans la mort même ou dans le courage. Aussi-tôt il dispose ses combattants des deux côtés de son navire ; puis haussant la voix pour être entendu de tout le monde, & leur montrant de la main les ennemis : *c'est entre leurs bâtiments*, dit-il, *qu'il nous faut passer & tirer à droite & à gauche.* Ce mouvement est exécuté avec une rapidité, une résolution extraordinaires. On ne prend pas à la verité les Galions : mais on éclaircit si bien les équipages, qu'ils ne peuvent ou n'osent continuer le combat contre une poignée d'hommes intrépides, qui même en se retirant remportent l'honneur de la victoire. Le commandant Espagnol va payer de sa tête la honte que son ignorance & sa lâcheté impriment à sa nation. Dans tous les combats les Flibustiers montrerent la même intrépidité.

Lorsqu'ils avoient fait un butin considérable, ils se rendoient dans les premiers temps à l'isle de la Tortue, dans la suite les François à Saint-Domingue, &

les Anglois à la Jamaïque pour faire leur partage. Chacun levant la main protestoit qu'il n'avoit rien détourné de ce qu'il avoit pris. Si quelqu'un, ce qui fut toujours rare, étoit convaincu de faux serment, à la premiere occasion on le jettoit dans quelque isle déserte, comme un traitre indigne de la société. Les braves, qui arrivoient mutilés de leurs courses, étoient les premiers pourvus. Une main, un bras, une jambe, un pied coupés se payoient deux cents écus. Un œil, un doigt, un orteil perdus dans le combat ne valoient que la moitié. On avoit la somme entiere pour une plaie qui obligeoit à porter une canule. Les blessés avoient pendant deux mois un écu par jour pour leur pansement. S'il ne se trouvoit pas de quoi remplir ces obligations qui furent toujours sacrées, l'équipage entier étoit obligé de reprendre la course, de la continuer, jusqu'à ce qu'il y eût des fonds suffisans pour acquitter une dette si respectable.

Après cet acte de justice & d'humanité, on partageoit ce qui restoit en autant de lots qu'il y avoit de flibustiers. Leur commandant n'avoit droit qu'à un seul lot comme les autres; mais on lui faisoit présent de trois ou quatre,

ſelon qu'on étoit plus ou moins content de lui. Lorſque le bâtiment n'appartenoit pas à l'équipage, l'armateur qui l'avoit fourni avec les munitions de guerre & de bouche, avoit un tiers de toutes les priſes. La faveur n'influa jamais dans le partage. Tout étoit tiré au ſort. On trouveroit difficilement l'exemple d'une juſtice ſi rigoureuſe. Elle s'étendoit juſqu'aux morts. On donnoit leur part à celui qu'on ſavoit être leur camarade, & par conſéquent leur héritier. Si le mort n'avoit point de compagnon, ſa part étoit envoyée à ſes parens lorſqu'ils étoient connus. Au défaut des uns & des autres, elle étoit diſtribuée aux pauvres & aux égliſes qui devoient prier pour celui au nom duquel ſe faiſoient ces largeſſes, fruit d'un brigandage inhumain mais forcé.

Ces devoirs remplis, on voyoit commencer les profuſions de toute eſpece. La fureur du jeu, du vin, des femmes, de toutes les débauches étoit portée à des excès qui ne finiſſoient qu'avec l'abondance. La mer revoyoit ruinés, ſans habits, ſans vivres, des hommes qu'elle venoit d'enrichir de pluſieurs millions. Les nouvelles faveurs qu'elle leur prodiguoit, avoient la même deſtinée. Si on leur demandoit quel plaiſir ils trou-

voient à dissiper si rapidement ce qu'ils avoient acquis avec tant de risque, ils répondoient ingénument : „ Exposés com-
„ me nous le sommes à une infinité de
„ dangers, notre vie est bien différente
„ de celle des autres hommes. Aujour-
„ d'hui vivants, demain morts ; que
„ nous importe d'amasser ? Nous ne
„ comptons que sur le jour que nous
„ avons vêcu, jamais sur celui que nous
„ avons à vivre. Notre soin est plutôt de
„ consumer la vie que de la conserver. "

Les colonies Espagnoles, qui s'étoient flattées que leurs malheurs auroient un terme, désespérés de se voir continuellement la proie de ces brigands, se dégoûterent de la navigation. Elles sacrifierent ce que leur liaison leur procuroit de force, de commodités, de richesses, & formerent presqu'autant d'états isolés. Elles ne se dissimuloient pas les inconvéniens de cette conduite ; mais la crainte de tomber dans des mains avides & féroces, étoit plus forte que l'honneur, que l'intérêt, que la politique. Telle fut l'époque d'une inaction qui dure encore.

Ce découragement augmenta l'audace des flibustiers. Ils ne s'étoient montrés jusqu'alors dans les établissemens Espagnols que pour y enlever quelques vivres, lorsqu'ils en manquoient. Ils ne virent

pas plutôt diminuer leurs prises, qu'ils demanderent à la terre ce que la mer leur refusoit. Les contrées du continent les plus riches & les plus peuplées, furent pillées & dévastées. La culture tomba comme la navigation, & les Espagnols n'oserent pas plus fréquenter leurs chemins que leurs parages.

Parmi les flibustiers qui se distinguerent dans cette nouvelle carriere, Montbars gentilhomme Languedocien, se fit un nom singulier. Le hasard ayant fait tomber entre ses mains dès l'enfance une relation détaillée des cruautés commises dans la conquête du nouveau monde, il conçut contre la nation qui avoit produit tant de maux une haine qu'il portoit jusqu'à la frénésie. On raconte à ce sujet qu'étant au college, & jouant dans une piece le rôle d'un François qui avoit un démêlé avec un Espagnol, il se jetta sur son interlocuteur avec tant de rage, qu'il l'auroit étranglé, si on ne le lui eût arraché des mains. Son imagination enflammée lui représentoit sans cesse des peuples innombrables égorgés par les monstres sortis de l'Espagne. Il ne respiroit que l'ardeur d'expier tant de sang innocent. L'enthousiasme de l'humanité devint en lui une fureur plus cruelle encore que le fanatisme de

religion qui avoit immolé tant de victimes. On eût dit que leurs manes crioient vengeance au fond de son ame. Il entendit parler *des freres de la côte* comme des ennemis les plus implacables du nom Espagnol : il s'embarqua pour les aller joindre.

On rencontra dans la route un vaisseau Espagnol qui fut attaqué, qui fut abordé : c'étoit l'usage de ce temps-là. Montbars fondit le sabre à la main sur les ennemis, se fit jour au milieu d'eux, & se portant deux fois d'un bout du bâtiment à l'autre, renversa tout ce qui se trouvoit sur son passage. Lorsqu'il eut forcé l'ennemi de se rendre, laissant à ses compagnons toute la joie d'un riche butin, on le vit contempler avec une volupté sanguinaire les cadavres entassés de cette nation à laquelle il avoit juré une haine insatiable du carnage.

Elle eut bientôt de nouvelles occasions de se signaler sans s'assouvir. Le vaisseau qui le portoit arrive à la côte de Saint-Domingue. Les Boucaniers viennent d'abord troquer des viandes contre de l'eau-de-vie. Comme ce qu'ils offroient étoit peu de chose, ils dirent que leurs ennemis avoient battu le pays, ravagé leurs établissements & tout em-

porté. “ Comment ſouffrez-vous cela,
„ dit bruſquement Montbars ? Nous ne
„ le ſouffrons pas non plus, repliquerent-ils
„ du même ton, & les Eſpagnols
„ ſavent bien qui nous ſommes : auſſi
„ ont-ils pris le temps que nous étions
„ à la chaſſe ; mais nous allons joindre
„ quelques-uns de nos camarades qu'ils
„ ont encore plus maltraités que nous.
„ Alors on verra beau jeu. Si vous voulez,
„ reprend Montbars, je marcherai
„ à votre tête, non pour vous commander,
„ mais pour m'expoſer le premier „. Les Boucaniers voyant à ſon air, que c'étoit un homme tel qu'il le leur faut, l'acceptent volontiers. On trouve le même jour les ennemis, & Montbars fond ſur eux avec une impétuoſité qui étonne les plus intrépides. Il n'échappe preſque pas un Eſpagnol à ſa fureur. Le reſte de ſa vie fut digne de cette premiere action : il fit tant de mal ſur terre & ſur mer à cette nation, qu'il lui en reſta le ſurnom *d'exterminateur.*

Sa férocité, celle des autres Flibuſtiers qui ſuivoient ſes traces, ayant déterminé les Eſpagnols à s'enfermer dans leurs places, on prit le parti de les y attaquer. Ce nouveau genre de guerre exigeoit des forces conſidérables, & les aſſociations devinrent plus nombreuſes.

La premiere, qui eut de l'éclat, fut formée par l'Olonois, qui tiroit son nom des Sables-d'Olone sa patrie. Du vil état d'*engagé*, il s'étoit élevé par degrés au commandement de deux canots, & de vingt-deux hommes. Avec ces moyens, il parvint à se rendre maître sur la côte de Cuba d'une frégate Espagnole. Un esclave ayant vu tuer tous les blessés après le combat, & craignant pour sa vie, voulut la racheter par un aveu perfide, mais bien digne du rôle qu'on lui avoit destiné. Le gouverneur de la Havane, dit-il, l'avoit embarqué pour servir de bourreau à tous les Flibustiers qu'il avoit condamnés d'avance à être pendus, ne doutant pas qu'ils ne fussent prisonniers. A ces mots, le féroce l'Olonois, saisi de rage, se fit amener les Espagnols, l'un après l'autre, & leur coupa la tête, suçant à chaque fois le sang qui dégoûtoit de son sabre. Il se rendit ensuite au Port-au-Prince où étoient quatre bâtiments destinés à lui donner la chasse. Il les prit, jetta leurs équipages à la mer, & ne fit grace qu'à un seul homme, qu'il envoya au gouverneur de la Havane, avec une lettre dans laquelle il lui mandoit ce qu'il venoit de faire, & l'avertissoit, qu'il traiteroit de la même maniere tous les

Espagnols qui lui tomberoient entre les mains, lui-même, s'il avoit le bonheur de l'attraper. Après cette expédition, il échoua ses canots, ses prises, & se rendit avec la frégate seule à la Tortue.

Il y trouva Michel le Basque, fameux pour avoir pris sous le canon même de Porto-belo, un vaisseau de guerre chargé d'un million de piastres, & pour d'autres actions tout aussi hardies. Les deux aventuriers publierent qu'ils alloient partir ensemble pour l'exécution d'un projet également glorieux & utile, & ils virent accourir quatre cents quarante hommes. Ce corps le plus nombreux qu'eussent encore formé les Flibustiers, se porta sur la baie de Venezuela, qui s'avance à cinquante lieues dans les terres. Le fort qui en défendoit l'entrée fut emporté, le canon encloué, & la garnison de deux cents cinquante hommes passée au fil de l'épée. On se rembarque, on arrive à Maracaïbo, bâtie sur la rive occidentale du lac de ce nom, à dix lieues de son embouchure. Cette ville enrichie par son commerce de cuirs, de tabac & de cacao étoit abandonnée. Les habitants s'étoient retirés avec leurs effets à l'autre côté de la baie. Si les Flibustiers n'avoient pas perdu quinze jours dans la débauche, ils auroient trouvé à Gibral-

tar, vers l'extrêmité du lac, ce qu'on vouloit soustraire à leur avidité. Mais ils n'y rencontrerent que des retranchements nouvellement construits, qui leur coûterent beaucoup de sang pour une victoire inutile. Déjà tous les effets précieux en avoient été transportés plus loin. Dans leur dépit, ils brûlent Gibraltar. Maracaïbo auroit subi le même sort, s'il n'eût été racheté. Avec le prix de sa rançon, ils emporterent de cette place les croix, les tableaux, les cloches. dans le dessein, disoient-ils, de bâtir une chapelle à la Tortue, & d'y consacrer cette partie de leur butin; comme si la religion des hommes féroces se nourrissoit aussi de sang & de pillages.

Tandis que ces brigands dissipoient en extravagances les dépouilles de la côte de Venezuela, Morgan, le plus accrédité des Flibustiers Anglois partoit de la Jamaïque pour attaquer Porto-belo. Ses mesures étoient si bien concertées, qu'il surprit la ville, & s'en rendit maître sans combattre. Pour entrer avec la même facilité dans les forts, il fit appliquer les échelles par les femmes & par les prêtres, persuadé que la galanterie & la superstition des Espagnols ne leur permettroient pas de tirer

ſur ce qu'ils aimoient & reſpectoient le plus. Mais la garniſon ayant réſiſté à ce piége, il fallut la vaincre de force, & l'on acheta par beaucoup de ſang les tréſors qu'on emporta de ce port célebre.

Une conquête encore plus importante, c'étoit celle de Panama. Pour la faire réuſſir, Morgan crut devoir aller ſur les parages de Coſta Ricca chercher des guides dans l'iſle Sainte-Catherine, où les malfaiteurs des Indes Eſpagnoles étoient confinés. Le poſte étoit ſi bien fortifié, qu'il auroit dû arrêter dix ans entiers une armée conſidérable. Cependant, dès que les pirates parurent, le gouverneur envoya ſecretement pour ſavoir comment il pourroit ſe rendre, ſans être accuſé de lâcheté. On arrêta que Morgan inſulteroit pendant la nuit un fort détaché, que le commandant ſortiroit de la citadelle, pour aller au ſecours d'un ouvrage ſi important; que les aſſaillants viendroient enſuite le prendre par derriere, & le feroient priſonnier, ce qui entraîneroit la reddition de la place. Il fut convenu auſſi qu'on tireroit avec beaucoup de vivacité de part & d'autre, mais qu'on ne tueroit perſonne. Cette comédie fut jouée admirablement. Les Eſpagnols, ſans avoir couru de riſque eurent l'air d'avoir fait

leur devoir ; & les Flibustiers, après avoir détruit de fond en comble les fortifications, après avoir embarqué d'immenses munitions de guerre qu'ils avoient trouvées à Sainte-Catherine, tournerent leurs voiles vers le Chagre, la seule voie qui leur fût ouverte pour arriver au terme de leurs espérances.

A l'embouchure de cette riviere importante, étoit un fort construit sur un roc escarpé & battu des flots de la mer. Ce boulevard d'un accès difficile, étoit défendu par un officier d'une intrépidité, d'une capacité rares, & par une garnison digne de son chef. Les Flibustiers éprouverent pour la premiere fois une résistance égale à leur opiniâtreté. L'on pouvoit douter, s'ils vaincroient ou leveroient le siege, quand un heureux hazard vint au secours de leur gloire & de leur fortune. Le commandant fut tué, le feu prit au fort, l'assaillant profita de ce double malheur pour emporter la place.

Il laissa ses vaisseaux à l'ancre avec les gens nécessaires pour les garder, & sur ses chaloupes remonta l'espace de quarante-trois mille le fleuve jusqu'à Crucès, où il finissoit d'être navigable. Il continua son chemin par terre jusqu'à Panama, qui n'en est éloigné que de

cinq lieues. Sur une vaste prairie qui est devant la ville, il rencontra des troupes nombreuses, qu'il dissipa sans beaucoup d'efforts, & il entra dans la place abandonnée.

On y trouva des trésors immenses cachés dans les puits & dans les caveaux. On arrêta de riches effets sur des bateaux que la basse marée avoit laissés à sec. Les forêts voisines rendirent des dépôts précieux. Peu contens de ce butin, les partis de Flibustiers qui couroient les campagnes employerent les plus affeux tourments, pour faire avouer aux Espagnols, aux negres, aux Indiens qu'ils déterroient, le lieu où ils avoient recelé leurs richesses & celles de leurs maîtres. Un mendiant conduit par le hazard dans un château que la peur avoit fait abandonner, y trouva des habits dont il se revêtit. A peine avoit-il changé de décoration, qu'il fut apperçu par ces pirates qui lui demanderent où étoit son or. Ce malheureux montra les haillons qu'il venoit de quitter. Aussi-tôt, il fut mis à la question; & comme on ne put en rien tirer, on le livra à des esclaves qui l'acheverent. C'est ainsi que les Espagnols regorgeoient les trésors du nouveau monde, comme ils les avoient

amassés, dans le sang & les supplices.

Au milieu de tant d'horreurs, le féroce Morgan devint amoureux. Son caractere n'étoit pas propre à inspirer de tendres desirs. Il voulut triompher par la violence de la belle Espagnole qui tourmentoit son cœur farouche. *Arrête*, lui cria-t-elle en s'arrachant de ses bras avec précipitation, *arrête. Crois-tu me ravir l'honneur, comme tu m'as ôté les biens & la liberté? Apprends que je puis mourir & me venger.* A ces mots, elle tire de dessous sa robe un poignard qu'elle lui auroit plongé dans le cœur, s'il n'eût évité le coup.

Cependant toujours brûlant d'une passion que cette furieuse résistance avoit changée en rage, aux soins employés pour gagner cette captive, il fit succéder des traitements barbares. Mais l'Espagnole inébranlable irritoit & repoussoit toutes les fureurs de Morgan, lorsque les pirates témoignant leur indignation de se voir retenus un mois entier dans l'inaction par un caprice qu'ils trouvoient extravagant, il fallut céder à leurs murmures. Panama fut brûlé. On se mit en route avec un grand nombre de prisonniers, dont on reçut la rançon quelques jours après, & on arriva à l'embouchure du Chagre avec un butin immense.

Avant le point du jour fixé pour le partage, tandis que tout étoit enſeveli dans un ſommeil profond, Morgan avec les principaux Flibuſtiers de ſa nation fit voile pour la Jamaïque ſur un navire où il avoit embarqué les plus riches dépouilles d'une ville qui ſervoit d'entrepôt au commerce de l'ancien & du nouveau monde. Cette infidélité, dont il n'y avoit pas d'exemple, cauſa une rage inexprimable. Les Anglois ſuivirent le voleur, dans l'eſpérance d'arracher de ſes mains la proie dont il avoit fruſtré leurs droits & leur avidité. Pour les François aſſociés à la même perte, ils ſe retirerent à la Tortue, d'où ils firent diverſes expéditions. Mais elles furent médiocres juſqu'en 1683, qu'ils en tenterent une de la plus grande importance.

Le projet en fut formé par Vand-Horn, natif d'Oſtende, mais qui toute ſa vie avoit ſervi avec les François. Son intrépidité ne lui permit jamais de ſouffrir une marque de foibleſſe parmi ceux qui s'aſſocioient à lui. Dans l'ardeur du combat, il parcouroit ſon vaiſſeau, obſervoit ſes gens l'un après l'autre, & tuoit ſur le champ ceux qui baiſſoient la tête, au bruit imprévu des coups de piſtolet, de fuſil, de canon. Cette

étrange discipline l'avoit rendu la terreur des lâches & l'idole des braves. Du reste, il partageoit volontiers avec les gens de cœur ses immenses richesses, fruit d'un courage si bien aguerri. Pour l'ordinaire, il faisoit la course avec une seule frégate qui lui appartenoit. Ses nouveaux projets exigeant de plus grandes forces, il appella à lui Granmont, Godefroy, Jonqué, trois François fameux par leurs exploits, & le Hollandois Laurent de Graff, encore plus célebre qu'eux. Douze cents Flibustiers se joignirent à ces chefs si renommés, & l'on partit sur six bâtiments pour la Vera-cruz.

Le débarquement se fit à la faveur des ténebres, à trois lieues de la place, où on arriva sans avoir été découvert. Le gouverneur, le fort, les casernes, les postes importants, tout ce qui étoit étoit capable de faire quelque résistance étoit pris, lorsque le jour parut. Tous les citoyens, hommes, femmes, enfants, furent enfermés dans les églises où ils s'étoient réfugiés. A la porte de chaque temple, on avoit roulé des barils de poudre, pour faire sauter l'édifice. Un Flibustier, la mêche allumée, devoit y mettre le feu au moindre signal de soulevement.

Pendant qu'on tenoit ainſi la ville dans la conſternation, elle fut pillée à loiſir; & après avoir embarqué ce qu'elle avoit de plus riche, on propoſa aux citoyens qu'on tenoit en priſon dans l'aſyle des temples, de racheter leur vie & leur liberté par une contribution de deux millions de piaſtres. Ces malheureux qui n'avoient ni bu, ni mangé depuis trois jours accepterent avec joie la propoſition. La moitié de la ſomme fut payée le jour même. On attendoit le reſte de l'intérieur des terres, lorſqu'on apperçut ſur les hauteurs un corps conſidérable de troupes, & près du port une flotte de dix-ſept vaiſſeaux qui arrivoit d'Europe. A la vue de ces forces, les Flibuſtiers, ſans s'étonner, ſe retirerent tranquillement avec quinze cents eſclaves qu'ils emmenerent comme un foible dédommagement du reſte de la ſomme qu'ils attendoient, & dont ils renvoyerent la liquidation à un temps plus convenable. Ces brigands croyoient de bonne foi, que tout ce qu'ils pilloient, ou exigeoient à main armée, ſur les côtes où ils étoient deſcendus, leur appartenoit; & que Dieu & leur épée leur donnoient un droit acquis non-ſeulement ſur les capitaux des contributions dont-ils ſe faiſoient

ſigner

ſigner l'engagement, mais ſur l'intérêt même de ces fonds à recouvrer.

Leur retraite fut brillante & audacieuſe. Ils paſſerent fiérement au milieu de la flotte Eſpagnole qui n'oſa pas tirer un coup de canon. Elle craignoit même d'être attaquée & battue. Il eſt vraiſemblable qu'on n'en auroit pas été quitte pour la peur, ſi les bâtimens flibuſtiers n'avoient pas été chargés d'argent, ou ſi la flotte ennemie avoit eu ſur ſon bord d'autres richeſſes que des marchandiſes dont ces corſaires faiſoient peu de cas.

Il n'y avoit pas un an qu'ils étoient revenus du golfe du Mexique, lorſque la fureur d'aller piller le Pérou s'empara de tous les eſprits. Il eſt à préſumer qu'on eſpéra trouver plus de tréſors ſur une mer, pour ainſi dire, intacte & neuve que dans celle qui étoit au pillage depuis ſi long-temps. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que les Anglois & les François, les bandes mêmes particulieres des deux nations, ayent eu la même vue à la même époque, quoiqu'elles n'agiſſent pas de concert, & qu'elles ne ſe fuſſent rien communiqué. Près de quatre mille hommes ſe trouverent engagés dans cette expédition. Les uns ſe rendirent par la terre ferme, les autres par le détroit de Magellan au terme de leurs

espérances. Si leur intrépide férocité avoit été dirigée par un homme habile & d'autorité vers un but unique, il n'est pas douteux qu'on n'eût enlevé à l'Espagne cette importante colonie. Leur caractere s'opposoit invinciblement à une union si rare. Ils formerent toujours plusieurs corps séparés, & quelquefois jusqu'à dix ou douze qui se quittoient & se rapprochoient au moindre caprice. Groniet, Lecuyer, Picard, le Sage étoient les capitaines les plus accrédités parmi les François; & chez les Anglois, David, Suams, Pitre, Wilner & Toussé.

Ceux de ces avanturiers qui étoient passés dans la mer du sud par le détroit de Darien, se jetterent en arrivant dans les premiers bateaux qu'ils trouverent sur la côte. Leurs camarades venus sur leurs propres bâtiments n'étoient guere mieux équipés. Dans cet état de foiblesse, ils ne laisserent pas de battre plusieurs fois toutes les escadres qu'on arma contr'eux. Ces victoires leur furent préjudiciables, parce qu'elles interrompirent la navigation. Dès qu'il n'y eut plus de vaisseaux à prendre, il fallut recourir à des descentes continuelles pour avoir des vivres; il fallut marcher au pillage des villes où le butin étoit enfermé. On attaqua successivement Seppa, Pueblo-

Nuevo, Leon, Realeguo, Pueblo-Viego, Chiriquita, Lesparso, Grenade, Villia, Nicoya, Tecoanteque, Mucmeluna, Chiloteca, la nouvelle Segovie, & Guayaquil plus considérable que toutes les autres.

Plusieurs de ces places furent surprises, & la plupart abandonnées de leurs habitans qui s'enfuirent à l'approche de l'ennemi, avec la précaution d'emporter leurs plus riches effets. Les Espagnols ne se déterminoient point à se défendre, sans être au moins vingt contre un, encore étoient-ils battus. Ils avoient si fort dégénéré qu'il ne leur restoit aucune idée de l'art de la guerre. Ils ne connoissoient pas même les armes à feu. On les trouvoit plus ignorans, plus lâches que les Américains dont ils fouloient les cendres. Cette poltronnerie s'étoit accrue par la frayeur qu'ils éprouvoient au nom seul des Flibustiers. Les moines les avoient peints avec toutes les couleurs qu'ils prêtent aux démons, comme des Antropophages, des êtres qui n'avoient rien d'humain, des especes de singes plus méchants que des hommes. Ce portrait d'une imagination effarouchée, imprimoit dans les ames la haine avec la terreur. Toujours fugitifs devant ces monstres, les Espagnols ne

ſavoient ſe venger qu'en brûlant ou en coupant en morceaux un Flibuſtier. Dès que ces avanturiers étoient partis d'un endroit qu'ils avoient pillé, ſi quelqu'un d'eux avoit péri dans l'attaque, on déterroit ſon cadavre, on le mutiloit, on le faiſoit paſſer par tous les genres de ſupplice qu'on eût voulu raſſembler ſur l'homme vivant. L'horreur qu'on avoit pour les Flibuſtiers, s'étendoit ſur les endroits même qu'ils avoient ſouillé de carnage. On excommunioit les villes qu'ils avoient priſes; on dévouoit à l'anathême les murailles & le ſol des places dévaſtées, & les habitants les abandonnoient pour toujours.

Cette rage impuiſſante & puérile ne pouvoit qu'enhardir celle de leurs ennemis. Loſqu'ils prenoient une ville, elle étoit livrée aux flammes, à moins qu'on ne leur payât une contribution proportionnée à ſa magnificence. Les priſonniers qu'ils faiſoient étoient maſſacrés ſans pitié, ſi le gouvernement ou les particuliers ne les rachetoient. Ils n'acceptoient pour rançon que de l'or, des perles ou des pierreries. L'argent trop commun, trop peſant pour ſa valeur, les auroit embarraſſés. On ne daignoit pas même en prendre quand il s'offroit pour rien. Enfin le ſort, rare-

ment ingrat en fait de maux & d'injures, expia la conquête du nouveau monde, & les Indiens furent pleinement vengés des Espagnols.

Mais ces calamités eurent leur effet ordinaire, d'être perdues pour leurs auteurs. Plusieurs périrent dans le cours de ce brigandage, par le climat, par la misere ou par la débauche. Il y en eut qui firent naufrage au détroit de Magellan & au cap de Horn. La plupart de ceux qui tenterent de gagner par terre la mer du nord, laisserent la vie ou les dépouilles dont ils étoient chargés dans les ambuscades qu'on leur dressa. Les colonies Angloises & Françoises furent très-peu enrichies par une expédition qui avoit duré quatre ans, & se trouverent avoir perdu les plus intrépides de leurs habitans.

Dans le temps qu'on ravageoit la mer du sud, celle du nord étoit encore menacée par Granmont. Granmont étoit un Gentilhomme parisien qui avoit servi avec quelque distinction en Europe; & que sa fureur pour le vin, pour le jeu, pour les femmes avoit conduit parmi les corsaires. Il avoit de la grace, de la politesse, de la générosité, de l'éloquence, un sens très-droit, trop de vertus pour tant de vices. Elles étoient jointes à

une valeur diſtinguée qui l'avoit bientôt fait regarder comme le premier des Flibuſtiers François. Dès qu'on ſut qu'il alloit armer, mille braves ſe rangerent autour de lui. Le gouverneur de Saint-Domingue qui avoit fait enfin goûter à ſa cour le projet ſi ſage & ſi juſte de fixer les Forbans & de les rendre cultivateurs, voulut empêcher l'expédition projettée, & la défendit de la part du roi. Granmont, qui avec plus d'eſprit que ſes pareils n'en étoit pas plus docile, répondit avec fierté : *comment Louis peut-il déſapprouver un deſſein qu'il ignore, & dont la réſolution n'eſt formée que depuis peu de jours ?* Cette réponſe charma tous les Flibuſtiers qui s'embarquerent ſans délai en 1685 pour aller attaquer Campeche.

Le débarquement ſe fit ſans réſiſtance. On fut aſſailli à quelque diſtance du rivage par huit cents Eſpagnols qu'on battit & qu'on pourſuivit juſqu'à la ville. On y entra avec eux; le canon qui s'y trouva fut tourné contre la citadelle. Comme il ne faiſoit que très-peu d'effet, on cherchoit quelque ſtratagême pour ſe rendre maître de la place, lorſqu'on fut averti qu'elle étoit abandonnée. Il n'y étoit reſté qu'un canonier, un Anglois, & un officier plein d'honneur qui avoit

mieux aimé s'exposer à tout que de fuir lâchement comme les autres. Le général Flibustier le reçut avec distinction, le renvoya généreusement, lui fit rendre tout ce qui lui appartenoit & y joignit de fort beaux présens : tant l'honneur, le courage & la fidélité conservent d'ascendant sur ceux même qui semblent violer tous les droits de la société ! Mais c'est que ces vertus tiennent à la probité qui est la premiere loi de la nature, tandis que la plupart des autres loix ne sont que des conventions factices & souvent injustes, ouvrages de la violence & de la fraude qui se maintiennent dans leurs usurpations par le mépris des droits qu'elles font respecter.

Oui les transfuges & les bandis qui s'emparerent à force ouverte du sol où ils bâtirent Rome, qui enleverent les Sabines, qui pillerent le Latium, & se firent un territoire acheté de leur sang ; oui ces brigands valoient mieux que ce Sénat, qui sous prétexte de protéger les opprimés soumit les vainqueurs & les vaincus, qui poliça des barbares avec ses armes, qui détruisit Carthage pour régner sur les mers, qui pacifia la Grece pour la mieux subjuguer, qui mit enfin le monde aux fers, & fit place à des Empereurs, à des monstres heu-

reusement détrônés par des barbares. Faut-il le dire? Les fondateurs & les destructeurs de Rome ne sont pas le déshonneur de son histoire. Les boucaniers & les Flibustiers sont peut-être l'élite des Européens que le nouveau monde ait vu inonder ses côtes & ses terres.

Les vainqueurs de Campeche employerent deux mois à fouiller tous les environs de la ville à douze ou quinze lieues; enlevant tout ce que les fuyards avoient cru sauver. Lorsqu'on eut embarqué toutes les richesses trouvées, soit au dedans, soit au dehors de la place, on proposa au gouverneur de la province qui tenoit la campagne avec neuf cents hommes de racheter sa capitale. Son refus décida l'incendie de la ville, la déstruction de la forteresse. Mais des feux de joie furent encore plus funestes que ceux de la guerre. Les François voulurent célébrer la fête de leur roi, le jour de saint Louis. Dans les transports du patriotisme, de l'ivresse, de l'amour national pour le prince, ils brûlerent pour un million de bois de Campêche, qui faisoit une riche portion de leur butin. Après cette folie éclatante, insigne, mais dont il n'appartient qu'à des François d'oser se

glorifier, ils reprirent la route de Saint-Domingue.

Le peu d'utilité que les Flibustiers Anglois & François avoient retiré de leurs dernieres expéditions dans le continent, les avoit ramenés insensiblement à leurs brigandages ordinaires. Les uns & les autres ne s'occupoient plus qu'à faire la guerre aux navigateurs, lorsque les François se virent rengagés par les ciconstances dans une carriere dont tout les dégoûtoit. On les détermina par les puissants mots de gloire, de patrie & d'or à suivre, au nombre de douze cents hommes, sept vaisseaux de guerre, partis d'Europe en 1697, sous les ordres de Pointis, pour attaquer la célébre ville de Carthagene. C'étoit la plus difficile entreprise qu'il fût possible de former dans le nouveau monde. La situation du port, la force de la place, le vice du climat opposoient des obstacles qui paroissoient insurmontables pour d'autres hommes que les Flibustiers. Aussi l'honneur du succès leur fut-il décerné par toutes les nations; mais le fruit leur en fut lâchement dérobé. L'avide général qui avoit embarqué un butin estimé quarante millions, ne craignit pas, dès qu'on eut mis à la voile, d'offrir quarante mille écus pour leur part à

ceux qui avoient fait tomber dans ses mains tant de richesses.

Les Flibustiers indignés de ce traitement résolurent sur le champ d'aborder le *sceptre* que montoit de Pointis, trop éloigné dans ce moment des autres vaisseaux pour en être secouru à temps. Cet avare commandant alloit être massacré, quand un des mécontents s'écria : *freres, pourquoi nous en prendre à ce chien? Il n'emporte rien à nous. Il a laissé notre part à Carthagene; c'est-là qu'il la faut aller chercher.* Cette proposition fut reçue avec acclamation. Une joie féroce succéda tout-à-coup au noir chagrin qui dévoroit ces brigands; & sans délibérer davantage, tous leurs bâtiments firent voile vers la ville.

La premiere chose qu'ils firent, après y être entrés sans opposition, ce fut d'enfermer tous les hommes dans la grande Eglise, & de leur parler en ces termes. ,, Nous n'ignorons pas que vous ,, nous regardez comme des gens sans ,, foi & sans religion, comme des diables ,, plutôt que comme des hommes. Les ,, termes injurieux dont vous affectez de ,, vous servir en parlant de nous, & le ,, refus que vous avez fait de traiter avec ,, nous de la reddition de votre place, ,, sont des preuves manifestes de vos sen-

„ timens. Nous voici les armes à la main,
„ en état de nous venger. La pâleur qu'on
„ voit repandue ſur vos viſages prouve
„ que vous vous attendez aux plus cruels
„ ſupplices, & votre conſcience vous
„ dit ſans doute que vous les méritez.
„ Nous allons vous déſabuſer, & vous
„ faire connoître que les titres odieux
„ dont vous nous chargez ne nous con-
„ viennent point, mais au général ſous
„ les ordres duquel vous nous avez vu
„ combattre. Le perfide nous a trompés.
„ Quoiqu'il n'ait dû qu'à notre valeur
„ la conquête de votre ville, il a refuſé
„ d'en partager avec nous les dépouilles,
„ & nous a réduits par cette injuſtice
„ à vous viſiter une ſeconde fois. Ce n'eſt
„ pas ſans regret que nous nous y voyons
„ forcés, & notre modération vous en
„ convaincra. Nous vous donnons parole
„ de nous retirer, au moment que vous
„ nous aurez compté un million de piaſ-
„ tres. C'eſt à quoi nous nous bornons;
„ mais ſi vous vous refuſez à une demande
„ ſi raiſonnable, il n'eſt point de malheur
„ que vous ne deviez craindre, ſans en
„ pouvoir accuſer que vous-mêmes, &
„ l'infame de Pointis que nous vous per-
„ mettons de charger de toutes les malé-
„ dictions poſſibles. "

Après ce diſcours, le religieux le plus

respecté de la ville monta en chaire, & employa l'éloquence de ses mœurs, de son autorité & de la parole pour convaincre ses auditeurs de la nécessité de livrer sans réserve tout ce qu'il leur restoit d'or, d'argent & de bijoux. La quête qui suivit le sermon n'ayant pas produit ce qu'on exigeoit, le pillage fut ordonné. Il s'étendit sans grand succès des maisons & des temples jusqu'aux tombeaux, & se termina par les tortures qu'on fit subir aux principaux bourgeois.

On saisit deux citoyens des plus distingués, & on leur demanda séparément où étoient les richesses du fisc & des particuliers. Ils répondirent qu'ils n'en savoient rien; mais avec tant de franchise & de fermeté qu'on ne voulut pas les maltraiter. Cependant on fit semblant de les passer par les armes, en tirant plusieurs coups de fusil. Deux autres citoyens furent appellés. Leur conduite, exactement la même que celle des premiers, fut suivie des mêmes démonstrations. On publia que tous les quatre avoient eu la tête cassée, & qu'une pareille destinée attendoit tous ceux qui s'opiniâtreroient à garder le silence. Cette déclaration produisit le plus grand effet. Dès le jour même on apporta plus

de deux cents mille piastres. Les jours suivans rendirent encore quelque chose. Enfin les avanturiers désespérant de rien ajouter à ce qu'ils avoient déjà amassé, se rembarquerent. Le malheur voulut qu'ils rencontrassent une flotte d'Anglois & de Hollandois, alliés des Espagnols. Plusieurs furent pris ou coulés à fond avec leur butin. Le reste se sauva à Saint-Domingue.

Tel fut le dernier événement mémorable de l'histoire des Flibustiers. La séparation des Anglois & des François, lorsque la guerre du prince d'Orange divisa les deux nations; les heureux effets de l'un & l'autre gouvernement pour accélérer la culture de leurs colonies par le travail de ces hommes entreprenans; la sagesse qu'on eut de fixer les plus accrédités d'entr'eux, en leur conférant des postes civiles ou militaires; la protection qu'ils furent obligés de donner successivement aux possessions Espagnoles qu'ils avoient ravagées jusqu'alors; l'impossibilité de remplacer tant d'hommes extraordinaires qui périssoient tous les jours: toutes ces causes, & cent autres se réunirent pour anéantir la société la plus singuliere qui eût jamais existé. Sans systêmes, sans loix, sans subordination, sans moyens, elle

devint l'étonnement de son siecle, comme elle le sera de la postérité. Elle auroit subjugué l'Amérique entiere, si elle avoit eu plutôt l'esprit de conquête que de brigandage.

L'Angleterre, la France, la Hollande firent passer à diverses reprises de nombreuses flottes dans le nouveau monde. L'intempérie du climat, le défaut de subsistances, le découragement des troupes, ruinerent les projets les mieux concertés. Aucune de ces nations n'y acquit de la gloire, ni fit des progrès considérables. Sur le théatre même de leur déshonneur, dans les lieux même où elles étoient honteusement repoussées, un petit nombre d'avanturiers, dont l'intrépidité & l'intelligence étoient tout à la fois la commission, le magasin, le trésor, & qui n'avoient de ressource pour faire la guerre que la guerre même, réussissoient dans les entreprises les plus difficiles. Ils suppléoient, à ce qui leur manquoit du côté du nombre & de la puissance, par leur activité, leur vigilance & leur audace. Une passion démesurée pour l'indépendance & la liberté, produisoit & nourrissoit en eux cette énergie capable de tout entreprendre, de tout exécuter; cette vigueur & cette supériorité que la meilleure tacti-

que, les plus fortes combinaisons, le gouvernement le mieux ordonné, les récompenses les plus brillantes, les distinctions les plus marquées ne donneront jamais.

Le principe qui mettoit en activité ces hommes, pour ainsi dire, romanesques, n'est pas facile à démêler. On ne peut pas dire que ce fût le besoin : ils fouloient une terre qui leur offroit d'immenses richesses, recueillies sous leurs yeux, par des gens moins habiles qu'eux. Etoit-ce l'avarice ? Ils n'auroient pas dissipé en un jour le butin d'une campagne. Comme ils n'avoient pas proprement de patrie, ce n'étoit point à sa défense, à son agrandissement, à ses vengeances qu'ils se dévouoient. L'amour de la gloire les auroit préservés de cette foule d'atrocités & de crimes qui offusquoient l'éclat de leurs plus grandes actions. L'espoir du repos ne précipita jamais dans des travaux continuels, dans des dangers inexprimables.

Quelles furent donc les causes morales qui donnerent aux Flibustiers une existence si extraordinaire ? Cette terre où la nature sembloit avoir condamné toutes les passions turbulentes & bruyantes à un silence éternel ; où les hommes avoient besoin de se réveiller, par l'ivresse

& l'intempérance des festins d'une léthargie habituelle ; où ils vivoient contents de leurs repos & de leur ennui ; cette terre se trouve tout à coup habitée par un peuple bouillant & impétueux qui semble respirer avec l'air d'un athmosphere brûlant l'excès de tous les sentiments, le délire de toutes les passions. Tandis qu'un ciel de feu énervoit les anciens conquérants du nouveau monde, que les Espagnols alors si remuants dans leur patrie, partageoient avec les Américains vaincus, l'habitude de l'abattement & de l'indolence, des hommes sortis des climats les plus tempérés de l'Europe, alloient puiser sous l'équateur des forces inconnues à la nature.

Mais si l'on remonte aux sources de cette révolution, on verra que les Flibustiers avoient vécu dans les entraves des gouvernements Européens. Le ressort de la liberté comprimé dans les ames depuis des siecles, éclata aux premieres fermentations de l'indépendance, & produisit les plus terribles phénomenes qu'on ait encore vus en morale. Les hommes inquiets & enthousiastes de toutes les nations, se joignirent à ces avanturiers, au premier bruit de leurs succès. L'attrait de la nouveauté ; l'idée & le desir des choses éloignées; le besoin

d'un changement de situation ; l'espérance d'une meilleure fortune ; l'instinct qui porte l'imagination aux grandes entreprises ; l'admiration qui mene promptement à l'imitation ; la nécessité de surmonter les obstacles où l'imprudence a précipité ; l'encouragement de l'exemple ; l'égalité des biens & des maux entre des compagnons libres : en un mot, cette fermentation passagere que le ciel, la mer, la terre, la nature & la fortune avoient excité dans des hommes tour-à-tour couverts d'or & de haillons, plongés dans le sang & dans la volupté, fit des Flibustiers un peuple isolé dans l'histoire, mais un peuple éphémere qui ne brilla qu'un moment.

Cependant on est accoutumé à regarder ces brigands avec une sorte d'exécration. Elle est juste, parce que la fidélité, la probité, le désintéressement, la générosité même qu'ils pratiquoient entr'eux n'empêchoient pas les outrages qu'ils faisoient tous les jours à l'humanité. Mais comment ne pas admirer au milieu de ces forfaits une foule d'actions héroïques qui auroient fait honneur aux peuples les plus vertueux.

Des Flibustiers s'étoient chargés pour une somme d'escorter un vaisseau Espagnol très-richement chargé. Un d'en-

tr'eux ofa propofer à fes camarades de faire tout d'un coup leur fortune en s'emparant de ce bâtiment. Le célébre Montauban qui commandoit la troupe, n'eût pas plutôt entendu ce difcours, qu'il voulut abdiquer fa place, & demanda d'être mis à terre. Quoi! nous quitter, lui dirent ces hommes intrépides? Y a-t-il quelqu'un ici qui approuve la perfidie qui vous fait horreur? on délibéra fur le champ. On arrêta que le coupable feroit jetté fur la premiere côte qui fe préfenteroit. On jura que cet homme fans bonne foi ne feroit jamais reçu dans aucun armement où fe trouveroit un feul des braves gens que fa fociété déshonoroit. Si ce n'eft pas-là de l'héroïfme, fera-ce dans un fiecle où tout ce qu'il y a de grand eft tourné en ridicule fous le nom d'enthoufiafme, qu'il faudra chercher des héros?

L'Amérique refpiroit à peine. A peine on commençoit à jouir de l'induftrie des Flibuftiers devenus citoyens & cultivateurs, que l'ancien monde offrit le fpectacle d'une révolution qui fit trembler le nouveau. Charles II, roi d'Efpagne, avoit difparu dans la nuit du tombeau. Ses fujets convaincus qu'un Bourbon feul étoit en état de conferver la monar-

chie sans démembrement, l'avoient pressé sur la fin de sa vie d'appeller à sa succession le duc d'Anjou. L'idée de voir vingt-deux couronnes transportées dans une maison rivale & ennemie de la sienne, l'avoit plongé dans des noirs chagrins. Cependant après des combats & des irrésolutions sans nombre, il se seroit déterminé à ces efforts de justice & de magnanimité qu'il n'étoit pas naturel d'attendre de la foiblesse de son caractere.

L'Europe fatiguée depuis un demi-siecle des hauteurs, de l'ambition, de la tyrannie de Louis XIV, réunit ses forces pour empêcher l'accroissement d'une puissance déja trop redoutable. L'anéantissement où la plus mauvaise administration avoit plongé l'Espagne ; l'esprit de bigoterie, & par conséquent de foiblesse qui dominoit alors en France, procurerent à la ligue des succès dont on voit peu d'exemple dans l'union de plusieurs puissances contre une seule. Cette ligue prit un ascendant que des victoires également glorieuses & utiles augmentoient à chaque campagne. Bientôt il ne resta aux deux couronnes ni force, ni réputation. Pour comble de malheur, leurs désastres étoient l'objet

de la joie universelle. Tous les cœurs étoient fermés à la compassion.

L'Angleterre & la Hollande, après avoir prodigué leur sang & leurs trésors pour l'empereur, devoient enfin s'occuper de leurs intérêts qui les appelloient en Amérique. Elle leur offroit des conquêtes riches & faciles. L'Espagne depuis la destruction de ses galions à Vigo n'avoit pas un vaisseau ; & la France, avant même d'avoir éprouvé ces terribles revers qui la conduisirent sur les bords du précipice, avoit laissé tomber sa marine. Cette conduite vicieuse avoit un principe éloigné.

Louix XIV avide dans sa jeunesse de toutes les especes de gloire, pensa qu'il manqueroit quelque chose à l'éclat de son regne, s'il n'avoit pas des vaisseaux. On est fondé à croire qu'il ne les envisagea que comme un des moyens dont il vouloit se servir pour fixer sur lui l'admiration des nations, pour châtier Gênes & Alger, pour porter la terreur de son nom aux extrêmités du monde. S'il avoit fait entrer des forces navales dans la combinaison de la puissance qu'il vouloit élever, il auroit comme Cromwel, favorisé la navigation qui nourrit la marine par le commerce. De fausses

vues l'égarerent. A mesure que son inquiétude lui suscita de nouveaux ennemis, qu'il se vit obligé d'avoir sur pied un plus grand nombre de troupes, que les frontieres de la monarchie s'étendirent & que les citadelles se multiplierent, on vit diminuer le nombre de ses vaisseaux. Il n'attendit pas même la nécessité de ces dépenses pour supprimer une partie des fonds qui devoient être destinés à lui former une puissance maritime. Les voyages de la cour, des édifices inutiles ou trop magnifiques, des objets d'ostentation ou de pur agrément, beaucoup d'autres causes aussi frivoles absorberent l'argent qu'exigeoit l'entretien de la marine. Dès lors cette branche de la force Françoise s'affoiblit. Elle tomba insensiblement & se perdit enfin tout-à-fait dans les malheurs de la guerre élevée pour la succession d'Espagne.

A cette époque les possessions des deux couronnes dans les Indes Occidentales se trouverent sans défense. Elles s'attendoient à chaque instant à devenir la proie de la Grande Bretagne & des Provinces-unies, les seuls peuples modernes qui eussent établi leur force politique sur le commerce. D'immenses découvertes avoient mis, il est vrai, dans les mains des Castillans & des Portugais

la poſſeſſion excluſive de tréſors & de productions qui ſembloient leur promettre l'empire de l'univers, ſi les richeſſes pouvoient le donner ; mais ces nations ivres d'or & de ſang n'avoient pas ſeulement ſoupçonné qu'un monde nouveau dût fonder leur puiſſance dans l'ancien. L'excès & l'abus d'un ſyſtême fondé ſur l'influence que l'Amérique pouvoit donner en Europe, emporterent les Anglois & les Hollandois dans une extrêmité tout-à-fait oppoſée.

Ces deux nations, dont l'une n'avoit nuls avantages naturels, & l'autre n'en avoit que de médiocres, avoient ſaiſi de bonne heure les vrais principes du commerce, & les avoient ſuivis avec plus de perſévérance que les différentes ſituations où elles s'étoient trouvées, ne paroiſſoient le leur permettre. Le haſard des circonſtances ayant d'abord excité l'induſtrie de la plus pauvre, elle s'étoit vue rapidement égalée par ſa rivale dont le génie étoit plus ardent & les reſſources plus conſidérables. La guerre d'induſtrie excitée par la jalouſie dégénéra bientôt en combats vifs, opiniâtres & ſanglants. Ce n'étoient pas ſeulement des hoſtilités entre un peuple & un peuple ; c'étoit une haine, c'étoit une vengeance de particulier à particulier. La néceſſité

de se réunir pour contenir, pour réprimer la France, suspendit ces hostilités. Des succès peut-être trop répétés, trop décisifs réveillerent leur animosité. Dans la crainte de travailler à l'agrandissement l'une de l'autre, elles renoncerent à toute invasion en Amérique. Enfin la reine Anne ayant saisi le moment propice pour une paix particuliere, elle se fit accorder des avantages qui laisserent la nation rivale de la sienne, fort en arriere. Dès-lors l'Angleterre fut tout, & la Hollande ne fut rien.

Les années qui suivirent la pacification d'Utrecht, rappellerent le siecle d'or à l'univers, toujours assez tranquille, lorsque les Européens qui ont porté leurs armes & leurs haines dans les quatre parties du monde n'en troublent pas l'harmonie. Les champs ne furent plus jonchés de cadavres. On ne ravagea point la moisson du laboureur. Le navigateur osa montrer son pavillon dans toutes les mers, sans crainte des pirates. Les meres ne virent plus leurs enfants arrachés de leurs foyers, pour aller prodiguer leur sang aux caprices d'un roi imbécille ou d'un ministre ambitieux. Les nations ne s'associerent plus pour servir leurs passions mutuelles. Les hommes vécurent quelque temps en

freres, autant que l'orgueil des monarques & l'avarice des peuples peuvent le permettre.

Quoique ce bonheur général fût l'ouvrage de ceux qui tenoient les rênes des empires, les progrès de la raiſon univerſelle y avoit quelque part. La philoſophie commençoit à parler de l'*humanité*, que l'impoſture ne ceſſe d'appeller un cri de révolte contre la religion. Les écrits de quelques ſages étoient paſſés de leur cabinet dans les mains de la multitude : ils avoient adouci les mœurs. Cette modération avoit tourné les eſprits à l'amour des arts utiles ou agréables, & diminué du moins l'attrait que les hommes avoient eu juſqu'alors à s'égorger. La ſoif du ſang paroiſſoit appaiſée ; & tous les peuples s'occupoient avec une plus grande ardeur & des lumieres nouvelles de leur population, de leur culture, de leur induſtrie.

Cette activité ſe faiſoit ſur-tout remarquer dans les Antilles. Les états du continent peuvent ſe ſoutenir & même proſpérer, lorſque le feu de la guerre eſt allumé dans le voiſinage & ſur leurs frontieres, parce qu'ils ont pour but principal le travail des terres & des manufactures, la ſubſiſtance & les conſommations intérieures. Il n'en eſt pas ainſi

ainsi des établissements que plusieurs nations ont formés dans le grand archipel de l'Amérique. La vie & les richesses y sont également précaires. On n'y recueille rien de ce qui est nécessaire à la nourriture. Les vêtements & les instruments du labourage n'y sont pas fabriqués. Toutes les cultures sont destinées à être exportées. Il n'y a qu'une communication sûre & facile avec l'Afrique, avec les côtes septentrionales du nouveau monde, & sur-tout avec l'Europe, qui puisse procurer à ces isles cette circulation libre, du nécessaire qu'elles reçoivent, & du superflu qu'elles donnent. Plus ces colonies avoient souffert du long & terrible embrasement qui avoit tout consumé, plus elles se hâtoient de réparer les brêches faites à leur fortune. L'espoir même qu'on avoit que l'épuisement universel rendroit la tranquillité durable, enhardissoit les négociants les moins confiants à faire aux colons des avances, sans lesquelles, malgré tant de soins, les progrès auroient été nécessairement fort lents. Ces secours assuroient & augmentoient la prospérité des isles, lorsqu'on vit crever en 1739 un nuage qui se formoit depuis long-temps, & qui troubla le repos de la terre de la maniere que nous l'allons dire.

Les colonies Angloises, sur-tout la Jamaïque, avoient ouvert avec les possessions Espagnoles du nouveau monde un commerce immense qu'une longue habitude les avoit accoutumées à regarder comme licite. La cour de Madrid devenue plus éclairée sur ses intérêts fit des arrangements pour arrêter, pour diminuer du moins cette communication. Le projet pouvoit être sage, mais il falloit que l'exécution en fût juste. Si les vaisseaux destinés à empêcher la fraude, se fussent bornés à arrêter les bâtiments qui la faisoient, ils auroient mérité des louanges. L'abus inséparable de tout moyen violent, l'âpreté du gain, peut-être l'esprit de vengeance, firent que sous prétexte de contrebande, on arrêta loin des côtes suspectes des navires qui avoient une destination légitime.

La nation Angloise, qui mettant sa sûreté, sa puissance & sa gloire dans le commerce, avoit souffert impatiemment de voir réprimer ses usurpations, fut révoltée des vexations qui passoient les bornes du droit des gens. On entendit dans Londres, dans le Parlement que plaintes contre l'étranger qui les exerçoit, qu'invectives contre le ministere qui les souffroit. Robert Walpole

qui gouvernoit depuis long-temps la Grande-Bretagne, avec un caractere & des talents plus propres pour la paix que pour la guerre, & le conseil d'Espagne qui à mesure que l'orage approchoit montroit moins de vigueur, chercherent de concert des voies de conciliation. Celles qui furent imaginées & signées au Pardo, ne furent pas du goût d'un peuple également échauffé par ses intérêts, par son ressentiment, par l'esprit de parti, & singuliérement par des écrits politiques qui se succédoient avec rapidité.

L'Angleterre voit éclore tous les jours une foule de brochures où tout ce qui touche la nation est traité avec liberté. Parmi ces écrits, il en est de solides, composés par de bons esprits, par des citoyens instruits & zélés. Leurs avis servent à éclairer le public sur ses intérêts, & à diriger le gouvernement dans ses opérations. On connoît dans l'état peu de réglements utiles d'économie intérieure qui n'ayent été indiqués, préparés ou perfectionnés par quelqu'un de ces écrits. Malheur à tout peuple qui se prive de cet avantage. Mais pour un homme sage qui répand la lumiere, il se trouve des écrivains sans nombre qui, soit par mécontente-

ment des gens en place, soit pour flatter le goût de la nation, soit pour des raisons personnelles, se plaisent à émouvoir les esprits. Le moyen qu'ils emploient le plus ordinairement est de porter les prétentions de leur pays au-delà de leurs justes bornes, de lui faire envisager comme des usurpations manifestes les moindres précautions que prennent les autres puissances pour conserver leurs possessions. Les exagérations remplies de partialité & de fausseté, répandent des opinions, établissent des préjugés dont l'effet ordinaire est d'entretenir la nation dans un état de guerre perpétuelle avec ses voisins. Si le gouvernement qui voudroit tenir une balance de justice entre ses sujets & les étrangers, refuse de se conduire par des erreurs populaires, il s'y voit forcé.

La populace de Londres, la plus vile populace de l'univers, comme le peuple Anglois est le premier peuple du monde, soutenue de vingt mille jeunes gens de famille élevés dans le négoce, assiege par des cris & par des menaces le sénat de la nation, & regle ses délibérations. Souvent ces clameurs sont excitées par une faction du Parlement lui-même. Ces hommes méprisables, une fois émus, insultent le meil-

leur citoyen qu'on a réuſſi à leur rendre ſuſpect, incendient ſa maiſon, & baffouent ſcandaleuſement l'image des têtes les plus ſacrées. Ils ne s'arrête qu'après avoir fait adopter par le miniſtere toute leur fureur. Cette influence indirecte, mais ſuivie du commerce ſur les réſolutions publiques, ne fut peut-être jamais auſſi marquée que l'époque qui nous occupe.

L'Angleterre commençoit la guerre avec la plus grande ſupériorité. Elle avoit un grand nombre de matelots. Ses arſenaux regorgeoient de munitions, & ſes chantiers étoient animés. Ses eſcadres toutes armées, & commandées par des officiers expérimentés, n'attendoient que des ordres pour porter la terreur & la gloire de ſon pavillon aux extrêmités du monde. On ne blâmera pas Walpole d'avoir trahi ſa patrie, en négligeant de ſi grands avantages. Il doit être au-deſſus de tout ſoupçon, puiſqu'il ne fut pas accuſé de corruption dans un pays, où l'on a ſouvent formé ces accuſations ſans y croire. Sa conduite ne fut pas cependant exempte de blâme. La crainte de ſe précipiter dans des embarras qui mettroient en danger ſon adminiſtration; l'obligation d'appliquer à des armements militaires les tré-

ſors deſtinés juſqu'alors à lui acheter des partiſans ; la néceſſité d'exiger de nouvelles taxes qui devoient porter au dernier période l'horreur qu'on avoit pour ſa perſonne & pour ſes principes : toutes ces conſidérations & quelques autres le jetterent dans des irréſolutions funeſtes. Il perdit un temps toujours précieux, déciſif ſur-tout dans les opérations maritimes.

La flotte de Vernon, après avoir détruit Porto-belo, alla échouer devant Carthagene, plutôt par l'intempérie du climat, par la méſintelligence & l'incapacité des chefs, que par la valeur de la garniſon. Anſon vit ruiner ſon armement au cap de Horn, que quelques mois plutôt il auroit doublé ſans riſque : à juger de ce qu'il auroit pu faire avec une eſcadre, par ce qu'il fit avec un vaiſſeau, on peut penſer qu'il auroit au moins ébranlé l'empire Eſpagnol dans la mer du ſud. Un établiſſement entrepris dans l'iſle de Cuba, eut une iſſue funeſte. Ceux qui vouloient y fonder une ville, n'y trouverent que leur cimetiere. Le général Oglethorpe fut obligé, après trente-huit jours de tranchée ouverte, de lever le ſiege du Fort Saint-Auguſtin dans la Floride, vaillamment défendu par Manuel Mon-

tiano, à qui on avoit laissé le loisir de se préparer.

Quoique les premiers efforts des Anglois contre l'Amérique Espagnole eussent été vains, on n'y étoit pas tranquille. Il leur restoit leur marine, leur caractere, leur gouvernement, trois grands moyens qui faisoient trembler. Inutilement la cour de Versailles joignit ses forces navales à celles que la cour de Madrid pouvoit faire agir. Cette confédération ne diminuoit pas l'audace de l'ennemi commun, & ne rassuroit pas des esprits trop abattus par la crainte. Heureusement pour les deux nations, & pour cette partie du monde, la mort de l'Empereur Charles VI avoit allumé en Europe une guerre vive, qui y retenoit pour des intérêts fort équivoques les forces Britanniques. Les hostilités qui avoient commencé dans les climats éloignés avec tant d'appareil, se réduisirent insensiblement de part & d'autre à quelques pirateries. Il n'y eut d'événement important que la prise de l'Isle Royale qui exposoit aux plus grands dangers la pêche, le commerce & les colonies de la France. Cette puissance recouvra à la paix une possession si précieuse; mais le traité qui la lui rendit, ne fut pas moins généralement blâmé.

Les François toujours imbus de cet esprit de chevalerie qui a été si long-temps la brillante folie de toute l'Europe, regardent leur sang comme payé, lorsqu'il a reculé les frontieres de leur patrie, c'est-à-dire, lorsqu'ils ont mis leur prince dans la nécessité de les gouverner plus mal ; & ils croyent leur honneur perdu, si leurs possessions sont restées ce qu'elles étoient. Cette fureur de conquêtes qu'il faut pardonner à des temps barbares, mais dont les siecles éclairés ne devroient pas avoir à rougir, fit reprouver le traité d'Aix-la-Chapelle qui restituoit à l'Autriche tout ce qu'on lui avoit pris. La nation, trop frivole, trop légere pour être politique, ne voulut pas voir, qu'en formant en Italie un établissement, quel qu'il fût, à l'infant Dom Philippe, on s'assuroit de l'alliance de l'Espagne à qui on donnoit de grands intérêts à discuter avec la cour de Vienne : qu'en garantissant au roi de Prusse la Silésie, on établissoit en Allemagne deux puissances rivales, fruit précieux de deux siecles de méditation & de travaux: qu'en rendant Fribourg & les places de Flandre détruites, on se procuroit des conquêtes aisées si les fureurs de la guerre recommençoient, & la facilité de diminuer dans tous les temps de cinquante mille

hommes les troupes de terre, économie qui pouvoit & devoit être portée à la marine.

Ainsi quand la France n'auroit pas eu besoin de s'occuper de son intérieur dont le dépérissement étoit extrême; Quand son crédit & son commerce n'auroient pas été ruinés; Quand quelques-unes de ses plus importantes provinces n'auroient pas été reduites à manquer de pain; Quand elle n'auroit pas perdu la porte du Canada; Quand ses colonies n'auroient pas été menacées d'une invasion infaillible & prochaine; Quand sa marine n'auroit pas été détruite au point de n'avoir pas un seul vaisseau à envoyer dans le nouveau monde; Quand l'Espagne n'auroit pas été à la veille d'un accommodement particulier avec l'Angleterre, la pacification auroit encore mérité l'approbation des esprits les plus reflèchis.

La facilité qu'avoit le maréchal de Saxe de pénétrer dans l'intérieur des Provinces-unies, étoit ce qui frappoit le plus les François. On conviendra sans peine que rien ne paroissoit impossible aux armes victorieuses de Louis XV; mais seroit-ce un paradoxe, de dire que les Anglois éclairés ne desiroient rien tant que cet événement? Si la républi-

que qui étoit dans l'impoſſibilité de ſe détacher de ſes alliés avoit été conquiſe, ſes habitans qui avoient des préjugés anciens & nouveaux contre le Gouvernement, les loix, les mœurs, la religion de leur vainqueur, auroient-ils voulu vivre ſous ſa domination ? N'auroient-ils pas infailliblement porté leur population, leurs capitaux, leur induſtrie dans la Grande-Bretagne ? Et qui peut douter que de ſi grands avantages n'euſſent été infiniment plus précieux pour les Anglois que l'alliance de la Hollande ?

A cette obſervation nous oſerons en ajouter une autre, qui pour être auſſi nouvelle, ne paroîtra peut-être pas d'une vérité moins frappante. On a trouvé la cour de Vienne fort heureuſe ou fort habile d'avoir par la négociation arraché des mains des François ce que les malheurs de la guerre lui avoient fait perdre. N'auroit-elle pas été plus habile ou plus heureuſe, ſi elle eût laiſſé à ſon ennemi une partie de ſes conquêtes ? Il eſt paſſé ce temps encore peu éloigné, où la maiſon d'Autriche égaloit, ſurpaſſoit peut-être les forces de la maiſon de Bourbon. Sa politique eſt donc d'intéreſſer les autres puiſſances à ſon ſort, même par ſes pertes. Elle le pouvoit en faiſant des ſacrifices apparents à la

France. L'Europe allarmée de l'agrandissement de cette Monarchie, qu'on est porté à haïr, à envier, à redouter, auroit repris pour elle les sentiments qu'on avoit voués à Louis XIV ; & des ligues plus redoutables que jamais devenoient la suite nécessaire de ces inquiétudes. Cette disposition universelle des esprits étoit plus propre à relever la grandeur de la nouvelle maison d'Autriche que le recouvrement d'un territoire éloigné, borné & toujours ouvert.

On doit, il est vrai, avoir assez bonne opinion du plénipotentiaire François qui conduisoit la négociation & du ministre qui la dirigeoit, pour penser qu'ils auroient demêlé le piége. Nous ne balancerons pas même à assurer que ces deux hommes d'état n'avoient aucune vue d'agrandissement. Mais auroient-ils trouvé la même profondeur de politique dans le Conseil auquel ils devoient compte de leurs opérations ? C'est ce qu'on n'ose décider. En général tous les gouvernements du monde sont portés à s'étendre, & celui de France est de nature à le désirer.

Quoi qu'il en soit de ces réflexions, il faut avouer que l'espérance des deux ministres François qui avoient décidé la paix, fut trompée. Le principal objet

de leurs démarches avoit été la conservation des colonies menacées, & l'on perdit de vue cette source d'une opulence sans bornes aussi-tôt que le danger fut passé. La France garda des troupes sans nombre, négocia des ligues dans le nord & dans le midi de l'Europe, soudoya une partie de l'Allemagne, se conduisit comme si un nouveau Charles-quint eût menacé ses frontieres, ou si un autre Philippe II eût pu bouleverser l'intérieur de son pays par ses intrigues. Elle ne vit pas qu'elle avoit une prépondérance décidée dans le continent, qu'il n'y avoit point de puissance qui seule pût oser l'attaquer; & que les événements de la derniere guerre, les arrangements de la derniere paix avoient rendu la réunion de plusieurs puissances impossible. Mille petites craintes toutes frivoles la fatiguoient. Ses préjugés l'empêcherent de sentir qu'il n'y avoit qu'un ennemi réellement digne de son attention, & que cet ennemi ne pouvoit être contenu que par de nombreuses flottes.

Les Anglois plus portés à s'affliger de la prospérité d'autrui qu'à jouir de la leur, ne veulent pas seulement être riches: ils veulent être les seuls riches. Leur ambition est d'acquérir, comme

celle de Rome étoit de commander. Ils ne cherchent pas proprement à étendre leur domination, mais leurs colonies. Toutes leurs guerres ont pour but leur commerce ; & le desir de le rendre exclusif leur a fait faire de grandes choses & de grandes injustices. Cette passion est si forte qu'elle a subjugué jusqu'à leurs philosophes. Le celebre Boyle disoit qu'il falloit prêcher l'évangile aux sauvages, parce que, dût-on ne leur apprendre qu'autant de christianisme qu'il leur en faut pour marcher habillés, ce seroit un grand bien pour les manufactures Angloises.

Un tel systême que la nation n'a guere perdu de vue, se manifesta en 1755 avec moins de précaution qu'il ne l'avoit fait jusqu'alors. La culture des colonies Françoises, dont l'accroissement rapide étonnoit tous les esprits attentifs, réveilla la jalousie Angloise. Cependant cette passion honteuse de se montrer, se couvrit quelque temps des ombres du mystere, & un peuple assez fier ou assez modeste pour appeller les négociations *l'artillerie de ses ennemis*, ne dédaigna pas d'employer tous les détours, toutes les ruses de la politique la plus insidieuse.

La France effrayée du désordre de ses finances, intimidée par le petit

nombre de ses vaisseaux & l'inexpérience de ses amiraux, séduite par l'amour de l'oisiveté, du plaisir & de la paix, secondoit les efforts qu'on faisoit pour l'amuser. En vain quelques hommes éclairés répétoient sans cesse que la Grande-Bretagne vouloit la guerre, qu'elle devoit la vouloir, qu'elle étoit forcée de la faire, avant que la marine militaire de sa rivale n'eût fait les mêmes progrès que sa marine marchande : ces inquiétudes paroissoient absurdes dans un pays, où l'on n'avoit fait jusqu'alors le négoce que par imitation, où on lui avoit mis des entraves de toutes les especes, où on l'avoit continuellement sacrifié à la finance, où on ne lui avoit jamais accordé une protection sérieuse, où l'on ignoroit peut-être qu'on eût le plus riche commerce de l'univers. La nation qui devoit à la nature un sol excellent; au hasard de riches colonies; à sa sensibilité vive & souple, le goût de tous les arts qui varient & multiplient les jouissances; à ses conquêtes, à sa gloire littéraire, à la dispersion même des protestans qu'elle avoit eu le malheur de perdre, le desir qu'on avoit de l'imiter : cette nation trop heureuse, si on lui permettoit de l'être, ne vouloit pas voir qu'elle pouvoit perdre quelque chose de ses avantages,

& se prêtoit sans réflexion aux séductions qu'on employoit pour l'endormir. Lorsque l'Angleterre crut que la dissimulation ne lui étoit plus nécessaire, elle commença les hostilités, sans les faire précéder d'aucune de ces formalités qui sont en usage chez les peuples civilisés.

Quand même la déclaration de guerre ne seroit qu'une vaine cérémonie entre des nations qui peut être ne se doivent rien dès qu'elles veulent s'égorger; on ne peut s'empêcher de voir que le ministere Britannique faisoit plus que soupçonner le vice de sa conduite. La timidité de ses démarches, l'embarras de ses opérations, les variations de ses défenses justificatives, l'intérêt qu'il mit inutilement à faire approuver sa conduite par le Parlement : cent autres choses décéloient une conscience coupable. Si dans ces foibles administrateurs d'une grande puissance, l'audace à commettre le crime eût égalé l'éloignement pour la vertu, ils auroient formé un grand plan. En faisant illégalement attaquer les vaisseaux François sur les côtes de l'Amérique septentrionale, ils auroient donné le même ordre pour toutes les mers du monde. La destruction du seul pouvoir en état de faire quelque résistance, étoit la suite nécef-

faire d'une combinaison si forte. Sa chute auroit effrayé les autres nations ; & le pavillon Anglois n'auroit eu qu'à se montrer pour donner des loix partout, en auroit même donné sans paroitre. Un succès brillant & décisif auroit dérobé l'infidélité à l'aveugle multitude ; l'auroit justifiée aux yeux de la politique ; & les cris de l'ignorance & de l'ambition auroient étouffé la voix des sages.

Une conduite foible, mais toujours injuste, produisit des effets contraires. Le conseil de George II, fut haï & méprisé de toute l'Europe. Les événements justifierent ces sentiments. La France, quoique surprise, fut victorieuse dans le Canada, remporta sur mer un avantage considérable, conquit Minorque, menaça Londres même. Son ennemi sentit alors ce que les bons esprits disoient depuis long-temps que les François avoient trouvé l'art de faire toucher les extrêmes : qu'ils réunissoient des vertus & des vices, des traits de foiblesse & de force qui avoient toujours été jugés incompatibles : qu'ils étoient efféminés, mais braves ; également amoureux du plaisir & de l'honneur ; sérieux dans la bagatelle & enjoués dans les choses graves ; toujours prêts

à la guerre & prompts dans l'attaque : en un mot des enfants comme les Athéniens, se laissant agiter & passionner pour des intérêts vrais ou faux ; aimant à entreprendre & à marcher, quels que soient leurs guides, & se consolant de toutes leurs disgraces par le moindre succès. L'esprit Anglois qui, suivant le mot si trivial & si énergique de Swif *est toujours à la cave ou au grenier*, & qui n'a jamais connu de milieu, commença alors à trop craindre une nation qu'il avoit injustement méprisée. Le découragement prit la place de la présomption.

La nation corrompue par la trop grande confiance qu'elle avoit mise dans son opulence ; abaissée par l'introduction des troupes étrangeres, par le caractere moral & l'incapacité de ceux qui la gouvernoient ; affoiblie même par le choc des factions qui chez un peuple libre exercent ses forces dans la paix, mais les lui ôtent dans la guerre : la nation flétrie, étonnée, incertaine, gémissoit également des malheurs qu'elle venoit d'éprouver & de ceux qu'elle prévoyoit, sans s'occuper du soin de venger les uns, ni d'écarter les autres. Tout le zele pour la défense commune se bornoit à des subsides immenses. On

paroissoit ignorer que le lâche est plutôt prêt que le brave à ouvrir sa bourse pour éloigner le péril ; & que dans la crise où l'on se trouvoit, il ne s'agissoit pas de savoir qui payeroit, mais qui combattroit.

Les François de leur côté furent éblouis de quelques succès qui ne décidoient rien. Prenant l'étourdissement de leur ennemi pour une démonstration de sa foiblesse, ils s'engagerent plus que leur situation ne le permettoit dans les troubles qui commençoient à diviser l'Allemagne.

Un systême qui devoit les couvrir de honte s'il ne réussissoit pas, & ruiner leur puissance s'il réussissoit, leur tourna la tête. Leur frivolité leur fit oublier que quelques mois auparavant, ils avoient applaudi au politique lumineux & ferme qui, pour écarter une guerre de terre que quelques ministres vouloient commencer en désespérant de soutenir la guerre de mer, avoit dit avec la chaleur & l'assurance du génie : *Messieurs, partons tous tant que nous sommes dans le conseil, & la torche à la main allons brûler nos vaisseaux ; s'ils ne servent qu'à nous faire insulter & non à nous défendre.* Cet aveuglement politique les jetta dans des précipices. Aux

erreurs du cabinet, ils ajouterent des fautes militaires. Les intrigues de Cour présiderent à la conduite des armées. Un changement continuel de généraux entraîna une suite de disgraces. Ce peuple léger & superficiel ne vit pas qu'en supposant, ce qui étoit impossible, que tous ceux qu'il chargeoit successivement de diriger ses opérations guerrieres eussent du talent, ils ne pouvoie[illegible]s lutter avec avantage contre un homme de génie éclairé par un homme supérieur. Ses malheurs ne changerent rien à sa conduite. Les révolutions de généraux ne finirent point.

Pendant que les François prenoient ainsi le change, le peuple Anglois passant du découragement à la fureur, proscrivoit un ministre justement décrié, & plaçoit à la tête des affaires un homme également ennemi des révolutions foibles, de la prérogative royale & de la France. Quoique ce choix fût l'ouvrage de cet esprit de parti qui fait tout dans la Grande-Bretagne, il se trouva tel que les circonstances l'exigeoient. Guillaume Pitt respecté depuis sa jeunesse dans les trois royaumes pour son intégrité, pour son désintéressement, pour son zele contre la corruption, pour son attachement inviolable à l'intérêt public

avoit la paſſion des grandes choſes, une éloquence sûre d'entraîner, le caractere entreprenant & ferme. Il avoit l'ambition d'élever ſa patrie au-deſſus de tout, & de s'élever avec elle. Son enthouſiaſme tranſporta une nation, qu'au défaut de ſon climat, ſa liberté paſſionnera toujours. On ſaiſit un amiral qui avoit laiſſé prendre l'iſle de Minorque; & le jette dans les fers; on l'accuſe; on le juge; on le condamne. Ni ſon rang, ni ſes talents, ni ſa famille, ni ſes amis ne peuvent le ſauver de la ſévérité de la loi. Le mât de ſon vaiſſeau lui ſert d'échaffaut. L'Europe entiere à cet événement tragique fut frappée d'un étonnement mêlé d'admiration & d'effroi. On ſe crut ramené au temps des républiques anciennes. La mort de Bing, coupable ou non, annonçoit d'une maniere terrible à ceux qui ſervoient la nation, le ſort qui les attendoit, s'ils trahiſſoient la confiance qu'on avoit en eux. Il n'y en eut aucun qui ne ſe dît au fond de ſon cœur dans le moment du combat : c'eſt ici qu'il faut périr plutôt que dans l'infamie du ſupplice. Ainſi le ſang d'un homme accuſé de lâcheté, devint un germe d'héroïſme.

A ce reſſort de crainte fait pour vaincre la peur, ſe joignit un encourage-

ment qui annonçoit le rétabliſſement de l'eſprit public. La diſſipation, le plaiſir, le déſœuvrement, ſouvent le crime & la corruption des mœurs forment des liaiſons vives & fréquentes dans la plupart des états de l'Europe. Les Anglois ſe communiquent moins, vivent moins enſemble, ont moins, ſi l'on veut, le goût de la ſociété que les autres peuples; mais l'idée d'un projet utile à leur pays les raſſemble. Ils n'ont alors qu'une ame. Toutes les conditions, tous les partis, toutes les ſectes concourent à ſon ſuccès avec une généroſité qui n'a point d'exemple dans les contrées où l'on n'a point de patrie à ſoi. Cette ardeur eſt ſur-tout remarquable, lorſque la nation a une confiance entiere dans le miniſtre qui eſt à la tête des affaires. Dès que M. Pitt eut pris les rênes du gouvernement, il ſe forma une ſociété de marine qui ne voyant pas aſſez d'empreſſement pour ſervir ſur la flotte, & n'approuvant pas l'uſage d'y forcer les citoyens, invita dans la claſſe indigente du peuple, les enfants des trois royaumes à ſe faire mouſſes, & les peres à embraſſer la profeſſion de matelot. Elle ſe chargea de payer leur voyage, de les faire traiter s'ils étoient malades, de les nourrir, de

les habiller, de leur fournir tout ce qui étoit nécessaire pour naviguer sainement. Le roi touché de ce trait de patriotisme, donna mille livres sterlings; le prince de Galles, quatre cents; la princesse sa mere, deux cents. Les acteurs des différents spectacles, dont cette nation philosophe n'a pas eu la cruauté d'avilir le talent, jouerent leurs meilleures pieces, pour augmenter ces fonds respectables. Jamais on n'avoit vu un si grand concours au théatre. Plus de cent de ces garçons, plus de cent de ces hommes habillés par un zele vraiment sacré ornoient l'enceinte de la scene; & cette décoration valoit bien celle des lustrines, des dentelles & des diamans.

Ce dévouement public au service de la patrie, échauffa les esprits. Tous les Anglois se crurent, & devinrent dès-lors d'autres hommes. Ils porterent le ravage sur les côtes de leur ennemi. Ils le battirent sur toutes les mers. Ils intercepterent sa navigation. Ils tinrent toutes ses forces en échec dans la Westphalie. Ils le chasserent de l'Amérique septentrionale, de l'Afrique & des grandes Indes. Jusques à l'époque du ministere de M. Pitt, toutes les entreprises de sa nation dans les contrées éloignées,

avoient eu & dû avoir une issue funeste, parce qu'elles avoient été mal combinées. Pour lui, il forma des projets si sages & si utiles; il fit ses préparatifs avec tant de prévoyance & de célérité; il combina si juste la fin avec les moyens; il choisit si bien les dépositaires de sa confiance; il établit une telle harmonie entre les troupes de terre & de mer; il éleva si haut le cœur Anglois, que son administration ne fut qu'une chaîne de conquêtes. Son ame plus haute encore, lui fit mépriser les vains discours des esprits timides qui blâmoient ses dissipations. Il répétoit après Philippe pere d'Alexandre, *que l'on devoit acheter la victoire par l'argent, & non conserver l'argent aux dépens de la victoire.*

Avec cette conduite & ces maximes, M. Pitt avoit toujours, & par-tout triomphé des François. Il les poursuivit jusques dans leurs isles les plus cheres, jusques dans leurs colonies à sucre. Ces possessions justement vantées pour leurs richesses, n'en étoient pas mieux gardées. On n'y voyoit que des fortifications élevées sans génie & tombant en ruine. Ces masures manquoient également de défenseurs, d'armes & de munitions. Depuis le commencement des hostilités, toute communication étoit

interrompue entre ces grands établiſſements & leur métropole. Ils ne pouvoient en recevoir des ſubſiſtances, ni l'enrichir de leurs productions. Les bâtiments néceſſaires à l'exploitation des terres, n'étoient qu'un amas de décombres. Les maîtres & les eſclaves, également dépourvus de tout, immoloient à leur conſervation les beſtiaux deſtinés aux travaux de l'agriculture. Si quelques avides navigateurs arrivoient juſqu'à eux, c'étoit à travers de ſi grands périls, qu'il falloit payer au prix de l'or ce qu'ils importoient, & leur céder comme pour rien, ce qu'ils vouloient bien exporter. C'étoit beaucoup que le colon n'appellât pas un libérateur. On ne devoit pas préſumer que ſa vertu iroit juſqu'à ſe défendre opiniâtrement contre un ennemi qui pouvoit mettre fin à ſes calamités.

C'eſt dans ces circonſtances que dix vaiſſeaux de ligne, des galiotes à bombes, des frégates, cinq mille hommes de débarquement partis d'Angleterre, ſe préſenterent devant la Guadeloupe. Ils parurent le 22 Janvier 1759. Le lendemain, ils écraſerent de bombes la ville de Baſſe-Terre. Si les aſſaillants avoient ſu profiter de la terreur qu'ils avoient répandue, la réſiſtance de l'iſle eût été

fort

fort courte. La lenteur, la timidité, l'incertitude de leurs mouvements, donnerent le temps à la garnison & aux habitants de se fortifier dans un défilé qui n'est éloigné que de deux lieues de la place. De là ils tinrent en échec leur ennemi qui souffroit également, & de la chaleur du climat, & du défaut de rafraîchissements. Les Anglois désespérant de réduire la colonie par ce côté, l'allerent attaquer par la partie connue sous le nom de Grande-terre. Elle étoit défendue par le fort Louis, qui fit encore moins de résistance que celui de Basse-terre qui n'avoit pas tenu vingt-quatre heures. Les conquérans retomberent là dans leur premiere faute, & ils en furent punis de la même maniere. Le succès de leur expédition devenoit douteux, lorsque Barington que la mort d'Hopson venoit de placer à la tête des troupes, changea de systême. Abandonnant le projet de pénétrer dans l'intérieur des terres, il embarqua ses soldats qui fondirent successivement sur les habitations & les bourgs situés autour des côtes. Les ravages qu'ils y exerçoient, firent tomber les armes des mains des colons. L'isle entiere se soumit, mais à des conditions très-honorables, mais après trois mois de défense. Ce fut le 21 avril.

Les forces qui venoient de faire cette conquête, ne s'y étoient portées qu'après avoir tâté vainement la Martinique. Trois ans après, la Grande-Bretagne reprit un projet trop légérement abandonné; mais elle y destina de plus grands moyens & de meilleurs instruments. Le 16 janvier 1762, dix-huit bataillons aux ordres du général Monckton, & autant de vaisseaux de ligne commandés par l'amiral Rodney, les uns partis d'Europe, & les autres de l'Amérique septentrionale, parurent à la vue de la capitale de l'isle. La descente qui se fit le lendemain ne fut, ni longue, ni meurtriere, ni difficile. Il paroissoit moins aisé de s'emparer des hauteurs fortifiées & défendues qui dominoient le fort Royal. Ces obstacles furent surmontés après quelques combats assez vifs; & la place, qui se voyoit à la veille d'être écrasée par des bombes, capitula le 9 de Février. La colonie entiere suivit cet exemple le 13. On doit présumer que la prospérité de la Guadeloupe, sous la domination Angloise, influa beaucoup dans une résolution qui pouvoit & devoit être plus tardive. La Grenade & les autres isles du vent, ou Françoises, ou quoique neutres peuplées de François, ne firent pas acheter

leur soumission d'un coup de canon.

Saint-Domingue même, la seule possession qui restât à la France dans le grand archipel de l'Amérique, étoit menacé du joug Anglois. Sa perte ne paroissoit pas même éloignée. Quand il n'auroit pas été public que c'étoit la premiere proie que la Grande-Bretagne vouloit dévorer, pouvoit-on douter qu'elle dût échapper à son avidité? Une puissance si ambitieuse auroit-elle borné d'elle-même le cours de ses prospérités, jusqu'à renoncer à une conquête qui devoit y mettre le comble? Cet événement n'étoit pas un problême. Tout le monde savoit que la colonie sans défense au-dedans & au-dehors, étoit hors d'état de faire la moindre résistance. Elle-même étoit si convaincue de son impuissance, qu'elle paroissoit disposée à se soumettre à la premiere sommation qui lui seroit faite.

La cour de Versailles fut également étonnée & consternée des pertes qu'elle venoit de faire, & de celles qu'elle prévoyoit. Elle s'étoit attendue à une résistance opiniâtre, insurmontable même.

Les descendants des braves avanturiers qui avoient formé ces colonies, lui paroissoient un roc contre lequel toutes les forces Britanniques devoient

ſe briſer. Il s'en falloit peu qu'elle n'eût une joie ſecrette de ce que les Anglois dirigeoient leurs efforts de ce côté-là. Le miniſtere avoit inſpiré ſa confiance à la nation; & c'étoit être mauvais citoyen que d'oſer montrer quelques inquiétudes.

Il doit être permis aujourd'hui de dire que ce qui eſt arrivé, arrivera toujours. Un peuple dout toute la fortune conſiſte dans des champs, & des pâturages, défendra, s'il a de l'honneur, ſes poſſeſſions avec courage. Il ne hazarde tout au plus que la récolte d'une année; & un revers, quel qu'il ſoit, ne le ruine pas. Il n'en eſt pas ainſi des cultivateurs de ces colonies opulentes. Comme en prenant les armes, ils riſquent de voir les travaux de toute leur vie détruits, les eſpérances même de leur poſtérité anéanties par le feu ou par la dévaſtation, ils ſe ſoumettront toujours à l'ennemi; parce que, quand même ils ſeroient contens du gouvernement ſous lequel ils vivent, ils ſont moins attachés à leur pays qu'à leurs richeſſes.

L'exemple des premiers colons, dont les attaques les plus vives n'ébranlerent jamais la conſtance, n'affoiblit pas ce principe. Livrés à la culture peu précieuſe du tabac par où toutes les colo-

nies ont commencé, ces hommes intrépides ne couroient aucun des risques qui peuvent affoiblir le courage. Le sol étoit tout ce qu'on vouloit ou pouvoit leur ravir. En le défendant, ils combattoient pour leur vie, & c'est ce qui donne l'opiniâtreté dans la résistance. L'une de ces situations n'offre qu'un péril momentané que la bravoure peut seule repousser ; l'autre est un risque de plusieurs années qu'on augmente par la défense, & qui cesse par la soumission. Mais peut-être est-ce le sujet d'une discussion philosophique trop profonde pour être suivie ici.

C'étoit M. Pitt qui avoit formé le projet d'envahir la Martinique ; mais il ne conduisoit plus les affaires dans le temps qu'elle fut conquise. La retraite de cet homme célebre fixa l'attention de l'Europe, & mérite d'occuper quiconque cherche les causes & les effets des révolutions politiques. Sans doute un historien qui ose écrire les événements de son siecle a rarement des lumieres sûres. Les conseils des rois sont un sanctuaire dont le temps seul ouvre le voile d'une main lente. Leurs ministres fideles au secret, ou intéressés à le cacher, ne parlent que pour égarer dans ses recherches la curiosité de celui

qui s'étudie à les pénétrer. Quelque ſagacité qu'il ait pour découvrir l'origine & la liaiſon des évenements, il eſt réduit à deviner. Lors même qu'il frappe au but, c'eſt ſans le ſavoir ou ſans oſer l'aſſurer; & cette incertitude ne ſatiſfait guere plus qu'une ignorance entiere. Il faut donc attendre que la prudence & l'intérêt diſpenſés du ſilence, laiſſent éclore la vérité; que la mort lui rende pour ainſi dire le jour & la voix, en ôtant leur pouvoir à ceux qui la tenoient captive, & que des mémoires précieux & originaux devenus publics, devoilent enfin le jeu des reſſorts qui ont fait la deſtinée des nations.

Ces conſidérations doivent arrêter celui qui ne voudroit que ſuivre le fil des intrigues politiques. Mais c'eſt dans l'ame d'un des plus importants perſonnages du ſiecle que nous cherchons à lire; & c'en eſt peut-être le vrai moment. La poſtérité, qui ne reçoit guere que les grands traits, ſera privée de mille détails ſimples & naïfs qui portent la lumiere dans l'eſprit d'un obſervateur contemporain.

M. Pitt, après avoir tiré l'Angleterre de l'eſpece d'opprobre où les commencements de la guere l'avoient plongée,

arriva à des succès qui confondirent l'univers. Qu'il les eût prévus ou non, il n'en parut pas embarrassé; & se détermina à les pousser aussi loin qu'ils pourroient aller. La modération que tant de politiques avoient affectée avant lui, ne lui parut qu'un mot inventé pour dérober la foiblesse ou l'indolence. Il crut que les empires devoient vouloir tout ce qu'ils pouvoient; & qu'il étoit sans exemple qu'un état eût pu acquérir la supériorité sur un autre, & ne l'eût pas fait. Le parallele de l'Angleterre & de la France l'affermissoit dans ses principes. Il voyoit avec douleur que la grandeur de sa patrie qui étoit fondée sur le sable, sur un commerce qu'elle pouvoit & devoit perdre, étoit peu de chose en comparaison de la puissance de sa rivale que la nature, l'art, les événements avoient élevée à un degré de force, qui bien administrée avoit fait trembler l'Europe entiere. Il le sentit. Dès-lors, il résolut de dépouiller les François de leurs colonies, & d'en faire un peuple ordinaire en le bornant au continent.

Les moyens pour finir une entreprise si avancée, lui paroissoient assurés. Tandis que l'imagination des ames timides prenoit des grandes ombres pour des

montagnes, les montagnes s'abaissoient devant lui. Quoique la nation dont il étoit l'idole, parût quelquefois effrayée de l'énormité de ses engagements, il n'en étoit pas embarrassé; parce qu'à ses yeux l'esprit de la multitude n'étoit qu'un torrent auquel il sauroit donner le cours qu'il voudroit.

Sans inquiétude pour l'argent, il étoit encore plus tranquille pour l'autorité. Ses succès avoient rendu son administration absolue. Républicain avec le peuple, il étoit despote avec les grands & avec le monarque. C'étoit être ennemi de la cause commune, que d'oser montrer des sentiments différents des siens.

Il se servoit utilement de cet ascendant pour échauffer les esprits. Peu touché de cette philosophie, qui s'élevant au dessus des préjugés de gloire nationale pour embrasser dans ses vues le bonheur du genre humain, ramene tout aux principes de la raison universelle; il nourrissoit un fanatisme ardent & farouche, qu'il appelloit, qu'il croyoit peut-être amour de la patrie, & qui n'étoit au fond qu'une violente haine contre la nation qu'il vouloit opprimer.

Celle-ci n'étoit peut-être pas moins découragée par cet acharnement auquel on ne voyoit point de terme, que par

les revers qu'elle avoit éprouvés. La diminution, l'épuisement, disons mieux, l'anéantissement de ses forces navales, ne lui laissoit entrevoir qu'un avenir funeste. Ces espérances qu'on peut avoir sur terre de changer la situation des affaires par une action heureuse, auroient été des chimeres. Quand une de ses escadres auroit détruit une ou plusieurs escadres, l'Angleterre n'auroit rien rabattu de ses prétentions. Regle générale ; une puissance qui a acquis sur mer une supériorité bien décidée, ne la peut jamais perdre dans le cours de la guerre qui la lui a donnée, à plus forte raison si la supériorité vient de plus loin, & sur-tout si elle tient en partie au génie des nations. Autre regle générale ; la prépondérance sur un continent dépend toute entiere du talent d'un seul homme : elle peut passer en un moment. La puissance sur mer fondée au contraire sur l'intérêt toujours actif de chacun des sujets de l'état, doit aller sans cesse en augmentant, principalement lorsqu'elle est favorisée par la constitution nationale ; elle ne peut cesser que par une invasion subite.

Il n'y avoit qu'une confédération générale qui pût rétablir l'équilibre ; mais M. Pitt en sentoit l'impossibilité. Il con-

noissoit les chaînes de la Hollande ; la pauvreté de la Suede & du Danemarck ; l'inexpérience des Russes ; l'indifférence de plusieurs de ces puissances pour les intérêts de la France ; la terreur que les forces de l'Angleterre avoient inspiré à toutes ; la défiance où elles étoient les unes des autres, & la crainte que chacune en particulier devoit avoir d'être opprimée avant d'être secourue.

L'Espagne étoit dans une position particuliere. Le feu qui dévoroit les colonies Françoises, & qui s'étendoit tous les jours, pouvoit aisément gagner les siennes. Soit que cette couronne ne vît pas le danger qui la menaçoit, soit qu'elle ne le voulût pas voir, elle porta son indolence ordinaire sur ces grands évenements. Enfin elle changea de maître, & en changeant de maître, elle changea de systême. Dom Carlos voulut travailler à éteindre l'incendie, il arrivoit trop tard. Ses démarches furent reçues avec une fierté dédaigneuse. M. Pitt qui avoit mûrement pesé ce qu'il pouvoit, répondit à toutes les propositions qu'on lui faisoit : *Je les écouterai, quand vous aurez emporté l'épée à la main la tour de Londres.* Ce ton pouvoit révolter, mais il imposoit.

Telle étoit la situation des affaires,

lorsque la cour de France crut devoir faire des ouvertures de paix à celle d'Angleterre. Dans l'une & l'autre cour, on craignoit les répugnances de M. Pitt, & l'on ne se trompoit pas. Il consentit à ouvrir une négociation ; mais l'événement prouva, comme les vrais politiques l'avoient prévu, que c'étoit sans intention de la suivre. Ses vues étoient d'acquérir assez de preuves des engagements des deux branches de la maison de Bourbon contre la Grande-Bretagne pour en convaincre sa nation. Dès qu'il eut fait les découvertes dont il croyoit avoir besoin, il rompit les conférences, & proposa de déclarer la guerre à l'Espagne. La supériorité des forces maritimes de l'Angleterre sur celles des deux couronnes, & la certitude qu'elles seroient infiniment mieux dirigées, lui donnoient cette confiance.

Le systême de M. Pitt parut à de grands politiques le seul élevé, le seul même raisonnable. Sa nation avoit contracté une si prodigieuse masse de dettes, qu'elle ne pouvoit, ni s'en libérer, ni même en soutenir le poids, qu'en s'ouvrant de nouvelles sources d'opulence. L'Europe fatiguée des vexations qu'elle éprouvoit, attendoit avec impatience l'occasion de mettre son oppresseur dans

l'impossibilité de les continuer. Il n'étoit pas possible que la maison de Bourbon ne conservât un vif ressentiment des outrages qu'elle avoit reçus, des pertes qu'elle avoit essuyées ; & qu'elle ne préparât en secret, qu'elle ne mûrît à loisir une vengeance, dont elle pourroit s'assurer par une bonne combinaison de ses forces. Toutes ces raisons faisoient que l'Angleterre, quoique commerçante, étoit forcée pour se maintenir de s'agrandir sans cesse. Cette nécessité cruelle ne fut pas sentie par le conseil de George III aussi vivement que M. Pitt le souhaitoit. L'esprit de modération lui parut une foiblesse, ou un aveuglement, peut-être une trahison, & il abandonna le soin des affaires, parce qu'il ne lui étoit pas permis d'être l'ennemi de l'Espagne.

Oserons-nous hasarder une conjecture ? Les ministres Anglois voyoient tous l'impossibilité d'éviter une nouvelle guerre ; mais également fatigués & avilis de l'empire de M. Pitt, ils cherchoient à rétablir cet esprit d'égalité qui est l'ame du gouvernement républicain. Le désespoir de s'élever à hauteur d'un homme si accrédité ou de le faire descendre jusqu'à eux, les réunit pour le perdre. Les voies directes auroient tourné contr'eux ; ils s'attacherent à des

moyens plus adroits. On chercha à l'aigrir ; son caractere ardent s'offroit à ce piege : il y tomba. Si M. Pitt quitta sa place par humeur, il est blâmable de ne l'avoir pas étouffée ou maîtrisée. Si ce fut dans l'espérance de mettre ses ennemis à ses pieds, il montra qu'il avoit plus de connoissance des affaires que des hommes. Si, comme il l'a dit, il se retira, parce qu'il ne vouloit pas répondre des opérations qu'il n'étoit pas le maître de diriger, il est permis de croire qu'il tenoit plus à sa gloire personnelle qu'aux intérêts de son pays. Mais quelle que fût la cause de sa retraite, il n'y a que la haine la plus aveugle, la plus injuste, la plus violente qui ait pu prononcer que la fortune lui avoit tenu lieu de vertu & de talens.

Quoi qu'il en soit, la premiere démarche du nouveau ministere, fut dans les principes de M. Pitt, & une sorte d'hommage qu'on fut forcé de lui rendre. Il fallut déclarer la guerre à l'Espagne ; & les Indes Occidentales furent le théatre de ces nouvelles hostilités. L'expérience du passé avoit dégoûté du continent de l'Amérique, & toutes les vues se tournerent vers Cuba. Une raison éclairée fit sentir qu'en prenant

cette isle, on n'auroit pas à craindre la vengeance des autres colonies; on s'assureroit l'empire du golfe du Mexique; on couperoit toutes les ressources à l'ennemi principalement riche du produit de ses douanes; on envahiroit tout le commerce du continent, dont les habitans aimeroient mieux livrer leur or au vainqueur de leur patrie, que de renoncer aux commodités qu'ils étoient accoutumés à voir arriver d'Europe; on réduiroit enfin la puissance qui auroit fait une si grande perte à recevoir la loi qu'on voudroit lui imposer.

D'après cette réflexion, une flotte composée de dix-neuf vaisseaux de ligne, de dix-huit frégates, d'environ cent cinquante bâtiments de transport, ayant à bord dix mille soldats qui devoient être joints par quatre mille hommes de l'Amérique Septentrionale, fut expédiée pour la Havane. On choisit pour se rendre devant cette redoutable place l'ancien canal de Bahama, moins long, mais plus dangereux que le nouveau. Les obstacles que présentoit cette navigation peu connue & trop négligée, furent surmontés avec un succès digne de la réputation de l'Amiral Pockok. Il arriva le 6 juillet 1762 à sa destination; & le

débarquement se fit sans opposition six lieues à l'est des ouvrages effrayans qu'il falloit réduire.

Les opérations de terre ne furent pas aussi-bien conduites que celles de mer. Si Albemarle qui commandoit l'armée, eût eu les talens qu'exigoit la commission dont il étoit chargé, il auroit commencé par attaquer la ville. La simple muraille seche qui la couvroit, ne pouvoit pas résister vingt-quatre heures. On peut conjecturer que les généraux, les conseils, la régence que ce succès facile mettoit dans ses mains, auroient décidé la capitulation du Moro. A tout événement, il privoit cette citadelle de tous les secours, de tous les rafraîchissements qu'elle reçut de la ville durant le siege; & il s'assuroit les plus grands moyens pour la réduire en fort peu de temps.

Le parti qu'il prit de débuter par l'attaque du Moro, l'exposoit à de grands malheurs. L'eau qui étoit à sa portée étoit mal-saine, & il se vit réduit à en envoyer chercher à trois lieues de son canp. Comme les chaloupes chargées de cet approvisionnement pouvoient être inquiétées, il fallut porter pour les soutenir un corps de quinze cents hommes sur la hauteur d'Arostigny

à un quart de lieue de la ville. Ces troupes absolument détachées de l'armée, & qu'on ne pouvoit ni retirer ni soutenir que par mer, étoient exposées continuellement à être détruites.

Albemarle pouvant juger du caractere de l'ennemi, par la tranquillité dont on laissoit jouir le corps posté à Arostigny, auroit dû placer un autre corps sur le grand chemin de la ville. Par ce moyen, il l'eût comme investie, très-certainement affamée, empêché tout transport d'effet dans les terres, & communiqué avec Arostigny moins dangereusement que par les détachements qu'il étoit continuellement obligé de faire pour soutenir ce corps avancé.

Le siege de Moro fut fait sans tranchée. Le soldat cheminoit vers le fossé couvert seulement par des barriques de cailloutage qui furent à la fin remplacées par des sacs de coton qu'on tira de quelques bâtiments marchands qui venoient de la Jamaïque. Ce défaut de précaution coûta la vie à un grand nombre d'hommes précieux par-tout, inestimables dans un climat où les maladies & les fatigues en font une consommation prodigieuse.

Le général Anglois ayant perdu la plus grande partie de son armée, &

ſe voyant obligé, faute de forces, de ſe rembarquer dans peu de jours, réſolut de tenter l'aſſaut; mais il falloit paſſer un large & profond foſſé taillé dans le roc; & il n'avoit rien préparé pour le combler.

Si les fautes des Anglois furent énormes, celles des Eſpagnols le furent encore davantage. Avertis depuis plus d'un mois que la guerre étoit commencée entre les deux nations, ils n'étoient pas ſortis de leur léthargie. L'ennemi paroiſſoit à la côte; & il n'y avoit pas une balle de calibre, pas une cartouche faite, pas un canon ni même un fuſil en état.

Le grand nombre de généraux de terre & de mer qui ſe trouvoient à la Havane, mit durant les premiers jours du ſiege une incertitude dans les conſeils qui ne pouvoit pas manquer d'être favorable aux aſſaillants.

Trois vaiſſeaux de guerre furent coulés à fond pour fermer l'entrée du port que l'ennemi ne pouvoit pas forcer. On gâta la paſſe par cette manœuvre, & on perdit inutilement trois grands bâtiments.

Il étoit dans les regles de la prudence la plus ordinaire de faire appareiller douze vaiſſeaux de guerre qui étoient

à la Havane, qui n'étoient d'aucune utilité pour la défense de la place, & qu'il étoit important de sauver. On ne le fit pas. On n'eut pas même la précaution de les brûler, lorsqu'il n'y avoit plus que ce moyen d'empêcher qu'ils ne tombassent dans les mains de l'ennemi.

La destruction du corps Anglois placé à Arostigny, où il ne pouvoit pas être secouru, étoit très-facile. Le succès auroit gêné les assiégeants dans leur approvisionnement d'eau, leur auroit coûté du monde, leur auroit donné de la crainte, auroit retardé leurs opérations, & auroit inspiré de la confiance aux troupes Espagnoles. Bien loin de tenter une chose si aisée, on n'attaqua pas même en plaine un seul de leurs détachements tout composés d'infanterie; quoiqu'on eût à leur opposer un régiment de dragons & beaucoup de milices à cheval.

La communication de la ville avec l'intérieur du pays fut presque toujours libre; & cependant il ne tomba dans l'esprit d'aucun de ceux qui avoient part à l'administration, de faire passer le trésor du prince dans les terres, pour les soustraire à l'ennemi.

La derniere négligence mit le comble

à toutes les autres. On avoit laissé au milieu du fossé un bloc de rocher pointu & isolé. Les Anglois mirent dessus des planches tremblantes, qui appuyoient d'une part à la breche, & de l'autre à la contrescarpe. Un sergent & quinze hommes y passerent à une heure après midi. Ils s'accroupirent dans des pierres éboulées. Une compagnie de grenadiers & quelques autres soldats les suivirent. Lorsqu'ils se virent à peu près cent au bout d'une heure, ils monterent sur la brêche, assurés de n'être pas découverts, & n'y trouverent personne pour la défendre. Il est vrai que Valasco averti de ce qui s'y passoit, accourut pour sauver sa place ; mais il fut tué en arrivant, & sa mort troublant l'esprit aux troupes qui le suivoient, elles se rendirent à une poignée de monde. L'oubli de mettre un sentinelle pour observer les mouvements d'un ennemi logé sur le fossé, décida de ce grand événement. Quelques jours après, on capitula pour la ville, pour toutes les places de la colonie, & pour l'isle entiere. Indépendamment de l'importance de cette conquête en elle-même, le vainqueur trouva dans la Havane pour environ deux millions sterlings d'argent ou d'autres effets précieux qui le dédom-

imagerent amplement des frais de son expédition.

La perte de Cuba, ce pivot de la grandeur Espagnole dans le nouveau monde, rendoit la paix aussi nécessaire à la cour de Madrid, qu'elle pouvoit l'être à celle de Versailles, dont les malheurs étoient portés au dernier période. Les ministres qui gouvernoient alors l'Angleterre consentoient à l'accorder; mais les conditions paroissoient difficiles à régler. La Grande-Bretagne avoit eu des succès prodigieux dans le nord & dans le midi de l'Amérique. Quelle que fût son ambition, elle ne pouvoit pas se flatter de tout retenir. On soupçonnoit avec fondement qu'elle abandonneroit ses conquêtes septentrionales qui ne lui donnoient que des espérances éloignées, médiocres, incertaines; & qu'elle s'en tiendroit aux riches colonies, aux colonies à sucre qui venoient de tomber entre ses mains, comme la situation de ses finances paroissoit l'exiger. L'augmentation de ses douanes qui étoit une suite nécessaire de ce systême, devenoit la meilleure caisse d'amortissement qu'on pût imaginer; & elle devoit être d'autant plus agréable pour la nation, qu'elle auroit été formée aux dépens de la France.

Cet avantage eût été suivi de trois autres fort considérables. Le premier de dépouiller une puissance rivale, & redoutable malgré ses fautes, de la plus riche branche de son commerce. Le second de la consumer à la défense du Canada, colonie ruineuse par sa situation pour une nation accoutumée à négliger sa marine. Le troisieme de tenir dans une dépendance plus étroite & plus assurée de la métropole, la nouvelle Angleterre qui auroit toujours eu besoin d'appui, contre un voisin inquiet, actif & guerrier.

Quand le conseil de George III auroit cru devoir rendre à ses ennemis un mauvais pays du continent, & garder des isles opulentes, il n'auroit peut-être osé suivre un plan si judicieux. Dans les autres gouvernements, les fautes des ministres ne sont que leurs fautes, ou celles des rois qui les en punissent. En Angleterre, les fautes du gouvernement sont presque toujours celles de la nation qui veut qu'on suive ses volontés, ne fussent-elles que ses caprices.

Le peuple Anglois, qui s'est plaint des conditions de la derniere paix, lorsqu'on lui a fait voir le vuide des avantages qu'il croyoit en avoir retirés, les avoit en quelque façon dictées par

le sujet de ses murmures, soit avant, soit durant la guerre. Les Canadiens avoient fait quelques ravages, & les sauvages beaucoup d'actes de férocité dans les colonies Angloises. Les paisibles cultivateurs qui les habitent, consternés des maux qu'ils souffroient, plus encore de ceux qu'ils craignoient, avoient fait retentir leurs cris jusqu'en Europe. Leurs correspondants intéressés à leur faire envoyer des secours prompts & considérables, avoient exagéré leurs plaintes. Les écrivains qui saisissent avidement tout ce qui peut rendre les François odieux, n'avoient cessé de les accabler d'invectives. Le peuple échauffé par le bruit des spectacles effrayans qu'on offroit sans cesse à son imagination, desiroit de voir finir ces barbaries.

D'un autre côté, les habitans des colonies à sucre, contens de faire leur commerce & une partie de celui des ennemis, étoient fort tranquilles. Loin de desirer la conquête des établissements de leurs voisins, ils la craignoient; parce qu'ils la regardoient, quoiqu'avantageuse à la nation, comme la ruine de leurs propres affaires. Les terres des François ont tant de supériorité sur celles des Anglois, qu'il étoit impossible de soutenir la concurrence. Leurs associés

penſoient comme eux, & imitoient leur modération.

Il réſulta d'une conduite ſi oppoſée que la nation froide ſur les colonies à ſucre, deſira vivement l'acquiſition de ce qui lui manquoit dans l'Amérique ſeptentrionale. Les miniſtres, qui en Angleterre ne peuvent pas ſe ſoutenir contre le peuple, ou qui du moins ne luttent pas long-temps avec ſuccès contre ſa haine, tournerent toutes leurs vues de ce côté-là, & trouverent la France & l'Eſpagne diſpoſées à adopter ce ſyſtême. Les cours de Madrid & de Verſailles céderent à celle de Londres tout ce qu'elles avoient poſſédé depuis la riviere Saint-Laurent juſqu'au fleuve Miſſiſſipi. La France abandonna de plus la Grenade & Tabago; elle conſentit auſſi que les Anglois gardaſſent les iſles réputées neutres de Saint-Vincent & de la Dominique, pourvu qu'elle pût de ſon côté s'approprier Sainte-Lucie. A ces conditions, le vainqueur reſtitua aux deux couronnes alliées toutes les conquêtes qu'il avoit faites ſur elles en Amérique.

Dès ce moment, il perdit une occaſion qui ne reviendra peut-être jamais, de s'emparer des portes & des ſources de toutes les richeſſes du nouveau monde.

Il tenoit le Mexique par le golfe dont il avoit seul l'entrée. Un si beau continent tomboit de lui-même entre ses mains. On pouvoit l'attirer, ou par les offres d'une dépendance plus douce, ou par l'image & l'espérance de la liberté; inviter les Espagnols à secouer le joug d'une métropole qui n'avoit des armes que pour opprimer ses colonies & non pour les défendre, ou tenter les Indiens à briser les fers d'une nation tyrannique. Peut-être l'Amérique entiere eût changé de face; & les Anglois plus libres & plus justes que des peuples monarchistes, ne pouvoient que gagner à venger le genre humain de l'oppression que l'esclavage du nouveau monde fait éprouver à toute l'Europe.

Tous les sujets de nos gouvernements, durs, exacteurs, violens & fourbes: Toutes les familles ruinées par la levée des soldats, par le dégât des armées, par les emprunts de la guerre, par les infidélités de la paix: Tous les hommes nés pour vivre & penser en hommes, au lieu d'obéir & servir en brutes, une multitude d'ouvriers sans travail, de cultivateurs sans terre, d'hommes éclairés sans emploi, des milliers de malheureux, auroient volé dans ces régions qui ne demandent que des habitants justes

justes & policé, pour les rendre heureux. On y auroit sur-tout appellé de ces paysans du nord esclaves de la noblesse qui ne sait que les fouler, de ces russes qu'on emploie comme le fer à mutiler le genre humain, au lieu de bêcher & féconder la terre. Il en auroit péri sans doute un grand nombre dans ces transmigrations par de vastes mers en des climats nouveaux ; mais c'eût été sans comparaison un moindre fléau que celui d'une tyrannie lente & rafinée qui sacrifie tant de peuples à si peu d'hommes. Enfin les Anglois seroient bien plus glorieusement occupés à soutenir & favoriser une si heureuse révolution, qu'à se tourmenter eux-mêmes pour une liberté que tous les rois leur envient, & tâchent de sapper au dedans & au dehors.

O souhait vainement juste & humain, qui ne laisse que des regrets à l'ame qui l'a formé ! Faut-il que les soupirs de l'homme vertueux pour la prospérité du monde, périssent, tandis que ceux de l'ambitieux, de l'insensé sont si souvent exaucés ou secondés par la fatalité ?

Quand la guerre a fait tant de mal, que ne parcourt-elle toute la carriere des calamités, pour arriver enfin aux limites du bien ? Mais qu'a produit le

dernier embrasement, l'un de ceux qui aient le plus affligé l'espece humaine? Il a ravagé les quatre parties du monde à la fois. Il a coûté à l'Europe seule plus d'un million de ses habitants. Les hommes qui n'en furent pas la victime gémissent, & leur postérité gémira longtemps sous le poids des impôts énormes dont il fut la source. La nation, que la victoire suivit par-tout, voit encore saigner les blessures dont elle acheta ses triomphes. Sa dette publique qui au commencement des troubles ne passoit pas 71, 870, 536 livres sterlings, s'éleve aujourd'hui à 147, 974, 564 livres, pour lesquelles il faut payer un intérêt de 5, 992, 617 livres.

Mais c'est assez parler de guerre. Il est temps de voir par quels moyens, les nations qui se sont partagé le grand archipel de l'Amérique, source de tant de querelles, de négociations & de réflexions, sont parvenues à l'élever à un dégré d'opulence qu'on peut regarder sans exagération comme le premier mobile des grands événements qui agitent aujourd'hui le globe.

Fin du Livre dixieme.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE,

Des établissements & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE ONZIEME.

QUELQUES vagabonds inquiets, la plupart flétris par les loix ou ruinés par leurs débauches, imaginent dans leur désespoir de courir sur des vaisseaux Espagnols ou Portugais richement chargés des dépouilles du nouveau monde. Des isles sauvages qui par leur

ſituation aſſurent le ſuccès de ces pirateries, ſervent de repaire à ces brigands, & deviennent bientôt leur patrie. Accoutumés au meurtre, ils méditent la deſtruction du peuple ſimple qui les avoit accueillis avec humanité; & les nations policées, dont les flibuſtiers étoient le rebut, adoptent ſans balancer ce projet exécrable. Il eſt exécuté; mais il s'agiſſoit de rendre utiles tant de crimes. L'or & l'argent qu'on n'avoit pas encore ceſſé de regarder comme les ſeules productions précieuſes qu'on pût tirer de l'Amérique, n'avoient jamais exiſté dans pluſieurs de ces acquiſitions, ou n'y exiſtoient plus en aſſez grande abondance, pour qu'il y eût de l'avantage à les extraire. Quelques ſpéculateurs, moins aveuglés par les préjugés que la multitude, penſerent qu'un ſol & un climat ſi différens des nôtres, pourroient nous fournir des denrées qui manquoient à notre bonheur, ou que nous étions obligés de payer trop cher; & ils propoſerent d'y en établir la culture. Des obſtacles en apparence invincibles s'oppoſoient à l'exécution de ce plan. Les anciens habitants du pays n'étoient plus; & quand ils n'auroient pas été exterminés, la foibleſſe de leur tempérament, l'habitude du repos, une

aversion insurmontable pour le travail ; n'eussent guere permis d'en faire des instruments propres à servir l'avidité de leurs oppresseurs. Ces barbares eux-mêmes, nés dans un climat tempéré, ne pouvoient soutenir les travaux pénibles d'un défrichement sous un ciel brûlant & mal-sain. L'intérêt fertile en expédiens, imagina d'aller demander des cultivateurs à l'Afrique qui a toujours été dans l'usage vil & inhumain de vendre ses habitants.

L'Afrique est une région immense qui ne tient à l'Asie que par une langue de terre de vingt lieues, qu'on nomme l'isthme de Suez, lien physique & barriere politique que la mer doit rompre tôt ou tard, par cette pente qu'elle a de faire des golphes & des détroits à l'orient. Cette presqu'isle, coupée par l'équateur en deux parties inégales, forme un triangle irrégulier dont un des côtés regarde l'orient, l'autre le nord, & le troisieme l'occident.

Le côté oriental, qui s'étend depuis Suez jusqu'auprès du cap de Bonne-Espérance, est baigné par la mer rouge & par l'océan. L'intérieur du pays est peu connu ; & ce qu'on en sait n'excite pas l'avidité du négociant, la curiosité du voyageur, l'humanité du philoso-

phe. Les Missionnaires même qui avoient fait quelques progrès dans ces contrées, sur-tout dans l'Abissinie, rebutés par les traitements qu'ils éprouvoient, ont abandonné ces peuples à leur légereté, à leur perfidie. Les côtes ne sont le plus souvent que des rochers affreux, un amas de sable brûlant & aride. Celles qui sont susceptibles de quelque culture sont partagées entre les naturels du pays, les Arabes, les Portugais & les Hollandois. Leur commerce, qui ne consiste qu'en un peu d'ivoire ou d'or & en quelques esclaves, est lié avec celui des Indes orientales.

Le côté septentrional qui va depuis l'isthme de Suez jusqu'au détroit de Gibraltar, est borné par la méditerranée. Il a neuf cents lieues de côtes occupées par l'Egypte & par le pays connu depuis plusieurs siecles sous le nom de Barbarie.

L'Egypte qui fut le berceau des arts, des sciences, du commerce, du gouvernement, n'a rien conservé qui rappelle à l'esprit des savans le souvenir de sa grandeur passée. Courbée sous le joug du despotisme, que l'ignorance & la superstition des Turcs lui ont imposé, elle ne paroît avoir quelque communication avec les nations étrangeres par

les ports de Damiette & d'Alexandrie, que pour les rendre témoins de sa décadence entiere.

La destinée de l'ancienne Lybie, habitée aujourd'hui par les Barbaresques, n'est pas moins étrange. Rien n'est plus ténébreux que les premiers âges de cette immense contrée. Le cahos commence à se débrouiller à l'arrivée des Carthaginois. Ces négocians d'origine Phénicienne bâtissent cent trente-sept ans avant la fondation de Rome, une ville, dont le territoire d'abord très borné, s'étend avec le temps à tout le pays connu de nos jours sous le nom de royaume de Tunis, & plus loin ensuite. L'Espagne, la plupart des isles de la méditerranée, tombent sous sa domination. Beaucoup d'autres états paroissent devoir encore grossir la masse de cette puissance énorme, lorsque son ambition se heurta contre celle des Romains. A l'époque de ce terrible choc, il s'établit entre les deux nations une guerre sur des principes si sanglans, qu'il fut aisé de prévoir qu'elle ne finiroit que par la destruction de l'une ou de l'autre. Celle qui étoit dans la force de ses mœurs, prit après les combats les plus savans, les plus opiniâtres, une supériorité décidée sur celle qui étoit cor-

rompue par ses richesses. Le peuple commerçant devint l'esclave du peuple guerrier.

Le vainqueur resta en possession de sa conquête jusques vers le milieu du cinquieme siecle. Les Vendales poussés par leur premiere impétuosité au-delà de l'Espagne dont ils s'étoient emparés, passerent les colonnes d'Hercule, & se répandirent dans la Lybie comme un torrent. Sans doute ces barbares y auroient maintenu les avantages de leur irruption, s'ils eussent conservé l'esprit militaire que leur roi Genseric leur avoit donné. Leur relâchement de la discipline, qui suivit la mort de cet homme extraordinaire, rompit les ressorts d'un gouvernement qui ne portoit que sur cette base. Belizaire surprit ces peuples dans cette confusion, les extermina, & rétablit l'empire dans ses anciens droits; mais ce ne fut que pour un moment. Les grands hommes qui peuvent former & mûrir une nation naissante, ne sauroient rajeunir une nation vieillie & tombée. C'est que dans l'une ils sont des branches nouvelles d'un tronc vivant & vigoureux, & que dans l'autre ils ne sont que des fleurs d'un arbre épuisé.

Dans le septieme siecle, les Sarrasins

redoutables par leurs institutions & par leurs succès, armés du glaive & de l'alcoran obligerent les Romains affoiblis par leurs divisions à repasser les mers, & grossirent de l'Afrique septentrionale la vaste domination que Mahomet venoit de fonder avec tant de gloire. Les lieutenants du Calife arracherent dans la suite ces riches dépouilles à leur maître : ils érigerent en états indépendants les provinces commises à leur vigilance.

Cet ordre de choses subsistoit au commencement du seizieme siecle, lorsque les Mahométans d'Alger qui craignoient de tomber sous le joug de l'Espagne, appellerent les Turcs à leur secours. La Porte leur envoya Barberousse, qui, après avoir commencé par les défendre, finit par les asservir. Les Bachas qui lui succéderent, ceux qui gouvernoient Tunis & Tripoli, villes également subjuguées & opprimées, exercerent une tyrannie heureusement assez cruelle, pour devoir expirer dans ses excès. On s'en délivra par la violence qui la soutenoit; & ce qui mérite peut-être d'être remarqué, le même gouvernement fut adopté par les trois états. C'est une espece d'aristocratie. Le chef, qui sous le nom de Dey conduit la république,

est choisi par la milice qui est toujours Turque, & qui compose seule la noblesse du pays. Il est rare que ces élections se fassent entre des soldats sans effusion de sang, & il est ordinaire qu'un homme élu dans le carnage soit massacré dans la suite par des gens inquiets, qui veulent s'emparer de sa place ou la vendre pour s'avancer. L'empire de Maroc, qui a englouti successivement les royaumes de Fez, de Tafilet & de Sus, parce qu'il est héréditaire dans une famille nationale, est cependant sujet aux mêmes révolutions. L'atrocité des souverains & des peuples est la source de cette instabilité.

L'intérieur de la Barbarie est rempli d'Arabes qui sont ce que devoient être les hommes des premiers âges, pasteurs errans sans domicile. Des usages choquans pour notre délicatesse efféminée, n'ont pour eux rien que de noble ou de simple comme la nature qui les leur dicte. Lorsque les plus considérables de ces Arabes veulent recevoir un étranger avec distinction, ils vont chercher eux-mêmes le meilleur agneau de leur bergerie, l'égorgent de leurs propres mains; & comme les patriarches de Moïse ou les héros d'Homere, ils le coupent par morceaux, tandis que leurs femmes s'oc-

cupent des autres préparatifs du festin. Les enfants des personnes les plus qualifiées, ceux même des Scheiks & des Emirs, gardent les troupeaux de leur famille : les garçons & les filles n'ont pas d'autre occupation dans leur jeunesse.

Ces heureuses mœurs ne sont pas celles des peuples qui habitent les côtes & les villes. Une égale aversion pour les travaux champêtres & pour les arts sédentaires, en a fait des pirates. D'abord ils se contentoient de ravager les plaines vastes & fécondes de l'Espagne. Ils surprenoient dans leur lit les habitants paresseux des riches campagnes de Valence, de Grenade, d'Andalousie, & les emmenoient esclaves. Dédaignant dans la suite le butin qu'ils faisoient sur des terres qu'ils avoient autrefois cultivées, ils construisirent de gros vaisseaux & insulterent le pavillon de toutes les nations. Cette marine qui s'est élevée successivement jusqu'à former de petites escadres, s'accroît tous les ans par l'avidité d'un grand nombre de chrétiens qui fournissent aux Barbaresques les matériaux de leurs armements, qui s'intéressent dans leurs courses, qui osent même quelquefois diriger leurs opérations. Déjà ces pirates ont réduit les plus grandes puissances de l'Europe

à l'avilissement de leur faire des présents annuels, qui sous quelque nom qu'on les déguise, sont un vrai tribut. De l'hommage à la dépendance, à la soumission, il n'y a qu'un pas. Pour peu que leurs forces augmentent, on ne pourra plus naviguer sans leur passeport ; & peut-être un jour auront-ils l'ambition de s'établir de nouveau sur notre continent, ou d'aller nous disputer la possession de l'Amérique. Si le mahométisme entroit dans le nouveau monde, il y feroit bien d'autres progrès que le christianisme. Une religion née sous la zone torride, doit l'occuper toute entiere avec le temps.

Charles-quint, qui toujours occupé à troubler le siecle où il vécut, savoit cependant quelquefois par cette prévoyance qui rachete les défauts d'un esprit inquiet, pénétrer dans l'avenir, entrevit ce que les Barbaresques pourroient un jour devenir. Dédaignant d'entrer dans aucune espece de négociation avec eux, il forma le généreux projet de leur destruction. La rivalité de François premier le fit échouer ; & l'histoire ne loue aucun Prince d'avoir repris depuis l'idée d'une entreprise si glorieuse. L'exécution en seroit pourtant facile.

Les peuples qui habitent la Barbarie gémiſſent ſous un joug qu'ils ſont impatiens de rompre. Le tyran de Maroc ſe joue inſolemment de la liberté de la vie de ſes ſujets. Ce deſpote, bourreau dans toute la rigueur du terme, expoſe tous les jours aux murs de ſon palais, où de ſa capitale, les têtes innocentes ou criminelles qu'il n'a pas frémi d'abattre de ſon propre bras. Alger, Tunis, Tripoli, quoiqu'à l'abri d'une ſemblable férocité, ne laiſſent pas de traîner des chaînes très-peſantes. Eſclaves de quinze ou vingt mille Turcs ramaſſés dans les boues de l'empire Ottoman, ils ſont de cent manieres différentes, la victime de cette audacieuſe ſoldateſque. Leur conſtitution qui les partageoit en pluſieurs tribus, dont les intérêts étoient oppoſés, fut cauſe de cet aſſerviſſement, & depuis elle a perpétué leur ſujétion. Le gouvernement attentif à la fermentation de ces ſociétés particulieres, ne ceſſe d'irriter leur méſintelligence, & fait naître de temps en temps entr'elles de nouveaux ſujets de diviſion. Il a ſinguliérement recours à cette politique, quand il veut détourner le mécontentement de la nation par des querelles inteſtines. C'eſt alors qu'il ſouleve contre la peuplade qu'il

a aigrie, une peuplade voisine qu'il fait toujours triompher par les secours dont il la renforce. Une autorité qui porte sur une base aussi mouvante, ne peut avoir jetté des racines bien profondes; rien ne seroit plus aisé que de la renverser.

Nul secours étranger ne retarderoit d'un instant sa chûte. La seule puissance qu'on pourroit soupçonner d'en desirer la conservation, l'empire Ottoman n'est pas assez content du vain titre de protecteur qu'on lui accorde, pour y prendre un vif intérêt. Il lui seroit inutilement inspiré par les déférences que les circonstances arracheroient vraisemblablement à ces brigands. Ce desir ne donneroit point des forces. Depuis deux siecles, la Porte n'a point de marine, & sa milice se précipite vers le même anéantissement.

Mais à quel peuple est il réservé de briser les fers que l'Afrique nous forge lentement, & d'arracher ces épouvantails qui glacent d'effroi nos navigateurs? Aucune nation ne peut le tenter seule; & si elle l'osoit, peut-être la jalousie de toutes les autres y mettroit-elle des obstacles secrets. Ce doit donc être l'ouvrage d'une ligue universelle. Il faut que toutes les puissances maritimes

concourent à l'exécution d'un dessein qui les intéresse toutes également. Ces états, que tout invite à s'allier, à s'aimer, à se défendre, doivent être fatigués des malheurs qu'ils se causent réciproquement. Qu'après s'être si souvent unis pour leur destruction mutuelle, ils prennent les armes pour leur conservation. La guerre aura été du moins une fois utile & juste.

On ose présumer qu'elle ne seroit pas longue, si elle étoit conduite avec l'intelligence & l'harmonie convenables. Chaque membre de la confédération, attaquant dans le même temps l'ennemi qu'il auroit à réduire, n'éprouveroit qu'une foible résistance. Qui sait même, s'il en trouveroit aucune. Les Barbaresques mis tout-à-coup hors d'état de défense, abandonneroient sans doute à leur fatale destinée des maîtres & des gouvernements dont ils n'ont encore senti que l'oppression. Peut-être la plus noble, la plus grande des entreprises, coûteroit-elle moins de sang & de trésors à l'Europe que la moindre des querelles dont elle est continuellement déchirée ?

On ne fera pas aux politiques qui formeroient ce plan, l'injure de soupçonner qu'ils borneroient leur ambition

à combler des rades, à démolir des forts, à ravager des côtes. Des idées si étroites seroient trop au-dessous des progrès de la raison humaine. Les pays subjugués resteroient aux conquérans, & chacun des alliés auroit des possessions proportionnées aux moyens qu'il auroit fournis à la cause commune. Ces conquêtes deviendroient d'autant plus sûres, que le bonheur des vaincus en devoit être la suite. Ce peuple de pirates, ces monstres de la mer, seroient changés en hommes avec de bonnes loix & des exemples d'humanité. Élevés insensiblement jusqu'à nous par la communication de nos lumieres, ils abjureroient avec le temps un fanatisme que l'ignorance & la misere ont nourri dans leurs ames; ils se souviendroient toujours avec attendrissement de l'époque mémorable qui nous auroit amenés sur leurs rivages.

On ne les verroit plus laisser en friche, une terre autrefois si fertile. Des grains & des fruits variés couvriroient cette plage immense. Ces productions seroient échangées contre les ouvrages de notre industrie & de nos manufactures. Les négocians d'Europe établis en Afrique, deviendroient les agens de ce commerce réciproquement utile aux

deux contrées. Une communication si naturelle entre des côtes qui se regardent, & des peuples qui se rencontrent nécessairement, reculeroit, pour ainsi dire, les barrieres du monde. Ce nouveau genre de conquête qui s'offre à nos premiers regards, deviendroit un dédommagement précieux de celles qui depuis tant de siecles font le malheur de l'humanité.

Le plus grand obstacle à une révolution si intéressante a toujours été la jalousie des grandes puissances maritimes, qui se sont opiniâtrement refusées aux moyens de rétablir sur nos mers la tranquillité. L'espérance d'arrêter l'industrie de toute nation qui n'a pas des forces, leur a fait habituellement desirer, favoriser même les entreprises des Barbaresques. C'est une atrocité dont elles se seroient épargné l'ignominie, si leurs lumieres avoient égalé leur avidité. Sans doute que toutes les nations profiteroient de cet heureux changement; mais ses fruits les plus abondans seroient infailliblement pour les états maritimes dans les proportions de leur pouvoir. Leur situation, la sûreté de leur navigation, l'abondance de leurs capitaux, cent autres moyens leur assureroient cette supériorité. Ils se plaignent tous

les jours des entraves que l'envie nationale, la manie des interdictions & des prohibitions, les petites spéculations de négoce exclusif, ne cessent de mettre à leur activité. Les peuples deviennent par degrés aussi étrangers les uns aux autres qu'ils l'étoient dans des temps barbares. Le vuide que forme nécessairement ce défaut de communication seroit rempli, si on réduisoit l'Afrique à avoir des besoins & des ressources pour les satisfaire. Le commerce verroit alors une nouvelle carriere ouverte à son ambition.

Cependant si la réduction & le désarmement des Barbaresques ne devoient pas être une source de bonheur pour eux comme pour nous; si nous ne voulons pas les traiter en freres; si nous n'aspirons pas à les rendre nos amis; si nous devons entretenir & perpétuer chez eux l'esclavage & la pauvreté; si le fanatisme peut encore renouveller ces odieuses croisades que la philosophie a vouées trop tard à l'indignation de tous les siecles; si l'Afrique enfin alloit devenir le théatre de notre barbarie, comme l'Asie & l'Amérique l'ont été, le sont encore: tombe dans un éternel oubli le projet que le cœur vient de nous dicter ici pour le bien de nos

semblables? Restons dans nos ports. Il est différent que ce soient les Chrétiens ou les Musulmans qui souffrent. Il n'y a que l'homme qui soit digne d'intéresser l'homme.

Espere-t-on accoutumer les Afriquains au commerce par les voies lentes & douces des traités qu'il faut renouveller souvent, quand on est obligé de les acheter chaque fois? Pour être assuré du contraire, il suffit de jetter un coup d'œil sur la situation actuelle des Européens avec ces peuples.

Les François n'ont jamais négocié avec Maroc, avec lequel ils ont toujours été dans un état de guerre; & les Anglois, les Hollandois, les Suedois, rebutés par des avanies multipliées, ne s'y montrent que par intervalle. Presque toutes les affaires sont entre les mains du Danemarck, qui les a remises à une compagnie formée par cinq cents actions de cent écus chacune. Sa création est de 1755, & sa durée doit être de quarante ans. Elle porte des draps d'Angleterre, des étoffes d'argent & de soie, quelques toiles, des planches, du fer, du gaudron, du soufre; & elle tire du cuivre, des gommes, des laines, de la cire, & des cuirs. C'est à Salé, à Tetuan, à Mogador, à Safy, à Sainte-Croix que se

font ces échanges. On jugera de l'étendue de ce commerce par le produit des douanes qui est affermé cinquante & un mille piastres.

Celui d'Alger est moins considérable. Les Anglois, les François, & les juifs de Livourne, le font en concurrence. Les deux premieres nations envoient par leurs vaisseaux, & la derniere sous pavillon neutre, des draps, des épiceries, du papier, des clincailleries, du caffé, du sucre, des toiles, de l'alun, de l'indigo, de la cochenille; & reçoivent en payement des laines, de la cire, des plumes, des cuirs, des huiles, plusieurs marchandises provenant des prises. Les retours, quoique d'un quart plus forts que les expéditions, ne passent pas annuellement un million de livres. La moitié est pour la France; & ses rivaux se partagent à peu près le reste.

Indépendamment de ce commerce qui appartient tout entier à la capitale, il se fait quelques affaires à la Calle, à Bonne & à Collou, trois autres ports de la république. On auroit vu ce commerce s'étendre & s'améliorer, s'il n'avoit pas été soumis au monopole & à un monopole étranger. D'anciennes stipulations qui ont été assez communément observées, ont livré cette vaste

côte à une compagnie exclusive établie à Marseille. Ses fonds sont de douze cents mille francs, & son commerce annuel qui peut monter à huit ou neuf cents mille, occupe trente ou quarante bâtiments. Elle fait ses achats de grain, de laine, de corail & de cuirs avec de l'argent. On peut prédire que ses opérations diminueront à mesure que l'exportation du bled actuellement permise en France, rendra l'approvisionnement de la Provence, plus facile.

Tunis peut recevoir pour deux millions de marchandises étrangeres, & vendre des siennes pour deux millions cinq cents mille livres. Les François entrent pour les deux tiers dans ces opérations, & les Toscans pour le reste. La base en est à peu près la même que celle de toutes les combinaisons qui se font dans tous les autres états Barbaresques.

Les affaires qui se traitent à Tripoli sont les plus bornées. Le pays est si misérable, qu'on n'y peut porter que quelques clincailleries de peu de valeur. Ce qu'on en tire de laine, de sené, de cendres, de cire & de légumes, n'est d'aucune considération. Mais si cette côte n'est guere profitable au commerce par l'espece qu'elle y fournit, & si elle

lui eſt nuiſible par les pirateries dont elle l'infeſte, la côte occidentale de l'Afrique dédommage de ces pertes par l'utilité dont elle eſt aux colonies d'Amérique.

La côte de cette contrée immenſe s'étend depuis le détroit de Gibraltar juſqu'au cap de Bonne-Eſpérance. Tous les habitants en ſont noirs. La cauſe de cette couleur a enfanté bien des ſyſtêmes. La théologie qui a voulu s'emparer de l'eſprit humain par l'opinion, au lieu d'expliquer les choſes inconnues par les connues en ſuivant la marche naturelle de la raiſon, a ſoumis la théorie de la nature à celle de la ſuperſtition. Prenant l'homme dans l'enfance, elle a profité de ſes premieres frayeurs pour lui en inſpirer d'éternelles; & dès qu'une fois elle s'eſt fait écouter, elle lui a fermé les yeux & les oreilles ſur ce qui pouvoit l'inſtruire & l'éclairer. La philoſophie s'éleve aux cauſes par les effets; la théologie a forgé la cauſe pour interpréter les effets. C'eſt ainſi qu'elle a tout dénaturé; géographie, aſtronomie, phyſique, hiſtoire: tout a changé de face & de forme en ſes mains. Les merveilles de la nature ont été des prodiges ſurnaturels, & ſes variétés des miracles faits exprès. Après

avoir rendu tous les hommes coupables & malheureux par la faute d'un ſeul, les théologiens ont fait une race d'hommes noirs pour le fratricide d'un fils de ce premier homme. De ce Caïn ſont deſcendus les negres. Si leur pere étoit aſſaſſin, il faut convenir que ſon crime eſt cruellement expié par ſes enfants; & que les deſcendans du pacifique Abel ont bien vengé le ſang innocent de leur pere. Grand Dieu, quelle rage, quelles attrocités, quelles abominations, quelles extravagances on accumule ſur ton être juſte, bon, ſage & ſaint! Ce ne ſont pas les démons qui blaſphêment ton nom; ce ſont plutôt les hommes qui oſent ſe dire tes miniſtres. Prête-leur ta lumiere pour leur faire connoître que les negres ſont des êtres peut-être maltraités de la nature, & non maudits de ta juſtice.

Mais tiennent-ils leur couleur du climat qu'ils habitent? Des philoſophes, des naturaliſtes célebres le penſent. Il n'exiſte des negres, dit-on, que dans les pays les plus chauds. Leur couleur devient plus foncée, à meſure qu'ils approchent de l'équateur. Elle s'adoucit ou s'éclaircit aux extrêmités de la zone torride. Toute l'eſpece humaine en général blanchit à la neige, & ſe hâle

au soleil. On voit les nuances du blanc au noir & celles du noir au blanc, marquées, pour ainsi dire, par les degrés paralleles qui coupent la terre de l'équateur aux deux poles. Si les zones imaginées par les inventeurs de la sphere étoient représentées avec les vraies ceintures, on verroit le noir d'ébene se dégrader insensiblement à droite & à gauche jusqu'aux deux tropiques; delà le brun pâlir & s'éclaircir jusqu'aux cercles polaires, par des nuances de blancheur toujours plus éclatantes. Mais il est singulier que la nature qui a répandu l'émail des plus belles couleurs sur le poil & la plume des animaux, sur les végétaux & les métaux, ait laissé proprement l'homme sans couleur; puisque le noir & le blanc ne sont, l'un que la génération, & l'autre que l'extinction des couleurs.

Quelle que soit la cause primitive & radicale des variétés du coloris dans l'espece humaine, on convient que la couleur du teint & de la peau, vient d'une substance gelatineuse qui se trouve entre l'épiderme & la peau. Cette substance est noirâtre dans les negres, brune dans les peuples olivâtres ou basanés, blanche dans les Européens, parsemée de

de taches rougeâtres chez les peuples extrêmement blonds ou roux.

L'anatomie a découvert dans les negres, la substance du cerveau noirâtre, la glande pineale comme toute noire, & le sang d'un rouge plus foncé que dans les blancs. Leur peau est toujours plus échauffée & leur pouls plus vif. Aussi la crainte & l'amour sont-ils excessifs chez ce peuple ; & c'est ce qui le rend plus efféminé, plus paresseux, plus foible, & malheureusement plus propre à l'esclavage. D'ailleurs ses facultés intellectuelles étant presque épuisées par les prodigalités de l'amour physique, il n'a ni mémoire ni intelligence, pour suppléer par la ruse à la force qui lui manque. Leur poil, dit-on, est frisé, parce qu'ayant à traverser un rezeau d'une substance plus tenace & plus épaisse, il s'entortille & ne peut s'allonger. La sueur des negres répand une odeur forte & désagréable, parce qu'elle est empreinte de cette graisse épaisse & rance qui séjourne long temps & suinte lentement entre l'épiderme & la peau. Cette substance est si sensible qu'on y distingue au microscope un sediment formé en petits grains noirâtres. Aussi la transpiration d'un negre, quand elle est abondante, noircit-elle le linge blanc

dont il s'essuie. Un des inconvéniens de cette couleur noire, image de la nuit qui confond tous les objets, c'est que les negres ont été obligés pour être reconnus de loin, de se ciseler, de se marqueter la peau de différentes couleurs. Cet usage est commun sur-tout parmi les tribus errantes de cette race. Cependant, comme on le voit établi chez les peuples sauvages de la Tartarie & du Canada, l'on peut douter s'il n'appartient pas plutôt à leur genre de vie vagabond & dispersé, qu'à la couleur du teint.

Enfin l'anatomie a trouvé l'origine de la noirceur des negres dans les germes de la génération. Il n'en faut pas davantage, ce semble, pour prouver que les negres sont une espece particuliere d'hommes. Car si quelque chose différencie les especes, ou les classes dans chaque espece, c'est assurément la différence des spermes. C'est donc sans fondement qu'on attribue au climat la couleur des negres, puisqu'en Afrique sous les mêmes paralleles, la côte orientale n'a point de negres, ou qu'elle produit des blancs; puisque dans toute l'Amérique, le soleil & le sol n'ont point fait éclore de negres.

Quand on conviendroit que la côte occidentale de l'Afrique est le pays le

plus brûlant de tout le globe, il s'en ſuivroit uniquement qu'il y a des climats qui ne ſont propres qu'à certaines eſpeces, ou des eſpeces affectionnées à certains climats; mais non que la différence des climats change la même eſpece du blanc au noir. Le ſoleil ne va point jusqu'à altérer & modifier les germes de la reproduction. Les blancs ne deviennent point negres en Afrique, ni les negres ne deviennent pas blancs en Amérique. L'union ſexuelle de ces deux eſpeces produit des métis qui participent également de la couleur, des traits, du caractere de l'une & de l'autre. Si l'homme étoit originairement blanc, il faudroit ſuppoſer qu'ayant été créé plus près des zones glaciales que de la zone torride, il a peuplé la terre ſucceſſivement, des poles à l'équateur; tandis qu'au contraire la fécondité du globe entre les tropiques fait préſumer qu'elle s'eſt peuplée de l'équateur aux poles.

Le climat habité par les negres, n'offre des variations ſenſibles que celles dont les ſables ou les marais peuvent être la cauſe. A la chaleur preſqu'inſurportable du jour ſuccedent des nuits très fraîches; avec cette différence, qu'elles le ſont moins dans la ſaiſon des

pluies que dans le temps de la ſécheresse. La roſée moins abondante ſous un ciel nébuleux que dans un horiſon ſerein, eſt ſans doute la cauſe de cette ſingularité.

Depuis les frontieres de l'empire de Maroc juſqu'au Senegal, la terre eſt tout-à-fait ſtérile. Quelques Arabes deſcendus de ceux qui conquirent la Barbarie, quelques maures anciens habitans du pays, errent miſérablement dans des ſables brûlans & arides qui vont ſe perdre dans les vaſtes ſolitudes du Sahara.

Les bords du Niger, de la Gambie, de Sierra-leona, ceux des rivieres moins conſidérables qui coulent dans le long eſpace qui ſépare ces principaux fleuves, ſont d'une abondance extrême. Le mays, ainſi que tous les fruits naturels à l'Amérique y croiſſent ſans beaucoup de ſoin; & l'éducation des troupeaux fait preſque l'unique occupation des habitans. Ils ſe nourriſſent par goût du lait de jument, & voyagent peu, parce que nul beſoin ne les fait ſortir de leur patrie.

Ceux du Cap de Monté enveloppés de tous côtés par des ſables, forment une nation entiérement iſolée du reſte de l'Afrique. C'eſt dans le ris de leurs marais que conſiſte toute leur nour-

riture, & leur unique production. Ils en vendent aux Européens une petite quantité qui leur est payée avec de l'eau-de-vie & des clincailleries.

Depuis le Cap de Palme jusqu'à la riviere de Volte, les habitans sont marchands & cultivateurs. Ils sont cultivateurs, parce que leur terre, quoique pierreuse, paye largement les peines & les avances nécessaires pour la défricher. Ils sont marchands, parce qu'ils ont derriere eux des nations qui leur fournissent de l'or, du cuivre de l'ivoire, des esclaves, & que rien ne s'oppose à une communication suivie entre les peuples des terres & ceux de la côte. C'est la seule contrée de l'Afrique, où dans un long espace, on ne soit arrêté, ni par de vastes déserts, ni par des rivieres profondes, & où l'on trouve de l'eau & des subsistances.

Entre la riviere de Volte & celle de Calbary, la côte est platte, fertile, bien peuplée, bien cultivée. Il n'en est pas ainsi du pays qui s'étend depuis le Calbary jusqu'au Gabon. Presqu'entiérement couvert d'épaisses forêts, produisant peu de fruits, sans grains d'aucune espece, il est plus habité par des bêtes féroces que par des hommes. Quoique les pluies y soient abondantes, comme elles doivent l'être sous l'équateur, la terre est si

ſabloneuſe, qu'un inſtant après qu'elles ſont tombées, il ne reſte aucune trace d'humidité.

Au ſud de la ligne & juſqu'au Zaire, la côte offre un aſpect riant. Baſſe dans ſa naiſſance, elle étale, en s'élevant par une croupe inſenſible, des champs cultivés, mêlés de bois toujours verds & des prairies couvertes de palmiers.

Du Zaire au Coanza, & plus loin encore, la côte eſt ordinairement haute & eſcarpée. On trouve dans l'intérieur une plaine en montagne, dont le ſol eſt compoſé d'un gros ſable fertile.

Un peu au delà du Coanza, commence un pays ſtérile qui a plus de deux cens lieues d'étendue, & qui ſe termine aux Hottentots. Dans ce long eſpace, on ne connoît d'habitans que les Cimbebas, avec leſquels on n'a aucune communication.

Les variétés qu'on obſerve dans les rives de l'Afrique occidentale, n'empêchent pas qu'elles ne jouiſſent toutes d'un avantage bien rare, peut-être unique. Nulle part ſur cette côte immenſe, on ne voit de ces rochers affreux, dont l'aſpect repouſſe le navigateur & le détermine à s'éloigner. Par-tout la mer eſt tranquille, le vent régulier, l'ancrage sûr. Par-tout on trouve des

ports excellens où l'on peut se livrer sans inquiétude au travail qu'exige le radoub des plus grands vaisseaux.

Les vents & les courans ont à peu près la même direction, pendant six mois de l'année ; depuis avril jusqu'en novembre. Au sud de la ligne, le vent regne sud-est, & la direction des courans est vers le nord : au nord de la ligne, le vent regne à l'est, & la direction des courans est vers le nord-est. Dans les six autres mois, les orages changent par intervalles la direction du vent ; mais il ne souffle plus avec la même force : le ressort de l'air semble s'être relâché. La cause de ce changement paroît influer sur la direction des courans : au nord de la ligne, ils vont au sud-ouest ; au delà de la ligne, ils vont au sud.

On ne peut former que des conjectures vagues sur tout ce qui regarde l'intérieur de l'Afrique ; mais il est bien connu que sur toute la côte le gouvernement est arbitraire. Que le despote soit appellé au trône par les droits de sa naissance, ou qu'il le soit par élection, les peuples n'ont d'autre loi que sa volonté.

Mais ce qu'on peut trouver singulier en Europe, où le grand nombre des monarchies héréditaires, s'oppose à la tranquillité des gouvernemens electifs

& à la profpérité de tous les états libres ; c'eft qu'en Afrique, les contrées où il y a le moins de révolutions, font celles qui ont confervé le droit de choifir leurs chefs. Pour l'ordinaire, c'eft un vieillard dont la fageffe eft généralement connue. La maniere dont fe fait ce choix eft fimple, mais ne peut convenir qu'à de très-petits états. Le peuple fe rend à fon gré dans trois jours chez le citoyen qui lui paroît le plus propre au commandement. Si les voix fe trouvent partagées, celui qui en a réuni un plus grand nombre, nomme le quatrieme jour un de ceux qui ont eu moins de voix que lui. Tout homme libre a droit de fuffrage. Il y a même quelques tribus où les femmes jouiffent de ce privilege.

Telle eft à l'exception des royaumes héréditaires de Benin & de Judas, la formation de cette foule de petits états qui font au nord de la ligne. Au fud on trouve le Mayombé & le Quilingo, dont les chefs font pris parmi les miniftres de la religion ; les empires de Loango & de Congo, où la couronne fe perpétue dans la ligne mafculine du côté des femmes : c'eft-à dire que le premier fils de la fœur ainée du roi hérite du trône devenu vacant. Ces peuples croyent qu'un enfant eft bien plus sûrement le fils de fa mere

que de l'homme qu'elle a épousé : ils s'en rapportent plus au moment de la parturition qu'ils voient, qu'à celui de la conception qu'ils ne voient pas.

Ces nations vivent dans une ignorance entiere de cet art si révéré parmi nous sous le nom de politique. Cependant, ils ne laissent pas d'en observer les formalités & certaines bienséances. L'usage des ambassades leur est familier. C'est, ou pour solliciter des secours contre un ennemi puissant, ou pour reclamer une médiation dans les différens, ou pour faire compliment sur des succès, sur une naissance, sur une pluie après une grande sécheresse. L'envoyé ne doit jamais s'arrêter plus d'un jour au terme de sa mission, ni voyager pendant la nuit dans les états d'un prince étranger. Il marche précédé d'un tambour qui annonce au loin son caractere, & accompagné de cinq ou six de ses amis. Dans les lieux où il s'arrête pour prendre du repos, il est reçu avec respect; mais il n'en peut partir avant le lever du soleil, & sans que son hôte ait assemblé quelques personnes qui puissent témoigner qu'il ne lui est arrivé aucun accident. Au reste, on ne connoît aucune de ces négociations qui ait un objet un peu compliqué. Jamais on

ne stipule rien pour le passé ; jamais rien pour l'avenir : tout est pour le présent. D'où l'on peut conclure que ces nations ne peuvent avoir aucun rapport suivi avec les autres parties du globe.

La guerre n'est pas plus combinée que la politique. Nul gouvernement n'a de troupes à sa solde. L'état militaire est l'état de tout homme libre. Tous prennent les armes pour couvrir leurs frontieres, ou pour aller chercher du butin. Les généraux sont choisis par les soldats & confirmés par le prince. L'armée marche ; & le plus souvent, les hostilités commencées le matin, sont terminées le soir. Son incursion du moins n'est jamais longue ; parce que n'ayant point de magasins, le défaut de subsistance l'oblige de se retirer. Ce seroit un grand malheur pour ces peuples qu'on leur enseignât l'art de tenir la campagne quinze jours de suite.

Le desir de s'agrandir donne rarement naissance aux troubles qui déchirent assez souvent ces contrées. Une insulte faite dans une cérémonie, un vol furtif ou violent, le rapt d'une fille : voilà les sujets ordinaires de la guerre. Dès le lendemain d'une bataille, le rachat des prisonniers se fait de part & d'autre. On les échange

avec des marchandises, ou avec des esclaves. Jamais on ne céde aucune portion du territoire : il appartient tout entier à la commune dont le chef fixe l'étendue que chacun doit cultiver, & dont il doit recueillir les fruits.

Cette maniere de terminer les différents, n'est pas seulement celle des petits états qui ont des chefs trop sages pour chercher à s'agrandir, trop âgés pour ne pas aimer la paix. Les grands empires sont réduits à s'y conformer avec des voisins plus foibles qu'eux. Le despote n'a jamais de milice sur pied ; & quoiqu'il dispose à son gré de la vie des gouverneurs de ses provinces, il ne leur prescrit aucun principe d'administration. Ce sont de petits souverains qui, dans la crainte d'être soupçonnés d'ambition & punis de mort, vivent en bonne intelligence avec les peuplades électives qui les environnent. L'harmonie entre les puissances considérables & les autres états subsiste par le pouvoir immense que le prince a sur ses sujets, & par l'impossibilité où il est de s'en servir comme il le voudroit. Sa volonté n'est qu'un trait qui ne peut frapper qu'un coup & qu'une tête à la fois. Sa force n'est point en masse, pour agir sur des masses. Il peut bien ordonner

la mort de ſon lieutenant, & toute la province l'étranglera à ſon commandement ; mais s'il ordonnoit la mort de tous les habitants de la province, perſonne ne voudroit exécuter cet ordre, & ſa volonté ne ſuffiroit pas pour armer une autre province contre celle-là. Il peut tout contre chacun en particulier ; mais il ne peut rien contre tous enſemble.

Une autre raiſon qui empêche l'aſſerviſſement des petits états par les grands, c'eſt que ces peuples n'attachent aucune idée à la gloire des conquêtes. Le ſeul homme qui en ait paru touché, étoit un courtier d'eſclaves, qui dès ſon enfance avoit fréquenté les vaiſſeaux Européens, & qui dans un âge plus mûr, fit un voyage en Portugal. Ce qu'il voyoit, ce qu'il entendoit dire, enflamma ſon imagination, & lui apprit qu'on ſe faiſoit ſouvent un grand nom, en occaſionnant de grands malheurs. De retour dans ſa patrie, il ſe ſentit humilié d'obéir à des gens moins éclairés que lui. Ses intrigues l'éleverent à la dignité de chef des Akanis, & il vint à bout de les armer contre leurs voiſins. Rien ne put réſiſter à ſa valeur, & ſa domination s'étendit ſur plus de cent lieues de côtes dont Anamabou étoit le centre.

Il mourut. Personne n'osa lui succéder; & tous les ressorts de son autorité se relâchant à la fois, chaque chose reprit sa place.

La religion chrétienne & la religion mahométane semblent tenir par les deux bouts la partie de l'Afrique Occidentale fréquentée par les Européens. Les Musulmans de la Barbarie ont porté leurs dogmes aux peuples du Cap-verd, qui eux-mêmes les ont étendus plus loin. A mesure que ces dogmes se sont éloignés de leur source, ils se sont si fort altérés, que chaque royaume, chaque village, chaque famille en a de différents. Sans la circoncision, qui est d'un usage général, à peine soupçonneroit-on les peuples de professer le même culte. Il ne s'est tout à-fait arrêté qu'au Cap de Monté, dont les habitants n'ont point de communication avec leurs voisins.

Ce que les Arabes avoient fait au nord de la ligne pour l'Alcoran, les Portugais le firent dans la suite au sud pour l'Evangile. Ils établirent son empire vers la fin du quinzieme siecle, depuis la pays de Benguela jusqu'au Zaire. Un culte qui présentoit des moyens sûrs & faciles pour l'expiation de tous les crimes, se trouva du goût des

nations qui avoient une religion moins consolante. S'il fut proscrit depuis dans plusieurs états, ce furent les violences de ses promoteurs qui lui attirerent cette disgrace. On l'a même tout-à-fait défiguré dans les contrées où il s'est maintenu. Quelques pratiques minutieuses sont tout ce qui en reste.

Les côtes placées au centre ont conservé des superstitions locales, dont l'origine doit être fort ancienne. Elles consistent dans le culte de cette foule innombrable de divinités ou de fétiches que chacun se fait à sa mode, & pour son usage ; dans la foi aux augures, aux épreuves du feu & de l'eau bouillante, à la vertu des gris-gris. Il y a des superstitions plus dangereuses, c'est la confiance aveugle qu'on a dans les prêtres qui en sont les ministres & les propagateurs ; ils ont le dépôt des traditions nationales ; ils se mêlent de divination. Le commerce qu'ils sont supposés avoir avec l'esprit mal-faisant, les fait regarder comme les arbitres de la stérilité, de la fertilité des campagnes : à ce titre on leur offre toujours les premiers fruits. Toutes les autres erreurs dirigent l'homme vers une fin sociale, & tendent à le rendre plus doux & plus paisible.

Les différentes régions répandues en Afrique, n'en ont pas changé la maniere de vivre, parce que l'influence du climat eſt ſi forte, qu'elle ne laiſſe point d'empire aux opinions ſur les mœurs. Les maiſons y ſont toujours conſtruites de branches de palmier, tout au plus de terre & couvertes de paille, d'oſier ou de roſeau. Il n'y a pas d'autres meubles que des paniers, des pots de terre, des nattes qui ſervent de lit, & des calebaſſes avec leſquelles on fait tous les uſtenſiles. Une ceinture qui couvre les reins tient lieu de tout vêtement. On ſe nourrit de gibier, de poiſſon, de fruits, de ris ou de pain de mays mal cuit. Le vin de palmier ſert de boiſſon. Les arts ſont inconnus. Tous les travaux ſe réduiſent à quelques occupations champêtres. Il n'y a guere de cultivée que la centieme partie du pays; & encore l'eſt-elle miſérablement, ou par des gens pauvres ou par des eſclaves à qui leur pareſſe & leur état font abhorrer le travail.

Il y a moins d'uniformité dans les mœurs que dans les beſoins. Sur les bords du Niger, les femmes ſont preſque toutes belles, ſi ce n'eſt pas la couleur, mais la juſteſſe des proportions qui fait la beauté. Modeſtes, tendres

& fideles, un air d'innocence regne dans leurs regards, & leur langage se sent de leur timidité. Les noms de Zilia ; de Calipso, de Fanni, de Zamé, qu'elles paroissent tenir de la volupté même, se prononcent avec une inflexion de voix, dont nos organes ne sauroient rendre la mollesse & la douceur. Les hommes ont la taille avantageuse, la peau d'un noir d'ébene, les traits, la phisionomie agréables. L'habitude de dompter les chevaux & de faire la guerre aux bêtes féroces, leur donne une contenance noble. Hardis dans le danger, ils supportent difficilement un outrage ; mais l'exemple des animaux qu'ils ont élevé, leur inspire une reconnoissance sans bornes, pour un maître qui les traite bien. On ne connoît point de domestiques plus attentifs, plus sobres, & d'un attachement qui tienne plus de la passion ; mais ils ne sont pas bons cultivateurs. Leur corps n'est pas accoutumé à se courber, & à s'incliner vers la terre pour la défricher.

La couleur de la peau des Africains dégénere en allant vers l'est. Les peuples y ont la plupart un corps robuste, mais raccourci ; un air de force exprimé par des muscles roides ; les traits du visage écartés & sans phisionomie,

Les figures qu'ils s'impriment sur le front, sur les joues, ajoutent encore à cette laideur naturelle. Un sol ingrat qui se refuse même au travail, leur a fait une nécessité de la pêche, quoique la mer presque impraticable par une barre qui regne le long de la côte, semblât les en détourner. Rebutés en quelque sorte par ces deux élements, ils ont cherché des secours chez les nations voisines plus favorisées de la nature; ils en ont tiré leur subsistance, en leur vendant du sel. Leur esprit de négoce s'est étendu depuis l'arrivée des Européens; parce que chez tous les hommes, les idées se dévélop-pent en raison des choses; & qu'il y a plus de combinaisons à faire, pour échanger un esclave contre plusieurs sortes de marchandises, que pour vendre une mesure de sel. Du reste, propres pour tous les travaux où il ne faut que de la force, ils sont ineptes pour le service intérieur de la domesticité. Cet état est contraire aux habitudes de leur éducation, qui les paye en détail de chacune de leurs actions. La réciprocité d'un travail & d'un paiement journalier, est peut-être un des meilleurs aliments de l'industrie chez tous les hommes; les femmes de ces negres

marchands, partagent tous leurs travaux, excepté la pêche. Elles n'ont, ni l'aménité, ni la retenue, ni la diſcrétion, ni la beauté des femmes du Niger; & quoiqu'auſſi chaſtes, elles paroiſſent avoir moins de ſentiment. En comparant les deux nations, on ſeroit tenté de croire que l'une eſt le bas peuple d'une ville policée, & que l'autre a reçue une éducation diſtinguée. On apperçoit dans leur langage l'expreſſion de leur caractere. Les accens de l'une ſont d'une douceur extrême; ceux de l'autre ſont durs & ſecs comme ſon terroir. La vivacité y reſſemble à la colere juſques dans le plaiſir.

Au delà de la riviere de Volte, dans le Benin, & dans les autres pays connus ſous le nom général de la côte d'or, les peuples ont la peau unie & d'un noir ſombre, les dents belles, & la taille moyenne, mais aſſez bien priſe, la contenance timide. Leur phiſionomie, quoiqu'aſſez agréable, le ſeroit beaucoup davantage ſans l'uſage où ſont les femmes de ſe cicatriſer le viſage, & les hommes d'ajouter à cette manie, celle de ſe brûler le front. Une métempſichoſe qui leur eſt particuliere, fait la baſe de leur croyance : ils penſent que dans quelque lieu qu'ils aillent ou qu'on les

transporte, ils doivent après leur mort, soit qu'ils se la donnent ou qu'ils l'attendent, revenir chez eux. Cette conviction fait leur bonheur, parce qu'ils regardent leur patrie comme le plus délicieux séjour de l'univers. Une erreur si douce sert à les rendre humains. Les étrangers qui se fixent dans ce climat, y sont traités avec des égards portés jusqu'au respect, dans la persuasion où l'on est qu'ils viennent y recevoir la récompense de leurs bonnes mœurs. Ce peuple a une disposition à la gaieté qu'on ne remarque pas dans les nations voisines, du goût pour le travail, la conception aisée, un jugement sûr, une équité que les circonstances alterent rarement, & une grande facilité à se façonner aux manieres étrangeres. Il tient davantage aux coutumes de son commerce, lors même qu'elles ne lui sont pas favorables. La méthode de négocier avec lui, fut long-temps ce qu'elle avoit été d'abord. Le premier vaisseau qui arrivoit consommoit sa traite, avant qu'un autre pût commencer la sienne. Chacun avoit son tour. Le prix établi pour l'un, étoit le prix de tous. Ce n'est que depuis peu que cette nation s'est déterminée à profiter des avantages que lui offroit

la concurrence des nations Européennes qui fréquentoient ses ports.

Les peuples situés entre la ligne & le Zaire, ont tous une grande ressemblance. Ils sont bien faits. Leur constitution est moins robuste que celle des habitants du nord de l'équateur; & quoiqu'il y ait quelques marques sur leur visage, on n'y apperçoit jamais de ces cicatrices qui choquent au premier coup d'œil. Leur nourriture est simple, & leur vie frugale. Ils aiment le repos, & ne travaillent jamais au delà de leurs forces. Leurs fêtes sont accompagnées de jeux militaires qui retracent l'idée de nos anciens tournois; avec cette différence qu'en Europe ils étoient l'exercice des nations guerrieres, & qu'en Afrique ils sont l'amusement d'un peuple timide. Les femmes ne partagent point ces plaisirs publics. Réunies dans quelques maisons, elles passent mystérieusement la journée, sans qu'aucun homme puisse être admis dans leur société. La jalousie des rangs est la plus forte passion de ces peuples naturellement paisibles. Tout est étiquette, & à la cour des princes, & dans les conditions privées. Au moindre événement, on vole chez ses amis, ou pour les féliciter, ou pour s'affliger avec eux. Un mariage est le

ſujet de trois mois de viſites. Les obſeques d'un homme de crédit durent quelquefois deux ans. Les gens qui tenoient à lui par quelque lien, promenent ſes triſtes reſtes dans pluſieurs provinces. La troupe groſſit dans la marche; & perſonne ne ſe retire qu'on ait dépoſé le cadavre dans le tombeau, avec les démonſtrations de la douleur la plus exceſſive. Un goût ſi décidé pour les cérémonies, s'eſt trouvé favorable à la ſuperſtition qui eſt devenue à ſon tour la ſource d'une indolence exceſſive. Dans ces contrées, la terre aſſez fertile pour n'avoir pas beſoin d'un grand travail, n'eſt cultivée que par des femmes que la ſervitude ou l'indigence condamnent à ces labeurs. Les eſclaves mâles ou les hommes libres, mais pauvres, s'occupent de la chaſſe & de la pêche, ou ſont occupés à groſſir le cortege des gens en place. Il y a en général dans cette nation moins d'égalité entre les deux ſexes, qu'on n'en trouve chez ſes voiſins. La naiſſance & le rang y donnent à quelques femmes le droit de ſe choiſir un mari, qu'elles tiennent dans une ſujétion extrême. Elles ont même le droit, quand elles en ſont mécontentes, de le réduire à l'eſclavage; & l'on doit imaginer qu'elles uſent volon-

tiers de ce privilege, humiliant pour les deux sexes. Car, qu'est-ce qu'une homme, dont une femme peut faire son esclave? Il n'est bon ni pour elle, ni pour lui.

Du Zair à la riviere de Coanza, on retrouve bien les anciennes mœurs, mais on y remarque un mêlange confus de pratiques Européennes qui ne se voit pas ailleurs. Il est naturel de penser que les Portugais, qui ont de grands établissements dans cette contrée, & qui ont voulu y introduire le christianisme, se sont plus communiqués que ne l'ont fait les autres nations, qui ayant de simples comptoirs au nord de la ligne, ne se sont occupés que de leur commerce.

Le lecteur n'a pas besoin d'être averti que tout ce qu'on vient de dire des peuples de Guinée, ne doit s'étendre rigoureusement que de cette classe d'hommes qui, dans tous les pays, décide du caractere d'une nation. Des ordres inférieurs, les esclaves s'éloignent de cette ressemblance, à proportion qu'ils sont avilis ou dégradés par leurs occupations ou par leur état. Cependant les observateurs les plus pénétrans ont remarqué, qu'il n'y avoit pas entre ces peuples & les conditions qui les

partagent des variétés aussi marquées que nous en trouvons dans les états situés entre l'Elbe & le Tibre, qui forment à peu près la même étendue de côte que le Niger & le Coanza. Plus les hommes s'éloignent de la nature, moins il doivent se ressembler. La multiplicité des institutions civiles & politiques, jette nécessairement dans le caractere moral & dans les habitudes physiques des nuances inconnues dans les sociétés moins compliquées : d'ailleurs la nature plus impérieuse sous la zone torride que sous les zones tempérées, laisse moins d'action aux influences morales, les hommes s'y ressemblent davantage, parce qu'ils tiennent tout d'elle ; & presque rien de l'art. En Europe, un commerce étendu & diversifié, variant & multipliant les jouissances, les fortunes & les conditions, ajoute encore aux différences que le climat, les loix & les préjugés ont établis chez des peuples actifs & laborieux.

En Guinée, le commerce n'a jamais pu faire une grande révolution dans les mœurs. Il se bornoit autrefois à quelques échanges de sel & de poisson seché, que les nations éloignées de la côte consommoient. Elles donnoient en retour des pieces d'étoffe faites d'un fil qui

n'est autre chose qu'une substance ligneuse, collée sous l'écorce d'un arbre particulier à ces climats. L'air la durcit, & la rend propre à toute sorte de tissure. On en fait des bonnets, des especes d'écharpes, des tabliers pour la ceinture dont la forme varie selon la mode que chaque nation a adoptée. La couleur naturelle du fil est le gris lavé. La rosée qui blanchit nos lins lui donne une couleur de citron que les gens riches aiment. Il obtient le noir qui est à l'usage du peuple, de sa propre écorce infusée simplement dans l'eau. La facilité qu'on a trouvée à lui faire prendre toutes les couleurs, a déterminé à en former différentes figures d'hommes, d'oiseaux & de quadrupedes. Les étoffes ainsi ouvragées, servent à tapisser l'intérieur des appartemens, à couvrir des sieges & à faire d'autres meubles.

Les premiers Européens qui fréquenterent le côtes occidentales de l'Afrique, donnerent une valeur à la cire, à l'ivoire, aux gommes qui n'en avoient point. Ils donnerent un prix à l'or, dont ils tiroient au plus trois mille marcs par an. Leur inquiéte avarice qui n'a jamais été satisfaite de cette extraction, leur a fait imaginer à diverses reprises, des moyens sans nombre pour l'augmenter. Ils
se

ſe croient à la veille de réuſſir; & voici comment.

Dans l'intérieur de l'Afrique, aux douzieme & treizieme degrés de latitude ſeptentrionale eſt un pays aſſez étendu connu ſous le nom de Bambouc. Il n'obéit point à un roi particulier; mais il eſt gouverné par des ſeigneurs de village nommés Farims. Ces chefs héréditaires & indépendans les uns des autres, ſont tous obligés de concourir à la défenſe de l'état, lorſqu'il eſt attaqué dans ſon entier, ou ſeulement dans quelqu'un de ſes membres.

Le territoire de cette république ariſtocratique eſt ſec & aride. Il n'y croît ni mays, ni ris, ni légumes. On y manque même de pailles & d'herbes aſſez longues pour couvrir les habitations. Les chaleurs inſupportables qu'on y éprouve, viennent en partie de ce qu'il eſt entouré de hautes montagnes qui empêchent les vents d'en rafraîchir l'air. Le climat n'eſt pas plus ſain qu'agréable: des vapeurs qui ſortent continuellement des entrailles d'un ſol rempli de minéraux, en rendent le ſéjour dangereux, ſur-tout pour des étrangers.

Ce qui a attiré quelque attention ſur un ſi mauvais pays, c'eſt ſon or. Il y eſt ſi commun, qu'on en trouve preſ-

qu'indifféremment par-tout. Il suffit quelquefois pour en avoir de racler la superficie d'une terre argileuse, légere & mêlée de sable. Lorsque la mine est très-riche, elle est fouillée à quelques pieds de profondeur & jamais plus loin ; quoiqu'on ait remarqué qu'elle devenoit communément plus abondante à mesure qu'on creusoit davantage. Les mineurs sont trop paresseux pour suivre un travail qui devient toujours plus pénible, & trop ignorans pour remédier aux inconvénients qu'il ne manqueroit pas d'entraîner. Leur négligence & leur ineptie son poussées si loin, qu'en lavant l'or pour le détacher de la terre, ils n'en conservent que les plus grosses parties : les plus légeres s'en vont avec l'eau qui s'écoule par un plan incliné.

Les habitans de Bambouc n'exploitent pas les mines, en tout temps, & quand bon leur semble. Ils sont obligés d'attendre que des besoins personnels ou publics ayent déterminé les Farims à en accorder la permission. Lorsqu'elle est publique, tous ceux auxquels il convient d'en profiter, se rendent au lieu désigné. Le travail fini, l'on fait le partage. La moitié de l'or revient au seigneur, & le reste est distribué entre les travailleurs par égales portions. Ceux qui veulent de l'or, dans

un autre temps que celui de la fouille générale, en vont chercher dans le lit des rivieres, où il eſt commun.

Les François établis dans le Sénégal entendirent parler long-temps des mines de Bambouc ſans y ajouter beaucoup de foi. Lorſqu'ils en eurent conſtaté l'exiſtence, ils en deſirerent la poſſeſſion. La perte de la colonie a fait paſſer cette ambition à leur vainqueur. L'Angleterre s'occupe des moyens de faire couler dans ſon ſein de ſi grands tréſors, quoique la route pour y arriver par le Niger ſoit de plus de trois cents lieues. Sur la foi d'un voyageur moderne, on peut croire les poſſeſſeurs de Gorée, plus à portée de cette conquête, par la riviere de Salum qui avoit toujours été négligée pour des raiſons trop longues à développer, mais qu'on a reconnu dans les derniers temps, propre à recevoir des bâtiments de trois cents tonneaux. Outre que ce chemin eſt plus court de moitié que l'autre, il eſt plus facile. Le Niger eſt dangereux à remonter. On n'y peut naviguer que dans le temps des inondations. Il faut faire une partie du voyage par terre, à cauſe des rochers qui barrent le cours de la riviere. Trois mois ſont à peine ſuffiſans pour ſurmonter ces difficultés; & dans un mois on peut arriver au même terme

par le Salum qui ne présente aucun de ces inconvéniens. Les deux fleuves conduisent également, mais avec la même inégalité d'obstacles, à Galam, à Tombut, à Bambarras, moins riches en or que Bambouc, mais pourtant fort riches.

Lequel des deux peuples rivaux qui arrive le premier aux mines, par l'une ou l'autre de ces voies, son ambition n'en sera pas plus près d'être assouvie. Les habitans de Bambouc connoissent le prix de leur pays. Une longue expérience les a convaincus de la passion qu'ont tous les peuples pour leur métal, du desir même qu'ils auroient de se rendre maîtres de la région qui le produit. Cette opinion leur a inspiré une telle défiance, qu'ils ne permettent l'entrée de leurs provinces qu'à l'étranger qui leur apporte ce que la stérilité de leur sol les oblige à recevoir d'ailleurs. On feroit difficilement arriver dans une contrée si éloignée de la mer des forces suffisantes pour l'envahir; & les Européens périroient bientôt dans des sables brûlans, mal-sains & sans subsistances. La séduction paroît la seule voie qui leur soit ouverte. Le moyen le plus efficace pour gagner cette nation, seroit de lui fournir les marchandises qu'elle tire des maures, de les lui livrer à meil-

leur marché, & de lui faire connoître de nouvelles jouiſſances. A ce prix les Bamboucs céderoient peut-être le droit d'exploiter leurs mines. En attendant cette révolution qui vraiſemblablement n'arrivera jamais, nous exerçons dans la Guinée une branche de commerce bien plus importante que tout l'or du monde, c'eſt celle des eſclaves.

La propriété que quelques hommes ont acquiſe ſur d'autres dans cette opulente & malheureuſe partie du monde, eſt d'une origine fort ancienne. Elle y eſt généralement établie, ſi l'on en excepte quelques petits cantons où la liberté s'eſt retirée & cachée. Cependant nul propriétaire n'a droit de vendre un homme né dans l'état de ſervitude. Il peut diſpoſer ſeulement des eſclaves qu'il acquiert, ſoit à la guerre où tout priſonnier eſt eſclave à moins d'échange, ſoit à titre d'amende pour quelque tort qu'on lui aura fait, ſoit enfin qu'il les ait reçus en témoignage de reconnoiſſance. Cette loi qui ſemble être faite en faveur de l'eſclave né, pour le faire jouir de ſa famille & de ſon pays, eſt inſuffiſante, depuis que les Européens ont établi le luxe ſur les côtes d'Afrique. Elle ſe trouve éludée tous les jours, par les querelles con-

centrées que ſe font deux propriétaires, pour être condamnés tour-à-tour, l'un envers l'autre, en une amende qui ſe paie en eſclaves nés, & dont la diſpoſition devient libre par l'autoriſation de la même loi.

La corruption, contre ſon cours ordinaire, a gagné des particuliers aux ſouverains. Ils ont multiplié les guerres pour avoir des eſclaves, comme on les ſuſcite en Europe pour avoir des ſoldats. Ils ont établi l'uſage de punir par l'eſclavage, non-ſeulement ceux qui avoient attenté à la vie ou à la propriété des citoyens; mais ceux qui ſe trouvoient hors d'état de payer leurs dettes, mais ceux qui avoient trahi la foi conjugale. Cette peine eſt devenue avec le temps, celle des plus légeres fautes, après avoir été reſtrainte aux plus grands crimes. On n'a ceſſé d'accumuler les défenſes même des choſes indifférentes, pour accumuler les revenus des peines avec les tranſgreſſions. L'injuſtice n'a plus eu de bornes, ni de barrieres. Dans un grand éloignement des côtes, il ſe trouve des chefs qui font enlever autour des villages tout ce qui s'y rencontre. On jette les enfants dans des ſacs; on met un baillon aux hommes & aux femmes pour étouffer leurs cris. Si

les raviſſeurs ſont arrêtés par une force ſupérieure, ils ſont conduits au ſouverain qui déſavoue toujours la commiſſion qu'il a donnée, & qui ſous prétexte de rendre la juſtice vend ſur le champ ſes agens aux vaiſſeaux avec leſquels il a traité.

Malgré ces odieuſes ruſes, les peuples de la côte ſe ſont vus hors d'état de fournir aux demandes que les marchands leur faiſoient. Il leur eſt arrivé ce que doit éprouver toute nation, qui ne peut négocier qu'avec ſon numéraire. Les eſclaves ſont pour le commerce des Européens en Afrique, ce qu'eſt l'or dans le commerce que nous faiſons avec le nouveau monde. Les têtes de negres repréſentent le numéraire des états de la Guinée. Chaque jour ce numéraire leur eſt enlevé ; & on ne leur laiſſe que des choſes de conſommation. Leur capitale diſparoît peu-à-peu, parce qu'il ne peut ſe régénérer, en raiſon de l'activité des conſommations. Auſſi la traite des noirs ſeroit-elle déjà tombée, ſi les habitants des côtes n'avoient communiqué leur luxe aux peuples de l'intérieur du pays, deſquels ils tirent aujourd'hui la plupart des eſclaves qu'ils nous livrent. C'eſt de cette maniere, que le commerce des

Européens a presque épuisé de proche en proche les richesses commerçables de cette nation.

Cet épuisement a fait presque quadrupler le prix des esclaves depuis vingt ans ; & voici comment. On les paie, en plus grande partie, avec des marchandises des Indes orientales qui ont doublé de valeur en Europe. Il faut donner en Afrique le double de ces marchandises. Ainsi les colonies d'Amérique où se conclut le dernier marché des noirs, sont obligées de supporter ces diverses augmentations, & par conséquent de payer quatre fois plus qu'elles ne payoient autrefois.

Cependant, le propriétaire éloigné qui vend son esclave, reçoit moins de marchandises que n'en recevoit, il y a cinquante ans, celui qui vendoit le sien au voisinage de la côte. Les profits des mains intermédiaires ; les frais de voyage, les droits quelquefois de trois pour cent qu'il faut payer aux souverains chez qui on passe, absorbent la différence de la somme que reçoit le premier propriétaire, à celle que paye le marchand Européen. Ces frais grossissent tous les jours, par l'éloignement des lieux où il reste encore des esclaves à vendre. Plus ce premier marché sera

reculé, plus les difficultés du voyage ſeront grandes. Elles deviendront telles, que de ce que le marchand Européen pourra donner, il reſtera ſi peu à offrir au premier vendeur, qu'il préférera de garder ſon eſclave. Alors, la traite ceſſera. Si l'on veut abſolument la ſoutenir, il faudra que nos négocians achetent exceſſivement cher, & qu'ils vendent dans les proportions aux colonies, qui, de leur côté, ne pouvant livrer qu'à un prix énorme leurs productions, ne trouveront plus de conſommateurs. Mais juſqu'à ce période qui eſt peut-être moins éloigné que ne le penſent les colons, ils vivront tranquillement du ſang & de la ſueur des negres. Ils trouveront des navigateurs pour en aller acheter, & ceux-ci des tyrans pour en vendre.

Les marchands d'hommes s'aſſocient, & formant des eſpeces de caravanes, conduiſent dans l'eſpace de deux ou trois cents lieues, plufieurs files de trente ou quarante eſclaves, tous chargés de l'eau & des grains néceſſaires pour ſubſiſter dans les déſerts arides que l'on traverſe. La maniere de s'en aſſurer, ſans trop gêner leur marche, eſt aſſez heureuſement imaginée. On paſſe au col de chaque eſclave, une

fourche de bois de huit à neuf pieds de long. Une cheville de fer rivée, ferme la fourche par derriere de maniere que la tête ne puiſſe pas paſſer. La queue de la fourche, dont le bois eſt fort peſant, tombe ſur le devant, & embraſſe tellement celui qui y eſt attaché, que quoiqu'il ait les bras & les jambes libres, il ne peut ni marcher, ni lever la fourche. Pour ſe mettre en marche, on range les eſclaves ſur une même ligne; on appuie & on attache l'extrêmité de chaque fourche ſur l'épaule de celui qui précéde, & ainſi de l'un à l'autre juſqu'au premier dont l'extrêmité de la fourche eſt portée par un des conducteurs. On n'impoſe guere de chaînes aux autres, ſans en ſentir ſoi-même le fardeau. Mais pour prendre ſans inquiétude le repos du ſommeil, ces marchands attachent les bras de chaque eſclave ſur la queue de la fourche qu'il porte. Dans cet état, il ne peut ni fuir, ni rien attenter pour ſa liberté. Ces précautions ont paru indiſpenſables, parce que ſi l'eſclave peut parvenir à rompre ſa chaîne, il devient libre. La foi publique qui aſſure au propriétaire la poſſeſſion de ſon eſclave & qui dans tous les temps le lui remet entre les mains, ſe tait entre

l'esclave & le marchand qui exerce de toutes les professions la plus méprisée.

Les esclaves arrivent toujours en grand nombre, sur-tout lorsqu'ils viennent des contrées reculées. Cet arrangement est nécessaire, pour diminuer les frais qu'il faut faire pour les conduire. L'intervalle d'un voyage à l'autre, long par cette raison d'économie, peut-être augmenté par des circonstances particulieres. La plus ordinaire vient des pluies qui font déborder les rivieres & languir la traite. La saison favorable pour voyager dans l'intérieur de l'Afrique est depuis février jusqu'en septembre; & c'est depuis septembre jusqu'en mars, que le retour des marchands d'esclaves offre le plus de cette marchandise sur la côte.

La traite des Européens se fait au sud & au nord de la ligne. La premiere côte, connue sous le nom d'Angole, n'offre que quatre ports qui fournissent à peu près un tiers des noirs qui sont portés en Amérique : ce ne sont ni les plus intelligens, ni les plus laborieux, ni les plus robustes. La seconde, désignée sous le nom général de côte d'or, est plus abondante en rades; mais elles ne sont pas toutes également favorables au commerce. La gêne qu'ont

mise les forts Européens dans plusieurs endroits, en écarte les marchands d'esclaves. On les voit en bien plus grand nombre à Anambou & à Calbari où il regne une liberté entiere dans la vente des esclaves.

Il sort tout au plus d'Afrique chaque année soixante mille esclaves. Les Danois en tirent trois mille. Les Portugais cinq, les Hollandois six, les François treize. Tout le reste est emporté par les Anglois qui les distribuent à leurs colonies septentrionales ou méridionales, & qui en vendent environ quatre mille aux Espagnols, & un peu moins aux François.

Toutes les nations payent les esclaves avec les mêmes marchandises. Ce sont des sabres, des fusils, de la poudre à canon, du fer, de l'eau-de-vie, des quincailleries, des étoffes de laine, surtout des toiles des Indes orientales ou celles que l'Europe fabrique & peint sur leur modele. Les peuples du nord de la ligne ont adopté pour monnoie un petit coquillage blanc que nous leur apportons des Maldives. Au sud de la ligne, le commerce des Européens a de moins cet objet de change. On y fabrique pour signe de valeur une petite piece d'etoffe de paille de dix-

huit pouces de long ſur douze de largeur. Ce ſigne réel n'eſt que le quarantieme d'une valeur idéale qu'on appelle *piece*.

Ce mot, depuis que nous fréquentons l'Afrique, eſt devenu le terme numérique de toutes les choſes de la plus grande valeur. Le prix de chaque marchandiſe que nous y portons, eſt fixé invariablement ſous la dénomination d'une, de deux, de trois pieces ou d'un plus grand nombre. Chaque piece coûte d'achat primitif environ une piſtole, & on donne communément trente pieces pour un noir, en y comprenant les droits. Le plus fort de ces droits, eſt la rétribution qu'il faut donner à un courtier autoriſé par le gouvernement, qui eſt toujours entre le vendeur & l'acheteur; qu'il eſt important de s'attacher, & qui eſt devenu un plus grand perſonnage à meſure que la concurrence des Européens a augmenté, & que la diſette des eſclaves s'eſt fait ſentir. Un autre droit, qui quoique demandé ſous le nom de préſent n'en eſt pas moins un tribut forcé, c'eſt ce qu'il faut payer au ſouverain & à ſes principaux officiers, pour avoir la liberté de traiter. La ſomme ſe meſure ſur la capacité du navire, & elle peut être évaluée à trois pour cent.

Les nations Européennes ont cru qu'il entroit dans l'utilité de leur commerce, de former des établiſſements ſur la côte d'Afrique. Les Portugais qui parcoururent les premiers ces vaſtes contrées, y laiſſerent par-tout des traces de leur ambition plutôt que de leur ſageſſe. Les foibles & innombrables colonies qu'ils y avoient jettées, ne tarderent pas à oublier une patrie qui les avoit elle-même oubliées. Avec le temps, il ne reſta de tant de conquêtes, que des poſſeſſions très-étendues dans le pays d'Angole d'où le Breſil tire encore ſes eſclaves, & quelques iſles de peu d'importance. Celles qui ſont ſituées à l'oueſt du cap Verd produiſent du ſel, nourriſſent des beſtiaux, & ſervent de relâche aux vaiſſeaux qui vont aux indes orientales. Celles du Prince & de Saint-Thomas, qui ſont à l'entrée du golfe de Gabon, fourniſſent des rafraîchiſſements aux navigateurs qui, partis de la côte d'Or, prennent la route d'Amérique. Les unes & les autres ſont comptées pour rien dans le monde commerçant.

Quoique le Portugal ne tirât, même dans les premiers temps, qu'une utilité médiocre des côtes d'Afrique, il étoit ſi jaloux de l'empire qu'il y exerçoit

en vertu de ſa découverte, qu'il ne croyoit pas qu'aucune nation eût droit d'en approcher. Les Anglois, qui les premiers oſerent douter de la légitimité de ces prétentions vers l'an 1553, eſſuyerent l'affront de voir leurs vaiſſeaux arrêtés. Il fallut en venir à une guerre nationale, & ſe ſouſtraire par la ſupériorité des armes à cette tyrannie. Dans la ſuite, les compagnies excluſives d'Angleterre qui entreprirent ce commerce, formerent ſucceſſivement des comptoirs ſans nombre, dont celui du cap Corſe, ſitué à la côte d'Or, & celui de James, placé dans une iſle à l'entrée de la riviere de Gambie furent aſſez conſtamment les principaux & les plus utiles. Quoiqu'on en eût abandonné beaucoup, il en reſtoit encore ſeize, lorſque le parlement reveillé par le cri public, ſe détermina en 1752 à mettre fin à ce monopole. La nation acquit des intéreſſés tous ces magaſins fortifiés où il n'y avoit que cent vingt hommes, pour la ſomme de cent douze mille, cent quarante deux livres ſterlings, trois ſchelings & trois deniers. Leur entretien coûte annuellement environ treize mille livres.

L'Angleterre faiſoit ſeule ou preſque ſeule tout le commerce d'Afrique, lorſque les Hollandois entreprirent en

1637 de le partager. La guerre qu'ils soutenoient contre l'Espagne, les autorisoit à attaquer les établissements Portugais en Guinée ; & ils s'emparerent de la plupart en fort peu de temps. Le traité de 1641 en assura la propriété à la république. Celle-ci prétendant entrer dans tous les droits du premier possesseur, voulut exclure son rival de ces parages, & ne cessa de l'y molester jusqu'à la paix de Breda. De toutes ces conquêtes, celle du fort de la Mina, à la côte d'or, se trouva la plus importante. Il avoit été bâti en 1452 par les Portugais qui avoient enrichi son territoire par la culture du sucre, du mays, de divers fruits exquis, par quantité d'animaux utiles qu'ils y avoient transportés. Ils en tiroient beaucoup d'or & quelques esclaves. Cet établissement ne dégénéra pas dans les mains des Hollandois, qui en firent le centre de tous les comptoirs qu'ils avoient acquis, de toutes les affaires qu'ils traitoient en Afrique.

La prospérité de cette puissance dans cette partie du monde étoit à son comble, lorsqu'elle y fut attaquée par Louis XIV. Ce Prince, qui aspiroit à tous les genres de gloire, saisit la circonstance de la guerre de 1672 pour faire

tonner jusqu'aux bords Africains ces foudres qui portoient la terreur de son pavillon sur toutes les mers. Il enleva aux Hollandois les forts d'Arguin & de Portendic, qui étoient alors le marché général des gommes. Ses sujets établirent dans la suite sur la côte plusieurs postes qu'il fallut abandonner, ou parce qu'ils étoient mal choisis, ou qu'on manquoit de forces pour les soutenir. Depuis que par un enchaînement de fautes & de revers, la France s'est vue obligée de sacrifier dans les derniers traités le Senegal aux Anglois, il ne lui reste que le comptoir de Juida & l'isle de Gorée, où il n'y a point, où il n'y aura jamais de commerce. Elle commençoit, il y a quelques années, un établissement utile à Anamabou, lorsque les travailleurs furent chassés à coups de canon & en pleine paix par les vaisseaux de la Grande-Bretagne. Un négociateur habile, qui se trouvoit à Londres à la nouvelle de cette violence, témoigna son étonnement d'une conduite si peu mesurée. *Monsieur*, lui dit un ministre très-accrédité chez cette nation éclairée, *si nous voulions être justes envers les François, nous n'aurions pas pour trente ans d'existence.*

Les Danois qui s'établirent en Afri-

que, un peu après le milieu du dernier siecle, & qui y acheterent du roi d'Aquambo les deux forts de Frederisboug & de Christiansbourg situés sur la côte d'Or, à peu de distance l'un de l'autre, n'éprouverent jamais un traitement semblable. Ils durent la tranquillité dont on les laissa toujours jouir, à la médiocrité de leur commerce. Il étoit si foible, qu'on n'expédioit qu'un vaisseau tous les deux ou trois ans. Cette navigation s'est étendue depuis quelque temps; mais elle n'est pas encore fort considérable.

A l'exception des Portugais, toutes les nations Européennes, assujettirent leur négoce d'Afrique à des privileges exclusifs. Les compagnies en possession de ce monopole, dont tous les gouvernements ont enfin senti & fait cesser le vice, fortifierent leurs comptoirs, & pour en écarter les étrangers, & pour assujettir les naturels du pays à ne vendre qu'à elles. Lorsque les cantons où étoient les forts, n'ont eu plus rien à livrer, la traite a langui, parce que les peuples de l'intérieur du pays ont préféré de mener leurs esclaves dans les ports libres où ils pouvoient choisir les acheteurs. Ainsi les comptoirs qui avoient été si avantageux, lorsque la côte étoit

bien peuplée, ne sont plus qu'un fardeau fort lourd depuis que les facteurs de ces comptoirs sont obligés à de grands voyages pour faire leurs achats. L'utilité de ces établissements s'est perdue avec l'épuisement des objets de leur commerce.

De la difficulté de se procurer des esclaves, dérive naturellement la méthode d'employer de petits navires à leur extraction. Dans le temps qu'un petit terrein, voisin de la côte, fournissoit en quinze jours ou trois semaines une cargaison, il y avoit de l'économie à employer de gros vaisseaux; parce qu'il étoit possible d'entendre, de soigner & de consoler des esclaves qui parloient tous une même langue. Aujourd'hui que chaque bâtiment peut à peine se procurer par mois soixante ou quatre-vingts esclaves, amenés de deux ou trois cents lieues, épuisés par les fatigues d'un long voyage, embarqués pour rester cinq ou six mois à la vue de leur pays, ayant tous des idiomes différens, incertains du sort qu'on leur prépare, frappés du préjugé que les Européens les mangent & boivent leur sang; l'ennui seul leur donne la mort, ou leur cause des maladies qui deviennent contagieuses par l'impossibilité

où l'on se trouve de séparer les malades de ceux qui ne le sont pas. Un petit navire destiné à porter deux ou trois cents négres, évite par le peu de séjour qu'il fait à la côte, la moitié des accidents & des pertes qu'éprouve un navire de cinq ou six cents esclaves. Aussi, les Anglois qui ont poussé ce commerce aussi loin qu'il peut aller, ont-ils contracté l'habitude de n'envoyer que des bâtiments de cent vingt ou trente tonneaux dans les mers qui s'étendent depuis le Senegal jusqu'à la rivire de Volte, & de n'en expédier d'un peu plus considérables que pour le Colbar où la traite est plus vive, & où ils forment leurs principales cargaisons. Il n'y a que les François qui soient restés opiniâtrement fideles à l'ancienne routine. Cependant la ville de Nantes qui fait seule en Afrique autant d'affaires que tous les autres ports du royaume ensemble, commence à revenir de ses préjugés. Elle y renoncera sans doute entiérement, & tous les négocians qui font le même commerce avec leurs propres fonds, suivront son exemple.

Il est d'autres abus de la derniere importance, à reformer dans cette navigation naturellement peu saine. Ceux qui s'y livrent font communément deux

fautes capitales. Dupes de leur avidité, les armateurs ont plus d'égard au port qu'à la marche de leurs vaisseaux ; ce qui prolonge nécessairement des voyages dont tout invite à abréger la durée. Un autre inconvénient plus dangereux encore, c'est l'habitude où l'on est de partir d'Europe en tout tems, quoique la régularité des vents & des courants ait déterminé la saison convenable pour arriver dans ces parages.

Cette mauvaise pratique a donné naissance à la distinction de grande & de petite route. La petite route est la plus directe & la plus courte. Elle n'a pas plus de dix-huit cens lieues jusques aux ports les plus éloignés où se trouvent les esclaves. Trente-cinq ou quarante jours suffisent pour la faire, depuis le commencement de septembre jusqu'à la fin de novembre, parce que depuis le moment du départ jusqu'au terme, on trouve les vents & les courans favorables. Il est même possible de la tenter en décembre, janvier & février, mais avec moins de sûreté & de succès.

Ces parages ne sont plus praticables depuis le commencement de mars jusqu'à la fin d'août. On auroit à lutter continuellement contre des courans violens portant au nord, & contre le

vent du ſud-eſt qui eſt régulier. L'expérience a appris que dans cette ſaiſon, il falloit s'éloigner des côtes, gagner la pleine mer, naviguer vers le ſud juſques par les vingt-ſix ou vingt-huit dégrés entre l'Afrique & le Breſil, & ſe rapprocher enſuite de la Guinée pour atterrer cent cinquante ou deux cens lieues au vent du port où on veut aborder. Cette route eſt de deux mille cinq cents lieues, & exige quatre-vingt-dix ou cent jours de navigation.

Indépendamment de ſa longueur, cette grande route emporte le tems favorable pour la traite & pour le retour. Les navires ſont ſurpris par les calmes, contrariés par les vents, entraînés par les courans; l'eau manque, les vivres ſe gâtent, le ſcorbut gagne les eſclaves. D'autres calamités non moins fâcheuſes ajoutent ſouvent au danger de cette ſituation. Les négres du nord de la ligne ſont ſujets à la petite vérole qui par une ſingularité fort aggravante, ne ſe développe guere chez ce peuple qu'après l'âge de quatorze ans. Si cette contagion entre dans un navire qui eſt encore à l'ancre, il y a des moyens connus pour en affoiblir la violence. Mais un vaiſſeau attaqué de cette épidémie, en route pour l'Amérique, perd ſouvent

toute sa cargaison de négres. Ceux qui sont nés au sud de la ligne rachetent cette maladie par une autre : c'est une sorte d'ulcere virulent, dont la malignité perce & s'irrite davantage sur mer, sans jamais guérir radicalement. La médecine devroit peut-être observer le double effet de la petite vérole sur les négres, qui est de respecter ceux qui naissent au-delà de l'équateur, & de n'attaquer jamais les autres dans l'enfance. C'est par la multiplicité & la variété des effets qu'on parvient quelquefois à deviner les causes des maladies, & à trouver leurs remedes.

Quoique toutes les nations qui font le commerce d'Afrique ayent un intérêt égal à la conservation des esclaves dans la traversée, elles n'y veillent pas toutes de la même maniere. Elles s'accordent à la vérité à les nourrir de féves de marais mêlées d'un peu de ris ; mais elles différent dans d'autres traitemens. Les Anglois, les Hollandois, les Danois, tiennent rigoureusement aux fers les hommes, & mettent souvent des menottes aux femmes : la foiblesse de leurs équipages les réduit à cette séverité. Les François plus nombreux, accordent plus de liberté : ils brisent tous les liens trois ou quatre jours après leur départ.

Les uns & les autres, sur-tout les Anglois, se relâchent trop sur la fréquentation de leurs matelots avec les captives. Ce désordre donne la mort aux trois quarts de ceux que la navigation de Guinée détruit chaque année.

C'est une opinion généralement reçue, que les noirs qui arrivent en Amérique, sont aujourd'hui vendus à un prix beaucoup plus haut qu'ils ne l'étoient autrefois. On se trompe ; & l'erreur vient de ce que l'acheteur ne fait attention qu'au nombre des signes de valeur qu'il donne, au lieu de ne compter que la quantité des denrées qu'il livre en échange. Cette mesure, la seule qui soit exacte, lui fera voir que les negres n'ont point enchéri, puisqu'il les paye avec la même quantité de productions dont il les achetoit dans les tems les plus reculés. C'est l'argent qui a changé de valeur, & non le malheureux negre.

Toutes les nations ne vendent pas les esclaves de la même façon. L'Anglois qui a acheté indifféremment tout ce qui s'est présenté dans le marché général, se défait en gros de sa cargaison. Un seul marchand l'acquiert entiere. Les cultivateurs la prennent en détail. Ce qu'ils rebutent est envoyé dans les colonies étrangeres, soit en enterlope, soit avec permission.

permiſſion. On y eſt plus tenté par le bon marché du negre que rebuté par ſa mauvaiſe conſtitution, & on l'achete. Les yeux s'ouvriront un jour.

Les Portugais, les Hollandois, les François, les Danois, qui n'ont point de débouché pour des eſclaves caducs ou infirmes, ne s'en chargent jamais en Guinée. Les uns & les autres diviſent leurs cargaiſons, ſuivant les beſoins des propriétaires des habitations. Le contrat ſe fait au comptant ou au crédit, ſelon les circonſtances. Lorſque le terme du payement eſt à dix-huit mois, comme il arrive ſouvent dans les colonies Françoiſes, les travaux du noir doivent avoir rendu à cette époque les deux tiers du prix de ſon acquiſition. Si cela n'arrive pas toujours, c'eſt par des raiſons particulieres dont le détail paroît ſuperflu.

Les premieres impreſſions que reçoivent les Afriquains dans le nouveau monde, les déterminent vers de bonnes ou de mauvaiſes qualités. Ceux qui tombent en partage à un maître humain, ſe portent d'eux-memes à ſes intérêts. Ils prennent inſenſiblement l'eſprit, les affections de l'attelier où ils ſont fixés. Cet attachement va quelquefois juſqu'à l'héroïſme. Un eſclave Portugais qui

avoit déserté dans les bois, ayant appris que son ancien maître étoit arrêté pour un assassinat, vint s'en accuser lui-même en justice, se mit dans les fers à la place du coupable, fournit les preuves fausses mais juridiques de son prétendu crime, & subit le dernier supplice. Des actes d'une nature moins sublime, mais assez fréquens, ont touché le cœur de quelques colons. Plusieurs diroient volontiers comme le chevalier Villiam Gooch, gouverneur de la Virginie, à qui on reprochoit de saluer un negre qui l'avoit prévenu : *je serois bien fâché qu'un esclave fût plus honnête que moi.*

Mais il y a des barbares qui regardant la pitié comme une foiblesse, se plaisent à tenir la verge de la tyrannie toujours levée. Graces au ciel, ils en sont punis par la négligence, par l'infidélité, par la désertion, par le suicide des déplorables victimes de leur cupidité. On voit quelques-uns de ces infortunés, ceux de Mina spécialement, terminer fiérement leur vie, avec la persuasion qu'après la mort, ils renaîtront dans leur patrie. Leur méthode est de se pendre, ou de s'étouffer en retournant leur langue en dedans, comme s'ils vouloient l'avaler. L'esprit de vengeance

fournit à d'autres des ressources plus destructives encore. Instruits dès l'enfance dans l'art des poisons qui naissent, pour ainsi dire, sous leurs mains, ils les emploient à faire périr les bœufs, les chevaux, les mulets, les compagnons de leur esclavage, tous les êtres qui servent à l'exploitation des terres de leur oppresseur. Pour écarter loin d'eux tous les soupçons, ils essayent leurs cruautés sur leurs femmes, leurs enfans, leurs maîtresses, sur tout ce qu'ils ont de plus cher. Ils goûtent dans ce projet affreux de désespoir, le double plaisir de délivrer leur espece d'un joug plus horrible que la mort, & de laisser leur tyran dans un état de misere qui le rapproche de leur état. La crainte des supplices ne les arrête point. Il entre rarement dans leur caractere de prévoir l'avenir; & d'ailleurs ils sont bien assurés de tenir le secret de leur crime à l'épreuve des tortures. Par une de ces contrariétés inexplicables du cœur humain, mais commune à tous les peuples éclairés ou sauvages, on voit les négres allier à leur poltronerie naturelle une fermeté inébranlable. La même organisation qui les soumet à la servitude par la paresse de l'esprit & le relâchement des fibres, leur donne une vigueur, un courage

inouis pour un effort extraordinaire : lâches toute leur vie, héros dans un moment. On a vu l'un de ces malheureux se couper le poignet d'un coup de hache, plutôt que de racheter sa liberté par un vil ministere en servant de bourreau.

Cependant rien n'est plus affreux que la condition du noir dans tout l'archipel Américain. Une cabane étouffée, mal-saine, sans commodités, lui sert de demeure. Son lit est une claye plus propre à briser le corps qu'à le reposer. Quelques pots de terre, quelques plats de bois forment son ameublement. La toile grossiere qui cache une partie de sa nudité, ne le garantit ni des chaleurs insupportables du jour, ni des fraîcheurs dangereuses de la nuit. Ce qu'on lui donne de manioc, de bœuf salé, de morue, de fruits & de racines, ne soutient qu'à peine sa misérable existence. Privé de tout, il est condamné à un travail continuel, dans un climat brûlant, sous le fouet toujours agité d'un conducteur féroce.

L'état de ces esclaves, quoique partout déplorable, éprouve quelque variation dans les colonies. Celles qui jouissent d'un sol étendu leur donnent communément une portion de terre qui

doit fournir à tous leurs besoins. Ils peuvent employer à son exploitation une partie du dimanche, & le peu de momens qu'ils dérobent les autres jours au temps de leur repas. Dans les isles plus resserrées, le colon fournit lui-même la nourriture, dont la plus grande partie a passé les mers. L'ignorance, l'avarice ou la pauvreté ont introduit dans quelques-unes un moyen de pourvoir à la subsistance des négres, également destructeur pour les hommes & pour la culture. On leur accorde le samedi ou un autre jour pour gagner, soit en travaillant dans les habitations voisines, soit en les pillant, de quoi vivre pendant la semaine.

Outre ces différences tirées de la situation locale des établissemens dans les isles de l'Amérique, chaque peuple Européen a sa maniere de traiter ses esclaves. L'Anglois à qui le voisinage de ses possessions du continent permet plus d'indulgence, a plus d'égard au tempérament, au climat, aux occupations. S'il ne facilite jamais le mariage entre ses noirs, il reçoit avec bonté comme un présent de la nature, les enfans issus de liaisons plus libres, & n'exige guere des peres & des meres un travail ou un tribut au-dessus de leurs forces. Les

esclaves sont à ses yeux des êtres purement physiques qu'il ne faut pas user ni détruire sans nécessité. Le François leur accorde une sorte de moralité, mais ne les traite guere comme des êtres sensibles. En leur permettant quelquefois le mariage, il leur refuse tous les moyens de soutenir le fardeau de cet état, ou d'en goûter les douceurs. Avec des mœurs libres, cette nation a la conduite la plus tyrannique.

Les opinions même des Européens influent sur le sort des négres de l'Amérique. Les protestans qui n'ont pas l'esprit de prosélytisme, les laissent vivre dans le mahométisme, l'idolâtrie où ils sont nés, sous prétexte qu'il est indigne de tenir *ses freres en Christ* dans la servitude. Les catholiques se croient obligés de leur donner quelques instructions, de les baptiser ; mais leur charité ne s'étend pas plus loin que les cérémonies d'un baptême nul & vain pour des hommes qui ne craignent pas les peines d'un enfer auquel ils sont, disent-ils, accoutumés dès cette vie.

Tout les rend insensibles à cette crainte, & les tourmens de leur servitude, & les maladies auxquelles ils sont sujets en Amérique. Deux leur sont particulieres, c'est le pian & le mal d'estomac.

Le premier effet de la derniere eſt de leur rendre la peau & le teint olivâtres. Leur langue blanchit. Un ſommeil inſurmontable les appéſantit. Ils ſont languiſſans, incapables du moindre exercice. C'eſt un anéantiſſement, un affaiſſement total de la machine. On eſt ſi découragé dans cet état, qu'on ſe laiſſe aſſommer plutôt que de marcher. Le dégoût des alimens doux & ſains eſt accompagné d'une eſpece de paſſion pour tout ce qui eſt ſalé ou épicé. Les jambes s'enflent ; la poitrine s'engorge ; peu échappent. La plupart finiſſent par être étouffés, après avoir ſouffert & dépéri pendant pluſieurs mois.

L'épaiſſiſſement du ſang, qui paroît être la ſource de ces maux peut venir de pluſieurs cauſes. Une des principales eſt ſans doute le chagrin qui doit s'emparer de ces hommes, qu'on arrache violemment à leur patrie, qui ſe voient garrottés comme des criminels, qui ſe trouvent tout-à-coup ſur mer pendant deux mois ou ſix ſemaines, qui du ſein d'une famille chérie paſſent ſous la verge d'un peuple inconnu dont ils attendent les plus affreux ſupplices. Une nourriture nouvelle pour eux, peu agréable en elle-même, les dégoûte dans la traverſée. A leur arrivée dans les iſles, les alimens

qu'on leur diſtribue, ne ſont ni bons ni ſuffiſans. Pour comble de malheur, pluſieurs d'entr'eux ont contracté en Afrique l'habitude de manger d'une certaine terre qui leur plaiſoit & ne les incommodoit pas : ils en cherchent qui lui reſſemble ; & le haſard a placé à leurs pieds un tuf rouge jaunâtre qui acheve de ruiner leur eſtomac.

Le pian, qui eſt la ſeconde maladie particuliere aux négres, ſe manifeſte par des gales ſeches, dures, calleuſes, circulaires, quelquefois couvertes par la peau, mais le plus ſouvent ulcerées & comme ſau-poudrées d'une farine blanchâtre qui tire ſur le jaune. On a voulu confondre le pian avec le mal vénérien, parce que le même remede leur convient. Cette opinion, quoique aſſez générale, eſt moins fondée qu'elle ne le paroît au premier coup d'œil.

Tous les négres venus de Guinée ou nés aux iſles, hommes & femmes, ont le pian une fois en leur vie : c'eſt une gourme qu'ils ſont obligés de jetter ; mais il eſt ſans exemple qu'aucun d'eux en ait été attaqué de nouveau, lorſqu'il avoit été guéri radicalement. Les Européens ne prennent jamais ou preſque jamais cette maladie, malgré le commerce fréquent, on peut dire jour-

nalier qu'ils ont avec les négresses. Celles-ci nourrissent les enfans blancs, & ne leur donnent point le pian. Comment concilier ces faits qui sont incontestables avec le systême que la médecine paroît avoir adopté sur la nature du pian ? Pourquoi ne veut-on pas que le germe, le sang & la peau des négres soient susceptibles d'un venin particulier à leur espece ? La cause de ce mal est peut-être dans celle de leur couleur. Une différence comme une ressemblance en amene toujours d'autres. Il n'y a point d'être ni de qualité qui soient isolés dans la nature.

Mais, quel que soit ce mal, il est prouvé par des calculs dont on ne dispute pas la justesse, qu'il meurt tous les ans en Amérique la septieme partie des noirs qu'on y porte de Guinée. Quatorze cens mille malheureux qu'on voit aujourd'hui dans les colonies Européennes du nouveau monde sont les restes infortunés de neuf millions d'esclaves qu'elles ont reçu. Cette destruction horrible ne peut pas être l'ouvrage du climat qui se rapproche beaucoup de celui d'Afrique, & moins encore des maladies, qui, de l'aveu de tous les observateurs, moissonnent peu de victimes. Sa source doit être dans le gouverne-

ment des esclaves. Ne pourroit-on pas le corriger ?

Le premier pas dans cette réforme, seroit d'apprendre à connoître l'homme physique & moral. Ceux qui vont acheter les noirs sur des côtes barbares ; ceux qui les menent en Amérique ; ceux surtout qui dirigent leur industrie, ayant sans cesse sous les yeux le spectacle de ces infortunés, se croient obligés par état, souvent même pour leur sûreté de les opprimer. Leur ame fermée à tout sentiment de compassion, ne connoît de ressorts que ceux de la crainte ou de la violence ; & elle les emploie avec toute la férocité d'une autorité précaire. Si les propriétaires des habitations, cessant de dédaigner le soin de leurs esclaves, se livroient à une occupation dont tout leur fait un devoir, ils abjureroient bientôt ces erreurs cruelles. L'histoire de tous les peuples leur démontreroit, qu'on ne rendra jamais utiles des hommes privés injustement de leur liberté, qu'on ne préviendra jamais les révoltes de leur ame, qu'en les traitant avec beaucoup de douceur & d'humanité.

Ce trait de lumiere puisé dans le sentiment, meneroit à beaucoup de reformes. On se rendroit à la nécessité de loger,

de vêtir, de nourrir convenablement des êtres condamnés à la plus pénible servitude qui ait existé, depuis l'infame origine de l'esclavage. On sentiroit qu'il n'est pas dans la nature, que ceux qui ne recueillent aucun fruit de leurs sueurs, puissent avoir la même intelligence, la même économie, la même activité, la même force, que l'homme qui jouit du produit entier de ses peines. Par dégrés, on arriveroit à cette modération politique qui consiste à épargner les travaux, à mitiger les peines, à rendre à l'homme une partie de ses droits, pour en retirer plus sûrement le tribut de ses devoirs. Le résultat de cette sage économie, seroit la conservation d'un grand nombre d'esclaves que les maladies causées par le chagrin ou l'ennui, enlevent aux colonies. Loin d'aggraver le joug qui les accable, on chercheroit à en adoucir, à en dissiper même l'idée, en favorisant un goût naturel qui semble particulier aux négres.

Leurs organes sont singulierement sensibles à la puissance de la musique. Leur oreille est si juste, que dans leurs danses, la mesure d'une chanson, les fait sauter & retomber, cent à la fois, frappant la terre d'un seul coup. Suspendus, pour ainsi dire, à la voix du chanteur, à la

corde d'un inſtrument, une vibration de l'air eſt l'ame de tous ces corps; un ſon les agite, les enleve & les précipite. Dans leurs travaux, le mouvement de leurs bras ou de leurs pieds eſt toujours en cadence. Ils ne font rien qu'en chantant, & ſans avoir l'air de danſer. La muſique chez eux, anime le courage, éveille l'indolence. On voit ſur tous les muſcles de leurs corps toujours nuds, l'expreſſion de cette extrême ſenſibilité pour l'harmonie. Poëtes & muſiciens, ils ſubordonnent toujours la parole au chant, par la liberté qu'ils ſe réſervent d'allonger ou d'abréger les mots pour les apliquer à un air qui leur plaît. Ce que les Italiens ont fait pour leur poëſie, les Afriquains le font pour leur muſique. Mais qu'on y prenne garde, toutes les fois que ces deux arts ſeront aſſociés, le plus puiſſant détruira l'autre. Depuis que l'Italie a de grands muſiciens elle n'a plus de grands poëtes. Les négres n'excellent dans aucun de ces beaux arts, mais ils ne cultivent l'un que pour l'autre. Un objet, un événement frappe un négre; il en fait auſſi-tôt le ſujet d'une chanſon. Ce fut dans tous les âges l'origine de la poëſie. Trois ou quatre paroles qui ſe répétent alternativement entre le chanteur & les aſſiſtans en

chœur, forment quelquefois tout le poëme. Cinq ou six mesures font toute l'étendue de la chanson. Ce qui paroît singulier, c'est que le même air, quoiqu'il ne soit qu'une répétition continuelle des mêmes tons, les occupe, les fait travailler ou danser pendant des heures entieres : il n'entraîne pas pour eux, ni même pour les blancs, l'ennui de l'uniformité que devroient causer ces répétitions. Cette espece d'intérêt est dû à la chaleur & à l'expression qu'ils mettent dans leurs chants. Leurs airs sont presque toujours à deux tems. Aucuns n'excitent la fierté. Ceux qui sont faits pour la tendresse, inspirent plutôt une sorte de langueur. Ceux même qui sont les plus gais, portent une certaine empreinte de mélancolie. C'est la maniere la plus profonde de jouir pour les ames sensibles. La mélancolie recueille la joie, où l'amour a semé la tristesse.

Un penchant si vif, solemnellement attesté par un observateur exact né en Amérique, pourroit devenir un grand mobile entre des mains habiles. On s'en serviroit pour établir des fêtes, des jeux, des prix. Ces amusements économisés avec intelligence, empêcheroient la stupidité si ordinaire dans

les esclaves, allégeroient leurs travaux, & les préserveroient de ce chagrin dévorant qui les consume, qui abrege si généralement leurs jours. Après avoir pourvu à la conservation des noirs apportés d'Afrique, on s'occuperoit de ceux qui sont nés dans les isles mêmes.

Ce ne sont pas les negres qui refusent de se multiplier dans les chaînes de leur esclavage. C'est la cruauté de leurs maîtres qui a su rendre inutiles pour eux-mêmes le vœu de la nature. Nous exigeons des négresses des travaux si durs avant & après leur grossesse, que leur fruit n'arrive pas à terme, ou survit peu à l'accouchement. Quelquefois même, on voit des meres désespérées par les châtiments que la foiblesse de leur état leur occasionne, arracher leurs enfants du berceau pour les étouffer dans leurs bras, & les immoler avec une fureur mêlée de vengeance & de pitié, pour en priver des maîtres barbares. Cette atrocité dont toute l'horreur retombe sur les Européens, leur ouvrira peut être les yeux. Leur sensibilité sera réveillée par des intérêts mieux combinés. Ils connoîtront qu'ils perdent plus qu'ils ne gagnent à outrager perpétuellement l'humanité; & s'ils ne

deviennent pas les bienfaiteurs de leurs esclaves, du moins cesseront-ils d'en être les bourreaux.

Après avoir pris des mesures sages pour ne pas priver leurs habitations des secours que leur offre une fécondité presqu'incroyable, ils songeront à nourrir, à étendre la culture par la population, sans moyens étrangers. Tout les invite à établir ce systême facile & naturel.

Il y a quelques puissances dont les établissements des isles de l'Amérique, acquierent tous les jours de l'étendue, & il n'y en a aucune dont la masse du travail n'augmente continuellement. Ces terres exigent donc de jour en jour un plus grand nombre de bras pour leur exploitation. L'Afrique, où les Européens vont recruter la population de leurs colonies, leur fournit graduellement moins d'hommes; & en les donnant plus foibles, elle les vend plus cher. Cette mine d'esclaves s'épuisera de plus en plus avec le temps. Mais cette révolution dans le commerce fût-elle aussi chimérique qu'elle paroît prochaine, il n'en reste pas moins démontré, qu'un grand nombre d'esclaves tirés d'une région éloignée périt dans la traversée ou dans un nouvel hémisphere; qu'ils

coûtent tous près de cent pistoles; qu'il y en a peu dont la vie ordinaire ne soit abrégée; & que la plupart de ceux qui parviennent à une vieillesse malheureuse, sont extrêmement bornés, accoutumés dès l'enfance à l'oisiveté, souvent peu propres aux occupations qu'on leur destine; & continuellement désespérés d'être séparés pour toujours de leur patrie. Si nous ne nous trompons, des cultivateurs nés dans les isles mêmes de l'Amérique, respirant toujours leur premier air, élevés sans autre dépense qu'une nourriture peu chere, formés de bonne-heure au travail par leurs propres peres, doués d'une intelligence ou d'une aptitude singuliere pour tous les arts: ces cultivateurs devroient être préférables à des esclaves vendus, expatriés & toujours forcés.

Le moyen de substituer aux noirs étrangers ceux des colonies mêmes, s'offre sans le chercher. Il se réduit à soigner les enfants noirs qui naissent dans les isles; à concentrer dans leurs atteliers cette foule d'esclaves qui promenent leur inutilité, leur libertinage, le luxe & l'indolence de leurs maîtres dans toutes les villes & les ports de l'Europe; sur-tout à exiger des navigateurs qui fréquentent les côtes d'Afrique,

qu'ils forment leur cargaison d'un nombre égal d'hommes & de femmes, ou même de quelques femmes de plus durant quelques années, pour faire cesser plutôt la disproportion qui se trouve entre les deux sexes.

Cette derniere précaution, en mettant les plaisirs de l'amour à la portée de tous les noirs, les consoleroit & les multiplieroit. Ces malheureux oubliant le poids de leurs chaînes, se sentiront renaître. Ils sont la plupart fideles jusqu'à la mort aux négresses que l'amour & l'esclavage leur ont données pour compagnes; ils les traitent avec cette compassion que les misérables puisent mutuellement les uns pour les autres dans la dureté même de leur sort; ils les soulagent sous le fardeau de leurs occupations; ils s'affligent du moins avec elles, lorsque par l'excès du travail, ou par le défaut de nourriture, la mere ne peut offrir à son enfant qu'une mamelle tarie ou baignée de ses larmes. De leur côté, les femmes, quoiqu'on ne leur fasse pas une obligation d'être chastes, sont inébranlables dans leurs engagements, lorsque la vanité d'être aimées des blancs ne les rend pas volages. Malheureusement c'est une tentation d'inconstance, où

elles n'ont que trop ſouvent occaſion de ſuccomber.

Ceux qui ont cherché les cauſes de ce goût pour les negreſſes, qui paroît ſi dépravé dans les Européens, en ont trouvé la ſource dans la nature du climat qui ſous la zone torride entraîne invinciblement au phyſique de l'amour; dans la facilité de ſatisfaire ſans contrainte & ſans aſſiduité ce penchant inſurmontable; dans un certain attrait piquant de beauté qu'on trouve bientôt dans les negreſſes, lorſque l'habitude a familiariſé les yeux avec leur couleur; ſur-tout dans une ardeur de tempérament qui leur donne le pouvoir d'inſpirer & de ſentir les plus brûlans transports. Auſſi ſe vengent-elles, pour ainſi dire, de la dépendance humiliante de leur condition, par les paſſions déſordonnées qu'elles excitent dans leurs maîtres; & nos courtiſannes en Europe, n'ont pas mieux que les eſclaves negreſſes l'art de conſommer & de renverſer de grandes fortunes. Mais les Africaines l'emportent ſur les Européennes en véritable paſſion pour les hommes qui les achetent. C'eſt à la fidélité de leur amour qu'on a dû plus d'une fois le bonheur d'avoir découvert & prévenu des conſpirations qui auroient

fait égorger tous les oppresseurs sous le couteau de leurs esclaves. Ce châtiment sans doute étoit bien mérité par la double tyrannie de ces indignes ravisseurs des biens & de la liberté de tant de peuples.

Car on ne s'avilira pas ici jusqu'à grossir la liste ignominieuse de ces écrivains qui consacrent leurs talens à justifier par la politique, ce que réprouve la morale. Dans un siecle où tant d'erreurs sont courageusement démasquées, il seroit honteux de taire des vérités importantes à l'humanité. Si tout ce que nous avons déja dit, n'a paru tendre qu'à diminuer le poids de la servitude, c'est qu'il falloit soulager d'abord des malheureux qu'on ne pouvoit délivrer; c'est qu'il s'agissoit de convaincre leurs oppresseurs même qu'ils étoient cruels au préjudice de leurs intérêts. Mais en attendant que de grandes révolutions peut-être fassent sentir l'évidence de cette vérité, il convient de s'élever plus haut. Démontrons d'avance qu'il n'est point de raison d'état qui puisse autoriser l'esclavage. Ne craignons pas de citer au tribunal de la lumiere & de la justice éternelles, les gouvernements qui tolérent cette cruauté, ou

qui ne rougissent pas même d'en faire la base de leur puissance.

Montesquieu n'a pu se resoudre à traiter sérieusement la question de l'esclavage. En effet, c'est dégrader la raison que de l'employer, on ne dira pas à défendre, mais à combattre même un abus si contraire à la raison. Quiconque justifie un si odieux systême, mérite du philosophe un silence plein de mépris, & du negre un coup de poignard.

Si vous portez votre main sur moi, je me tue, disoit Clarisse à Lovelacce; & moi je dirois à celui qui attenteroit à ma liberté, si vous approchez, je vous poignarde; & je raisonnerois mieux que Clarisse, parce que défendre ma liberté ou ce qui est la même chose ma vie, est mon premier devoir, respecter celle d'autrui n'est que le second; & que toutes choses d'ailleurs sont égales; la mort d'un coupable est plus conforme à la justice que celle d'un innocent.

Dira-t-on que celui qui veut me rendre esclave n'est point coupable, qu'il use de ses droits? Où sont-ils ses droits? qui leur a donné un caractere assez sacré pour faire taire les miens? Je tiens de la nature le droit de me défendre; elle ne t'a donc pas donné celui de

m'attaquer. Que ſi tu te crois autoriſé à m'opprimer, parce que tu es plus fort & plus adroit que moi, ne te plains donc pas, lorſqu'abattu ſous mes pieds, ſans ſecours & ſans force, mes bras vigoureux ouvriront ton ſein pour y chercher ton cœur; ne te plains donc pas, lorſque dans tes entrailles déchirées, tu ſentiras la mort que j'y aurai fait paſſer avec tes aliments. Je ſuis plus fort & plus adroit que toi, expie à préſent le crime d'avoir eu plus de force & plus d'adreſſe que moi, lorſque tu as fait de ton égal ton eſclave.

Eh! ne ſentez-vous pas, malheureux apologiſtes de l'eſclavage, que vous couvrez la terre d'aſſaſſins légitimes? Que vous ſappez la ſociété par ſes fondements, en armant tantôt un peuple contre tous les autres, & tantôt pluſieurs nations contre une ſeule. Que vous criez aux hommes: ſi vous voulez conſerver votre vie, hâtez-vous de me l'arracher, car j'en veux à la vôtre.

Mais, dites-vous, le droit d'eſclavage s'étend ſur le travail & la liberté, non ſur la vie des hommes. Eh quoi! le maître qui diſpoſe de l'emploi de mes forces, ne diſpoſe-t-il pas de mes jours qui dépendent de l'uſage volontaire & modéré de mes facultés? Qu'eſt-

ce que l'exiſtence pour celui qui n'en peut uſer? Je ne puis pas tuer mon eſclave, mais je puis faire couler ſon ſang goutte à goutte ſous le fouet d'un bourreau ; je puis l'accabler de douleurs, de travaux & de privation ; je puis attaquer de toutes parts, & miner ſourdement les principes & les reſſorts de ſa vie ; je puis étouffer par des ſupplices lents le germe malheureux qu'une negreſſe porte dans ſon ſein, fécond pour ſa ruine & pour ma tyrannie.

Diſons mieux. Le droit d'eſclavage eſt celui de commettre toutes ſortes de crimes, & ceux qui attaquent la propriété ; vous ne laiſſez pas à votre eſclave celle de ſa perſonne, de ſes pieds, de ſes mains que vous pouvez à tout moment charger de fers : & ceux qui détruiſent la ſûreté, vous pouvez l'immoler à vos caprices : & ceux qui font frémir la pudeur.... Tout mon ſang ſe ſouleve à ces images horribles ; je hais, je fuis l'eſpece humaine compoſée de victimes & de bourreaux ; & ſi elle ne doit pas devenir meilleure, puiſſe-t-elle s'anéantir?

Un mot encore, puiſqu'il faut tout dire. Cartouche aſſis au pied d'un arbre dans une forêt profonde, calculant la recette & la dépenſe de ſon brigan-

dage, les récompenses & les salaires de ses agens, & s'occupant avec eux d'idées de proportion & de justice distributive... Vous ne le croyez pas..... Mais l'armateur qui courbé sur un comptoir, regle la plume à la main le nombre d'attentats qu'il peut faire commettre sur les côtes de Guinée ; qui examine à loisir combien chaque negre lui coûtera, de fusils à livrer pour entretenir la guerre qui fournit les esclaves, de chaînes de fer pour le tenir garrotté sur son vaisseau, des fouets pour le faire travailler ; combien lui vaudra chaque goutte de sang dont ce negre arrosera son habitation ; si la négresse donnera plus à sa terre par les travaux de ses mains que par le travail de l'enfantement ; si.... Que pensez-vous du parallele ?.... Le voleur attaque & prend l'argent ; le négociant prend la personne même. L'un viole les institutions sociales ; l'autre viole la nature. Oui sans doute ; & s'il existoit une religion qui autorisât, qui tolérât, ne fut-ce que par son silence, de pareilles horreurs ; si d'ailleurs occupée de questions oiseuses ou séditieuses, elle ne tonnoit pas sans cesse contre les auteurs où les instruments de cette tyrannie ; si elle faisoit un crime à l'es-

clave de briser ses chaînes ; si elle souffroit dans son sein le juge inique qui condamne le fugitif à la mort ; si cette religion existoit, il faudroit en étouffer les ministres sous les débris de leurs autels.

Mais les negres sont une espece d'hommes née pour l'esclavage. Ils sont bornés, fourbes, méchants. Ils conviennent eux-mêmes de la supériorité de notre intelligence, & reconnoissent presque la justice de notre empire.

Les negres sont bornés, parce l'esclavage brise tous les ressorts de l'ame. Ils sont méchants : pas assez. Ils sont fourbes, parce qu'on ne doit pas la vérité à ses tyrans. Ils reconnoissent la supériorité de notre esprit, parce que nous avons abusé de leur ignorance ; la justice de notre empire, parce que nous avons abusé de leur foiblesse. J'aimerois autant dire que les Indiens sont une espece d'hommes nés pour être écrasés, parce qu'il y a chez eux des fanatiques qui se précipitent sous les roues du char de leur idole, devant le temple de Jagernat.

Mais tous ces negres étoient esclaves avant qu'on les achetât pour l'Amérique. La plupart étoient nés dans l'esclavage ; les autres y étoient tombés, soit par

par le droit de la guerre, soit par une peine de mort encourue par des crimes & commuée en celle de la servitude.

C'est vous, colons avares & paresseux qui entretenez l'esclavage en Afrique, par l'achat que vous faites de ses malheureuses victimes. Vous soufflez la guerre, en mettant un prix, non pas à la rançon, mais à la propriété sur les prisonniers. Vos vaisseaux y ont apporté un germe de destruction qui ne disparoîtra qu'avec la cessation de votre commerce abominable, ou qu'à l'extinction de cette misérable race que vous forcez à s'égorger pour de l'eau-de-vie. Ce sont, dites-vous, des criminels qui dignes de la mort devroient bénir les chaînes qui les en exemptent. Et moi je vous dis que parmi tous ces Africains que vous achetez, il n'y a pas peut-être un criminel, parce que dans un état despotique il ne peut y avoir de crime.

Le sujet d'un despote est de même que l'esclave dans un état contre nature. Tout ce qui contribue à y retenir l'homme, est un attentat contre sa personne. Toutes les mains qui l'attachent à la tyrannie d'un seul, sont des mains ennemies. Or, voulez vous savoir quels sont les auteurs ou les complices de

cette violence ? Tous ceux qui l'environnent. Sa mere, qui pour ne pas travailler à la propopagation de l'esclavage ne devoit peut-être pas lui donner le jour, & qui lui a donné les premieres leçons de l'obéissance ; son voisin qui lui en a donné l'exemple ; ses supérieurs qui l'y ont forcé ; ses égaux qui l'y ont entraîné par leur opinion. Tous sont les ministres & les instruments de la tyrannie ; & s'ils n'en étoient pas les victimes forcées, on ne leur devroit que la haine ou la mort. Le tyran ne peut rien par lui-même ; il n'est que le mobile des efforts que font tous ses sujets pour s'opprimer mutuellement. Il les entretient dans un état de guerre continuelle qui rend légitimes les vols, les trahisons, les assassinats. Ainsi que le sang qui coule dans ses veines, tous les crimes partent de son cœur, & reviennent s'y concentrer. Caligula disoit que si le genre humain n'avoit qu'une tête, il eût pris plaisir à la faire tomber. Socrate auroit dit que si tous les crimes pouvoient se trouver sur une même tête, ce seroit celle-là qu'il faudroit abattre.

Hâtons-nous donc de substituer à l'aveugle férocité de nos peres, les lumieres de la raison & les sentiments

de la nature. Brisons les chaînes de tant de victimes de notre cupidité, dussions-nous renoncer à un commerce qui n'a que l'injustice pour base & que le luxe pour objet.

Mais non. Il n'est pas besoin de faire le sacrifice de productions que l'habitude nous a rendues cheres. Vous pouvez les tirer de vos colonies sans les peupler d'esclaves. Ces productions peuvent être cultivées par des mains libres, & dès-lors consommées sans remords.

Les Isles sont remplies de noirs dont on a rompu les chaînes. Ils exploitent avec succès les petites habitations qu'on leur a données, ou qu'ils ont acquises par leur industrie. Ceux de ces malheureux qui recouvreroient successivement leur indépendance, vivroient en paix d'un semblable travail libre & fructueux. Les serfs de Danemarck qu'on vient d'affranchir, ont-ils abandonné leurs charrues?

Craint-on que la facilité de vivre sans agir sur un sol naturellement fertile, de se passer de vêtemens sous un ciel brûlant, plonge les hommes dans l'oisiveté? Pourquoi donc les habitans de l'Europe ne se bornent-ils pas aux travaux de premiere nécessité? Pourquoi s'épuisent-ils

dans des occupations laborieuses qui ne satisfont que des fantaisies passageres ? Il est parmi nous mille professions plus pénibles les unes que les autres, qui sont l'ouvrage de nos institutions. Les loix ont fait éclore sur la terre un essain de besoins factices qui n'auroient jamais existé sans elles. En distribuant toutes les propriétés au gré de leur caprice, elles ont assujetti une infinité d'hommes à la volonté impérieuse de leurs semblables, au point de les faire chanter & danser pour vivre. Vous avez parmi vous des êtres faits comme vous, qui ont consenti à s'enterrer sous des montagnes pour vous fournir des métaux, du cuivre qui vous empoisonne peut-être ; pourquoi voulez-vous que des negres soient moins dupes, moins fous que des Européens.

En accordant à ces malheureux la liberté, mais successivement, comme une récompense de leur économie, de leur conduite, de leur travail, ayez soin de les asservir à vos loix & à vos mœurs, de leur offrir vos superfluités. Donnez-leur une patrie, des intérêts à combiner, des productions à faire naître, une consommation analogue à leurs goûts ; & vos colonies ne manqueront pas de bras, qui soulagés de leurs chaînes,

en seront plus actifs & plus robustes.

Pour renverser l'édifice de l'esclavage, étayé par des passions si universelles, par des loix si authentiques, par la rivalité des nations si puissantes, par des préjugés plus puissans encore, à quel tribunal porterons-nous la cause de l'humanité que tant d'hommes trahissent de concert ? Rois de la terre, vous seuls pouvez faire cette révolution. Si vous ne vous jouez pas du reste des humains ; si vous ne regardez pas la puissance des souverains comme le droit d'un brigandage heureux, & l'obéissance des sujets comme une surprise faite à l'ignorance, pensez à vos devoirs. Refusez le sceau de votre autorité au trafic infame & criminel d'hommes convertis en vils troupeaux ; & ce commerce disparoîtra. Réunissez une fois pour le bonheur du monde vos forces & vos projets si souvent concertés pour sa ruine. Que si quelqu'un d'entre vous osoit fonder sur la générosité de votre sacrifice, l'espérance de sa richesse & de sa grandeur, c'est un ennemi du genre humain qu'il faut détruire. Portez chez lui le fer & le feu. Vos armées se rempliront du saint enthousiasme de l'humanité. Vous verrez alors quelle différence met la vertu, entre des hommes qui secourent des op-

primés, & des mercénaires qui servent des tyrans.

Mais pendant que les ames sensibles ne peuvent former que des vœux pour une révolution qui feroit plus d'honneur à notre siecle que de nouvelles découvertes sur le globe ou dans les sciences & les arts, les negres gémissent sous le joug de travaux, dont la peinture ne peut que nous intéresser de plus en plus sur leur destinée.

Le sol des isles de l'Amérique a très-peu de rapport avec le nôtre. Ses productions sont très-différentes; & la maniere de les cultiver ne se ressemble pas. A l'exception de quelques graines potageres, on n'y ensemence rien; tout s'y plante.

Comme le tabac fut la premiere production dont on s'occupa, que ses racines ne prennent point de profondeur, & que la moindre écorchure la fait périr, on n'employa qu'un simple grattoir pour préparer les terres qui devoient la recevoir, & pour extirper les mauvaises herbes qui l'auroient étouffée. Cet usage dure encore.

Lorsqu'on s'éleva à des cultures qui exigeoient plus de façons, & qui étoient moins délicates, on eut recours à la houe pour labourer & pour sarcler; mais

elle ne fut pas employée ſur tout l'eſpace qui devoit être mis en valeur. On ſe contenta de creuſer un trou pour placer la plante.

L'inégalité du terrein le plus communément rempli de côteaux, donna vraiſemblablement naiſſance à cet uſage. On put craindre que des pluies, qui tombent toujours en torrens, ne ruinaſſent par des ravines les terres remuées. L'indolence & le défaut des moyens dans les premiers temps, étendirent cette pratique aux plaines les plus unies. L'habitude qui prend ſi vîte tant d'empire, ſur-tout dans les pays chauds, conſacra cette routine. Perſonne ne ſongeoit à s'en écarter. Enfin quelques colons aſſez hardis pour s'élever au-deſſus du préjugé, ont imaginé de ſe ſervir de la charrue ; & il eſt vraiſemblable que cette méthode deviendra générale par-tout où elle ſera praticable. Il n'eſt rien qui ne porte à le deſirer & à l'eſpérer.

Toutes les terres des iſles étoient vierges, lorſque les Européens entreprirent de les défricher. Les premieres occupées, donnent depuis long-tems moins de productions, qu'on n'en retiroit au commencement. Celles qu'on a miſes ſucceſſivement en valeur, participent de cet épuiſement plus ou moins, en

raison de l'époque de leur défrichement. Quelle qu'ait été leur fertilité dans l'origine, toutes la perdent avec le temps; & bientôt elles cesseront de répondre aux travaux des cultivateurs, si l'art ne vient au secours de la nature.

C'est un principe d'agriculture généralement avoué par les physiciens, que la terre n'est vraiment productive qu'autant qu'elle peut recevoir les influences de l'air, & de tous les météores dirigés par ce puissant agent, tels que les brouillards, les rosées, les pluies. C'est aux labours & aux labours fréquens à lui procurer cet avantage. Les isles le réclament avec instance & sans délai. C'est la saison humide qu'il faut choisir pour remuer ces terres, dont la sécheresse arrêteroit la fécondité. La pratique de la charrue ne sauroit avoir d'inconvénient dans les campagnes bien égales. On préviendroit de voir les terreins en pente ravagés par les orages, en faisant les labours transversalement sur une ligne qui croiseroit celle de la pente des côteaux. Si la pente étoit si rapide que les terres mises en valeur pussent être entraînées malgré les sillons, on ajouteroit d'espace en espace & dans le même sens de petites saignées plus profondes, qui romproient en partie la force & la vîtesse

que la roideur des collines ajoute à la chûte des grosses pluies.

L'utilité de la charrue ne se borneroit pas à procurer aux plantes plus de suc végétal. Elle assureroit encore leurs produits. Les isles sont le pays des insectes. Leur multiplication y est favorisée par une chaleur continuelle, & ils se succedent sans interruption. On connoît l'étendue des ravages qu'ils font, les fourmis spécialement. Des labours fréquens & successifs fatigueroient ces especes dévorantes, troubleroient leur reproduction, en feroient beaucoup périr, & détruiroient la plupart de leurs œufs. Peut-être ce moyen ne seroit-il pas suffisant contre les rats que les vaisseaux ont apporté d'Europe en Amérique où ils se sont tellement multipliés, qu'ils détruisent souvent un tiers de récolte. On pourroit appeller au secours l'activité des esclaves, & encourager leur vigilance par quelque gratification.

La pratique du labourage paroîtroit devoir amener l'usage des engrais. Il est déjà connu sur quelques côtes. Celui qu'on emploie se nomme varech. C'est une espece de plante marine, qui au temps de sa maturité se détachant des eaux est portée au rivage par le mouvement des ondes. Il est un grand principe

de fécondité ; mais employé sans prépa-ration, il communique au sucre une âpreté désagréable qui doit venir des sels imprégnes de parties huileuses qui abondent dans les plantes marines. Peut-être ne faudroit-il pour faire cesser cette amertume, que brûler la plante & l'employer en cendres. Les sels dégagés par cette opération de parties huileuses & bien triturées par la végétation, circuleroient plutôt dans la canne de sucre, & lui porteroient des sucs plus purs.

Les terres intérieures n'ont pas encore été fumées, & il est difficile qu'elles le soient jamais à un certain point dans des isles où les troupeaux ne sont pas nombreux, & n'ont pas la commodité des étables. Cependant avec une volonté bien décidée, on trouveroit quelques ressources dans la grande quantité de mauvaises herbes dont il faut débarrasser continuellement les plantes utiles. Il n'y auroit qu'à les ramasser & à les faire pourrir. Les colons qui cultivent le caffé ont donné l'exemple de cette méthode, mais avec l'indolence que la chaleur du climat répand dans le travail même. Ils ont accumulé des herbes au pied des caffiers, sans voir que ces herbes qu'on ne prenoit pas même la peine de couvrir de

terre échauffoient l'arbre & servoient d'asyle à des insectes qui le dévoroient. On n'a guere été moins négligent dans le soin des troupeaux.

Tous les quadrupedes domestiques de l'Europe ont été portés en Amérique par les Espagnols ; & c'est de leurs établissemens que les colonies des autres nations les ont tirés. A l'exception du cochon qui, fait pour réussir dans les régions abondantes en fruits aquatiques, en insectes, en reptiles, est devenu plus grand & d'un meilleur goût, ces animaux ont tous dégénéré, & l'on n'en trouve dans les isles que de très-petites races. Quoique le vice du climat puisse avoir quelque part à cette dégradation, le défaut de soin en est peut-être la principale cause. Ils couchent toujours en plein champ. On ne leur donne jamais ni son ni avoine, & ils sont au verd toute l'année. On leur refuse jusqu'à l'attention de diviser les prairies en plusieurs quartiers, pour les faire passer alternativement de l'un dans l'autre. Ils paissent toujours sur le même espace, sans laisser à l'herbe le temps de renaître. Ces fourages ne peuvent avoir qu'un suc aqueux & foible. Une végétation trop prompte les empêche d'être suffisamment digérés par la nature. Aussi

les animaux destinés à la nourriture des hommes ne donnent-ils qu'une chair coriace & sans substance.

Ceux qu'on réserve aux divers travaux, ne rendent qu'à peine un foible service. Les bœufs ne traînent que de légers fardeaux & ne les traînent pas toute la journée. Ils sont toujours au nombre de quatre. On ne les attelle pas par la tête, mais par le col, à la maniere d'Espagne. Ce n'est pas l'aiguillon, c'est le fouet qui les excite. Deux conducteurs reglent leur marche.

Lorsque les chemins ne permettent pas l'usage des voitures, les bœufs sont remplacés par les mulets. Ceux-ci sont bâtés d'une maniere plus simple qu'en Europe, mais beaucoup moins solide. On leur met sur le dos un paillasson auquel on suspend deux crochets de chaque côté pris au hasard dans le bois. Ainsi équipés, ils portent au plus la moitié de ce que portent les nôtres, & font la moitié moins de chemin.

Le pas des chevaux n'est pas si lent. Ils ont conservé quelque chose de la vîtesse, du feu, de la docilité des chevaux Andalous dont ils tirent leur origine; mais leurs forces ne répondent pas à leur ardeur. On est réduit à les multiplier beaucoup, pour en tirer le

service qu'un petit nombre rendroit en Europe. Il faut en atteler trois ou quatre aux voitures extrêmement légeres, dont les habitans aisés se servent pour des courses qu'ils appellent des voyages, & qui ne seroient chez nous que des promenades.

On auroit empêché, retardé ou diminué la dégradation des animaux aux isles, si on eût eu l'attention de les renouveller par des races étrangeres. Des étalons venus de contrées plus froides ou plus chaudes auroient corrigé à un certain point l'influence de la température, de la nourriture, de l'éducation. Avec les femelles du pays, ils auroient produit de nouvelles races d'autant meilleures, qu'ils seroient partis d'un climat plus différent de celui où ils auroient été portés.

Il est bien extraordinaire qu'une idée si simple ne soit venue à aucun colon, & qu'il n'y ait eu aucune législation assez occupée de ses intérêts, pour substituer dans ses établissements le bœuf à bosse au bœuf commun. Tous les gens instruits doivent se rappeller que le bœuf à bosse a le poil plus doux & plus lustré, le naturel moins lourd, moins brut que notre bœuf, & une intelligence, une docilité fort supérieu-

res. Il est léger à la course, & il peut suppléer au cheval, puisqu'on le monte. Il se plaît autant dans les contrées méridionales, que celui dont nous nous servons aime les zones froides ou tempérées. On ne connoît que cette race dans le continent des grandes Indes, dans les isles orientales, & dans la plus grande partie de l'Afrique. Si l'habitude prenoit moins d'empire qu'elle n'en a communément, même sur les gouvernements les plus éclairés, on auroit vu que cet animal utile convenoit singuliérement au grand archipel de l'Amérique, & qu'il n'y avoit rien de si aisé que de le tirer à peu de frais de la côte d'Or ou de celle d'Angole.

Deux riches cultivateurs également frappés, l'un à la Barbade, l'autre à Saint-Domingue, de la foiblesse des animaux de trait & de charge dont ils trouvoient l'usage établi, ont tenté de leur substituer le chameau. Cette expérience faite autrefois sans succès au Pérou par les Espagnols, n'a pas été heureuse & ne devoit pas l'être. Il est connu que le chameau, quoique naturel aux pays chauds, craint les chaleurs excessives, & qu'il peut aussi peu réussir, aussi peu se perpétuer sous le ciel brûlant de la zone torride, que

que dans les zones tempérées. On auroit mieux fait de se tourner du coté du buffle.

Le buffle est un animal très-sale & d'un naturel violent. Il a des fantaisies brusques & fréquentes. Son cuir est solide, léger, presqu'impénétrable, & sa corne propre à beaucoup d'usages. On trouve sa chair noire & dure, desagréable au goût & à l'odorat. Le lait de la femelle est moins doux, mais plus abondant que celui de la vache. Nourri comme le bœuf avec lequel il a une ressemblance marquée, il le surpasse prodigieusement en force & en vîtesse. Deux buffles enchaînés à un chariot, au moyen d'un anneau qu'on leur passe dans le nez, traînent autant que quatre bœufs des plus vigoureux & en moitié moins de temps. Ils doivent cette double supériorité à l'avantage d'avoir les jambes plus hautes, & une masse de corps plus considérable, dont tout le poids est employé à tirer, parce que leur cou & leur tête se portent naturellement en bas. Comme cet animal est originaire de la zone torride, & qu'il est plus gros, plus fort, plus docile à mesure qu'il habite des pays plus chauds, on ne peut pas douter qu'il ne fût d'une grande utilité dans les

Antilles, & qu'il ne s'y perpétuât aisément.

L'indolence & la routine qui ont empêché la propagation des animaux domestiques, n'ont pas moins arrêté le succès de la transplantation de nos végétaux. On a porté successivement aux isles plusieurs especes d'arbres fruitiers. Ceux qui n'ont pas péri sont des especes de sauvageons dont les fruits ne sont ni beaux ni bons. La plupart ont dégénéré fort vîte, parce qu'on les a abandonné à la force d'une végétation toujours active, toujours excitée par la rosée abondante des nuits, par les vives chaleurs du jour, double principe de fécondité. Peut être un observateur intelligent en auroit-il su profiter pour se procurer des fruits passables; mais on ne trouve pas de ces hommes dans les colonies. Si nos plantes potageres y ont réussi; si elles sont toujours renaissantes, toujours vertes, toujours mûres, c'est qu'elles n'ont pas eu à lutter contre le climat où elles rencontroient une terre humide & pâteuse qui leur est propre; c'est qu'elles n'exigoient pas le moindre soin. Les sueurs des esclaves arrosent des productions plus utiles.

On a tourné les premiers travaux de ces malheureux vers les objets nécef-

faires pour la conservation de leur misérable existence. Excepté dans les isles occupées par les Espagnols, où les choses sont à peu près ce qu'elles étoient à l'arrivée des Européens dans le nouveau monde, les productions qui suffisoient aux sauvages ont diminué, à mesure qu'on a abattu les forêts pour former des cultures. Il a fallu se procurer d'autres subsistances; & les principales qu'on a dû rechercher, ont été tirées du pays même des nouveaux consommateurs.

L'Afrique a fourni aux isles un arbrisseau qui s'éleve d'environ quatre pieds, qui vit quatre ans, & qui est utile pendant toute sa durée. Il porte des gousses qui renferment cinq à six grains d'une espece de pois très-saine & très-nourrissante. Tout ce qui lui appartient est précieux par quelque vertu. Sa fleur est béchique; ses feuilles bouillies s'appliquent sur les plaies; & de son bois réduit en cendres, on fait une lessive qui nettoie les ulceres & dissipe les inflammations extérieures de la peau. On appelle cet arbuste pois d'Angole. Il réussit également, & dans les terres naturellement stériles, & dans celles dont on a épuisé les sels. Aussi les colons, bons administrateurs, ne

manquent-ils jamais d'en ſemer dans toutes les parties de leurs habitations, qui dans d'autres mains reſteroient incultes.

Cependant, le préſent le plus précieux que les iſles ayent reçu de l'Afrique, c'eſt le manioc. La plupart des hiſtoriens l'ont regardé comme une plante originaire d'Amérique. On ne voit pas trop ſur quel fondement eſt appuyée cette opinion, quoiqu'aſſez généralement reçue. Mais la vérité en fût-elle démontrée, les Antilles n'en tiendroient pas moins le manioc des Européens qui l'y ont tranſporté avec les Africains qui s'en nourriſſoient. Avant nos invaſions, la communication du continent de l'Amérique avec ces iſles étoit ſi peu de choſe, qu'une production de la terre ferme pouvoit être ignorée dans l'archipel des Antilles. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les ſauvages qui offrirent à nos premiers navigateurs des bananes, des ignames, des patates, ne leur préſenterent point de manioc; c'eſt que les Caraïbes concentrés à la Dominique & à Saint-Vincent l'ont reçu de nous; c'eſt que le caractere des ſauvages qui ne les rendoit pas propres à une culture ſi ſuivie; c'eſt que cette ſorte de culture exige des champs très-

découverts, & que dans les forêts dont ces isles étoient couvertes on ne trouva pas des intervalles défrichés qui eussent plus de vingt-cinq toises en quarré. Enfin, ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne voit l'usage du manioc établi qu'après l'arrivée des noirs; & que de temps immémorial il forme la nourriture principale d'une grande partie de l'Afrique.

Quoi qu'il en soit, le manioc est une plante qui vient de bouture. On la place dans des fosses de cinq ou six pouces de profondeur qu'on remplit de la terre même qu'on en avoit tirée. Ces fosses sont éloignées les unes les autres de deux pieds ou deux pieds & demi, selon la nature du terrein. L'arbuste s'éleve un peu plus que la hauteur de l'homme, & son tronc est à peu près gros comme le bras. A mesure qu'il croît, les feuilles basses tombent, & il n'en reste que vers le sommet. Son bois est mol & cassant.

C'est une plante délicate. La culture en est pénible. Le voisinage de toutes sortes d'herbes l'incommode. Il lui faut un terrein sec & léger. Son fruit est à sa racine; & si cette racine est ébranlée par l'agitation que le vent occasionne au corps de la plante, le fruit ne se

forme qu'imparfaitement. Il emploie dix-huit mois à croître ou à mûrir.

On ne peut le faire servir à la nourriture des hommes, qu'après lui avoir donné une préparation très-fatigante. Il faut en ratisser la premiere peau, le laver, le rapper, le presser pour extraire les parties aqueuses qui sont un poison froid, contre lequel il n'y a aucun remede connu. La cuisson acheve de faire évaporer ce qui pouvoit y rester du principe de mort qu'il renfermoit. Lorsqu'il ne paroît plus de fumée, on l'ôte de dessus la platine de fer où on la fait cuire, & on le laisse refroidir. Des expériences répétées ont démontré qu'il étoit presqu'aussi dangereux de le manger chaud que de le manger crud.

La racine de manioc rappée & réduite en petit grains par la cuisson, s'appelle farine de manioc. On donne le nom de cassave à la pâte de manioc changée en gâteau par la seul attention de la faire cuire sans la remuer. Il y auroit du danger à manger autant de cassave que de farine, parce que la cassave est beaucoup moins cuite. L'une & l'autre se conservent long-temps & sont très-nourrissantes, mais d'une digestion un peu difficile. Quoiqu'elles

paroissent d'abord insipides, il se trouve un grand nombre de blancs nés aux isles qui les préférent au meilleur froment. Tous les Espagnols généralement en font un usage habituel. Le François en nourrit ses esclaves. Seulement il y ajoute par semaine, ou trois livres de morue seche, ou deux livres de bœuf salé, ou une partie proportionnée de l'un & de l'autre, pour qu'ils puissent soutenir les rudes travaux dont ils sont chargés. Les autres peuples Européens qui ont formé des établissements aux isles, ne connoissent que peu le manioc. C'est de l'Amérique septentrionale que ces colonies reçoivent leur subsistance; de sorte que si par quelque événement qui est très-possible, leur liaison avec cette fertile contrée étoit interrompue pendant quatre mois, elles seroient réduites à mourir de faim. Une avidité sans bornes ferme les yeux des colons insulaires sur ce danger éminent. Tous ou presque tous trouvent avantageux de tourner l'activité entiere de leurs esclaves vers les productions qui entrent dans le commerce. Les principales sont le cacao, le rocou, le coton, l'indigo, le caffé. On parlera ailleurs de leur culture, de leur valeur, de leur destination. L'attention du lecteur ne sera

fixée ici que ſur le ſucre, dont le produit ſeul eſt plus important que celui de toutes les autres denrées réunies.

La canne qui donne le ſucre eſt une eſpece de roſeau, qui s'éleve communément à huit ou neuf pieds, en y comprenant les feuilles qui ſortent de ſon ſommet. Sa groſſeur la plus ordinaire eſt de deux à quatre pouces. Elle eſt couverte d'une écorce peu dure qui renferme une matiere ſpongieuſe. Des nœuds la coupent par intervalles, comme pour la renforcer & la ſoutenir; mais ſans empêcher la circulation de la ſeve, parce qu'ils ſont mous & moëlleux dans l'intérieur.

Cette plante eſt cultivée de toute ancienneté dans quelques contrées de l'Aſie & de l'Afrique. On ignore quand & comment, elle a été naturaliſée à Madere & aux Canaries. Tout ce qu'on ſait, c'eſt qu'elle fut portée de ces iſles dans le nouveau monde, où elle a auſſi-bien proſpéré que ſi elle en étoit originaire.

Toutes les terres ne lui conviennent pas également. Celles qui ſont graſſes & fortes, baſſes & marécageuſes, environnées de bois ou nouvellement défrichées, ne produiſent, malgré la groſſeur, la longueur des cannes, qu'un

ſuc aqueux, peu ſucré, de mauvaiſe qualité, difficile à cuire, à purifier & à conſerver. Les cannes plantées dans un terrein où elles trouvent bientôt le tuf ou le roc, n'ont qu'une durée fort courte & ne donnent que peu de ſucre. Un ſol léger, poreux & profond eſt celui que la nature a deſtiné à cette production.

La méthode générale pour l'obtenir, eſt de préparer un grand champ; de faire à trois pieds de diſtance l'une de l'autre des tranchées qui aient dix-huit pouces de long, douze de large, & ſix de profondeur; d'y coucher deux & quelquefois trois boutures d'environ un pied chacune, tirées de la partie ſupérieure de la canne, & de les couvrir légerement de terre. Il ſort de chacun des nœuds qui ſe trouvent dans les boutures une tige qui avec le temps devient canne à ſucre.

On doit avoir l'attention de la débarraſſer continuellement des mauvaiſes herbes qui ne manquent jamais de naître autour d'elle. Ce travail ne dure que ſix mois. Les cannes ſont alors aſſez touffues & aſſes voiſines les unes des autres pour faire périr tout ce qui pourroit nuire à leur fécondité. On les laiſſe croître ordinairement dix-huit

mois; & ce n'est guere qu'à cette époque qu'on les coupe.

Il sort de leur souche des rejetons qui sont coupés à leur tour quinze mois après. Cette seconde coupe ne donne guere que la moitié du produit de la premiere. On en fait quelquefois une troisieme & même une quatrieme qui sont toujours moindres progressivement, quelle que soit la bonté du sol. Aussi n'y a-t-il que le défaut de bras pour replanter son champ qui puisse obliger un cultivateur actif à demander à sa canne plus de deux récoltes.

Elles ne sont pas dans toutes les colonies, à la même époque. Dans les établissements François, Danois, Espagnols, Hollandois, elles commencent en janvier & continuent jusqu'en octobre. Cette méthode ne suppose pas une saison fixe pour la maturité de la canne. Cependant, cette plante doit avoir comme les autres ses progrès; & on remarque très-bien qu'elle est en fleur dans les mois de novembre & de décembre. Il doit résulter de l'usage de ces nations qui ne cessent point de recolter pendant dix mois, qu'elles coupent des cannes, tantôt prématurées, & tantôt trop mûres. Dès-lors le fruit n'a pas les

les qualités requises. Cette récolte doit avoir une saison fixe ; & c'est vraisemblablement dans les mois de mars & d'avril, où tous les fruits doux sont mûrs, tandis que les fruits aigres ne mûrissent qu'aux mois de juillet & d'août.

Les Anglois coupent leurs cannes en mars & en avril. Ce n'est pas cependant la raison de maturité qui les détermine. La sécheresse qui regne dans leurs isles, leur rend les pluies qui tombent en septembre nécessaires pour planter ; & comme la canne est dix-huit mois à croître, cette époque ramene toujours leur récolte au point de maturité.

Pour extraire le suc des cannes coupées, ce qui doit se faire dans vingt-quatre heures, sans quoi il s'aigriroit, on les met entre deux cylindres de fer ou de cuivre, posés perpendiculairement sur une table immobile. Le mouvement de ces cylindres est déterminé par une roue horizontale que des bœufs ou des chevaux font tourner ; mais dans les moulins à eau, cette roue horizontale reçoit son mouvement d'une roue perpendiculaire dont la circonférence présentée au courant de l'eau reçoit une impression qui la fait mouvoir sur son axe, de la droite à la gauche si le cou-

rant de l'eau frappe la partie supérieure de la roue, de la gauche à la droite si le courant frappe la partie inférieure.

Du réservoir où le suc de la canne est reçu, il tombe dans une chaudiere où on fait évaporer les parties d'eau les plus faciles à se détacher. Cette liqueur est versée dans une autre chaudiere où un feu modéré lui fait jeter sa premiere écume. Lorsqu'elle a perdu sa glutinosité, on la fait passer dans une troisieme chaudiere où elle jette beaucoup plus d'écume à un degré plus fort de chaleur. Ensuite on lui donne le dernier degré de cuisson dans une quatrieme chaudiere, dont le feu est à celui de la premiere comme trois à un.

Ce dernier feu décide du sort de l'opération. S'il a été bien conduit, le sucre forme des cristaux plus ou moins gros, plus ou moins brillants, à raison de la plus grande, de la moindre quantité d'huile qui les salit. Si le feu a été trop poussé, la matiere se réduit à un extrait noir & charboneux qui ne peut plus fournir de sel essentiel. Si le feu a été trop modéré, il reste une quantité considérable d'huiles étrangeres qui marquent le sucre, le rendent gras & noirâtre; de sorte que quand on veut le dessécher, il devient toujours

poreux, parce que les intervalles qu'occupoient les huiles restent vuides.

Aussi-tôt que le sucre est refroidi, on le verse dans des vases de terre faits en cône. La base du cône est découverte, son sommet est percé d'un trou, & on fait écouler par ce trou, l'eau qui n'a pu fournir des cristaux. C'est ce qu'on nomme le sirop. Après l'écoulement, on a du sucre brut. Il est gras, il est brun, il est mou.

La plupart des isles laissent à l'Europe le soin de donner au sucre les autres préparations nécessaires pour en faire usage. Cette pratique leur épargne des bâtiments nécessaires & coûteux. Elle laisse plus de noirs à employer aux travaux des terres. Elle permet de récolter sans interruption deux ou trois mois de suite. Elle emploie un plus grand nombre de navires pour l'exportation.

Les seuls colons François ont cru de leur intérêt de donner à leurs sucres une autre façon. Quelle que puisse être la perfection de la cuite du suc de la canne, il reste toujours une infinité de parties étrangeres accrochées aux sels du sucre, auquel elles paroissent être ce que la lie est au vin. Elles lui donnent une couleur terne & un goût de tartre dont on cherche à le dépouiller par une opé-

ration appellée *terrage*. Elle consiste à remettre le sucre brut dans un nouveau vase de terre, en tout semblable à celui dont nous avons parlé. On couvre la surface du sucre dans toute l'étendue de la base du cône, d'une marne blanche qu'on arrose d'eau. En se filtrant à travers de cette marne, l'eau entraîne une portion de terre calcaire, qu'elle promene sur les différentes molécules salines, où cette terre rencontre des matieres grasses auxquelles elle s'unit. On fait ensuite écouler cette eau par l'ouverture du sommet du moule, & on a un second sirop qu'on nomme melasse, & qui est d'autant plus mâuvais que le sucre étoit plus beau, c'est-à-dire, qu'il contenoit moins d'huile étrangere à sa nature; car alors la terre calcaire dissoute par l'eau, passe seule & fait sentir toute son âcreté.

Ce terrage est suivi d'une derniere préparation qui s'opere par le feu, & qui a pour objet de faire évaporer l'humidité dont les sels se sont impregnés pendant le terrage. Pour y parvenir, on sort la forme du sucre du vase conique de terre; on la transporte dans une étuve qui reçoit d'un fourneau de fer une chaleur douce & graduelle, & on l'y laisse jusqu'à ce que le sucre soit

très-sec, ce qui arrive ordinairement au bout de trois semaines.

Quoique les frais qu'exige cette opération soient perdus en général pour la chose, puisque le sucre terré est communément rafiné en Europe de la même maniere que le sucre brut, cependant tous les habitants des isles Françoises qui sont en état de purifier ainsi leurs sucres, ne manquent gueres de prendre ce soin. Ils y trouvent l'avantage inappréciable pour une nation dont la marine militaire est foible, de faire passer en temps de guerre de plus grandes valeurs dans leur métropole avec un moindre nombre de bâtiments que s'ils ne faisoient que du sucre brut.

On peut juger d'après celui-ci, mais beaucoup mieux d'après le sucre terré, de quelle sorte de sels il est composé. Si le sol où la canne a été plantée est solide, pierreux, incliné, les sels seront blancs, angulaires & les grains fort gros. Si le sol est marneux, la blancheur sera la même, mais les grains taillés sur moins de faces, réfléchiront moins de lumiere. Si le sol est gras & spongieux, les grains seront à peu près sphériques, la couleur sera terne, le sucre fuira sous le doigt sans y laisser

de ſentiment. Ce dernier ſucre eſt réputé de la plus mauvaiſe eſpece.

Les endroits directement expoſés au nord, produiſent le ſucre de la premiere qualité : ſans doute, parce que le vent du nord charrie dans les Antilles des ſels nitreux analogues avec les ſels de la terre propres à former du ſucre. Le ſol marneux eſt le plus fécond en cette ſorte de production. Les préparations qu'exige le ſucre qui pouſſe dans ces deux eſpeces de ſol, ſont moins longues & moins laborieuſes, qu'elles ne le ſont pour le ſucre produit dans une terre graſſe. Mais ces principes ſont ſujets à des modifications infinies, dont la recherche n'appartient qu'à des chimiſtes ou à des cultivateurs très-attentifs.

Quel que ſoit le ſucre, on le caſſe en Amérique, avant de l'embarquer pour l'Europe, & on le pile dans des tonneaux avec une extrême attention d'en ſéparer les qualités.

La canne fournit, outre le ſucre, des ſirops qui valent le douzieme du prix des ſucres. Le ſirop de meilleure qualité eſt celui qui coule d'un premier vaſe dans un ſecond, lorſqu'on fait le ſucre brut. Il eſt compoſé de matieres groſſieres qui entraînent avec elles des ſels

de sucre, soit qu'elles les contiennent, soit qu'elles les ayent détachées dans leur passage. Le sirop inférieur, plus amer & en moindre quantité, est formé par l'eau qui entraîne les parties tartreuses & terrestres du sucre, lorsqu'on le lessive. Par le moyen du feu, on tire encore quelque sucre du premier sirop, qui après cette opération, est moins estimé que le second.

Tous deux sont consommés dans le nord de l'Europe, où ils tiennent lieu de beurre & de sucre au peuple. L'Amérique septentrionale en fait le même usage, & de plus s'en sert pour donner de la fermentation & un goût agréable à une boisson nommée *Pruss*, qui n'est autre chose qu'une infusion d'une écorce d'arbre.

Ce sirop est encore plus utile, par le secret qu'on a trouvé de le convertir, en le distillant, en une eau-de-vie que les Anglois appellent *Rum*, & les François *Taffia*. Cette opération très-simple se fait en mêlant un tiers de sirop avec deux tiers d'eau. Lorsque ces deux substances ont suffisamment fermenté, ce qui arrive ordinairement au bout de douze ou quinze jours, elles sont mises dans un alambic bien net où la distillation se fait à l'ordinaire. La liqueur

qu'on en retire eſt égale à la quantité de ſirop qui a été employée.

Telle eſt la méthode à laquelle, après beaucoup d'expériences & de variations, toutes les iſles ſe ſont généralement arrêtées pour la culture du ſucre. Elle eſt bonne ſans doute, mais peut-être n'eſt-elle pas arrivée au degré de perfection dont elle eſt ſuſceptible. On peut conjecturer que ſi, au lieu de planter de grands champs de cannes & en une ſeule piece, on diſtribuoit un terrein par diviſion de dix toiſes, laiſſant entre deux diviſions plantées une diviſion d'intervalle ſans culture, il en réſulteroit de grands avantages. Dans la pratique actuelle, il n'y a que les cannes des bordures qui ſoient d'une belle venue & qui mûriſſent à propos. Celles du milieu ſont en partie avortées & mûriſſent mal, parce qu'elles ſont privées du courant de l'air, qui n'agit que par ſon poids, & parvient rarement au pied de ces cannes toujours couvert par les feuilles.

Dans ce nouveau ſyſtême de plantation, les portions de terre qui auroient repoſé, ſeroient plus propres à la reproduction, lorſqu'on auroit recolté les diviſions plantées qui à leur tour auroient du repos. Il eſt à préſumer que

par cette méthode on obtiendroit autant de sucre, que par la routine actuelle, avec cet avantage de plus qu'elle exigeroit moins d'esclaves pour l'exploitation. On peut juger de ce que vaudroit alors la culture du sucre, par ce qu'elle rend aujourd'hui malgré son imperfection.

Dans une habitation établie sur un bon sol & suffisamment pourvue de noirs, de bestiaux, de toutes les choses nécessaires, deux hommes exploitent un quarré de cannes, c'est-à-dire environ trois arpens. Ce quarré doit donner communément soixante quintaux de sucre brut. Le prix moyen du quintal rendu en Europe sera de vingt livres tournois, déduction faite de tous frais. Voilà donc un revenu de six cens francs pour le travail de chaque homme. Cent cinquante livres, auxquelles on joindra le prix des sirops & des taffias, suffiront aux dépenses d'exploitation; c'est-à-dire à la nourriture des esclaves, à leur dépérissement, à leurs maladies, à leurs vêtemens, à la réparation des ustensiles, aux accidens même. Le produit net d'un arpent & demi de terre sera donc de quatre cens cinquante livres. On trouveroit difficilement une culture plus avantageuse.

On peut même objecter que c'est en mettre le produit au-dessous de sa valeur réelle, parce qu'un quarré de cannes n'occupe pas deux hommes. Mais ceux qui feroient cette objection, doivent observer que la fabrique du sucre exige d'autres travaux que ceux de sa culture, & par conséquent des ouvriers employés ailleurs que dans les champs. L'estime & la compensation de ces différens genres de service, obligent à défalquer du produit d'un quarré de plantation les frais de l'entretien de deux hommes.

C'est principalement avec leur sucre, que les isles se procurent tout ce qui convient ou qui plaît à leurs colons. Elles tirent de l'Europe des farines, des poissons des viandes salées, des soieries, des toiles, des clincailleries : tout ce qui forme leur vêtement, leur nourriture, leur ameublement, leur parure, leurs commodités, leurs fantaisies même. Leurs consommations en tout genre sont prodigieuses, & doivent influer nécessairement dans les mœurs des habitans, la plupart assez riches pour se les permettre.

Il semble que les Européens transplantés dans les isles de l'Amérique, ne devroient pas avoir moins dégénéré que

les animaux qu'ils y ont fait passer. Le climat agit sur tous les êtres vivans. Mais les hommes étant, pour ainsi dire, moins immediatement soumis à la nature, ont le pouvoir de résister à son influence. Les premiers colons établis dans les Antilles, corrigerent l'activité d'un nouveau ciel & d'un nouveau sol, par les commodités qu'ils pouvoient tirer d'un commerce toujours ouvert avec leur ancienne patrie. Ils apprirent à se loger & à se nourrir de la maniere la plus convenable à leur changement de situation. Ils retinrent des habitudes de leur éducation tout ce qui pouvoit s'accorder avec les loix physiques de l'air qu'ils respiroient. Avec eux, ils transporterent en Amérique les alimens, les usages d'Europe, & familiariserent ensemble des êtres & des productions que la nature avoit séparés par un intervalle équivalent à la largeur d'une zone. Mais de toutes leurs coutumes primitives, la plus salutaire peut-être, fut celle de mêler & de diviser les races par le mariage.

Toutes les nations, même les moins policées, ont proscrit l'union des sexes entre les enfans de la même famille; soit que l'expérience ou le préjugé leur ait dicté cette loi; soit que le hasard

y conduise naturellement. Des êtres élevés ensemble dès l'enfance, accoutumés à se voir sans cesse, contractent plutôt dans cette familiarité l'indifférence qui naît de l'habitude, que ce sentiment vif & impétueux de sympathie qui rapproche tout-à-coup deux êtres qui ne se sont jamais vus. Si dans la vie sauvage la faim divise les familles, l'amour les aura sans doute réunies. L'histoire fabuleuse ou vraie de l'enlévement des Sabines, montre que le mariage a été la premiere alliance des nations. Ainsi le sang se sera mêlé de proche en proche, ou par les rencontres fortuites d'une vie errante, ou par les conventions & les convenances des peuplades fixes. L'avantage physique de croiser les races entre les hommes, comme entre les animaux, pour empêcher l'espece de s'abatardir, est le fruit d'une expérience tardive, postérieure à l'utilité reconnue d'unir les familles, pour cimenter la paix des sociétés. Les tyrans ont su de bonne heure, jusqu'à quel point il leur convenoit de séparer & de rapprocher leurs sujets entr'eux, afin de les tenir dans la dépendance. Ils ont séparé les conditions par des préjugés, parce que cette ligne de division entr'elles, étoit un lien de soumission

envers le souverain, qui les balançoit & les contenoit par leur haine & leur opposition mutuelles. Ils ont rapproché les familles dans chaque condition, parce que cette union étouffoit un germe éternel de discussion, contraire à tout esprit de société nationale. Ainsi le mêlange des races & des familles par le mariage, s'est combiné sur les institutions politiques, beaucoup plus encore que d'après les vues de la nature.

Mais quels que soient le principe physique ou le but moral de cet usage, il fut observé par les Européens qui voulurent se perpétuer dans les isles. La plupart se marierent, ou dans leur patrie, avant de passer dans le nouveau monde, ou avec des personnes qui y débarquoient. L'Européen alla épouser une Créole, ou le Créole épousa l'Européenne que le sort ou sa famille amenoient en Amérique. De cette heureuse association s'est formé un caractere particulier, qui distingue dans les deux mondes l'homme né sous le ciel du nouveau, mais de parens issus de l'un & de l'autre.

Les Créoles sont en général bien faits. A peine en voit-on un seul affligé des difformités si communes dans les autres climats. Ils ont tous dans les membres

une souplesse extrême, soit qu'on doive l'attribuer à une constitution organique propre des pays chauds, à l'usage de les élever sans les entraves du maillot ou de nos corsets, ou aux exercices qui leur sont familiers dès l'enfance. Leur teint, il est vrai, n'a jamais cet air de vie & de fraîcheur, qui fait plus à la beauté que des traits réguliers. Leur santé pour la couleur ressemble à à la convalescence; mais cette teinte livide, plus ou moins foncée, est à peu près celle de nos peuples méridionaux.

Leur intrépidité s'est signalée à la guerre par une continuité d'actions brillantes. Il n'y auroit pas de meilleurs soldats, s'ils étoient plus capables de discipline.

L'histoire ne leur reproche aucune de ces lâchetés, de ces trahisons, de ces bassesses qui souillent les annales de tous les peuples. A peine citeroit-on un crime honteux qu'ait commis un Créole.

Tous les étrangers sans exception trouvent dans les isles une hospitalité prévenante & généreuse. Cette utile vertu se pratique avec une ostentation qui prouve au moins l'honneur qu'on y attache. Ce penchant naturel à la bien-

faisance, exclut l'avarice : ils sont faciles en affaires.

La dissimulation, les ruses, les soupçons, n'entrent jamais dans leur ame. Glorieux de leur franchise, l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, & leur extrême vivacité, écartent de leur commerce ces voiles & ces réserves qui étouffent la bonté du caractere, éteignent l'esprit social & la vie du sentiment.

Une imagination ardente qui ne peut souffrir aucune contrainte, les rend indépendans, inconstans dans leurs goûts. Elle les entraîne au plaisir avec une impétuosité toujours nouvelle, à laquelle ils sacrifient, & leur fortune, & tout leur être.

Une pénétration singuliere; une prompte facilité à saisir toutes les idées & à les rendre avec feu ; la force de combiner jointe au talent d'observer ; un mêlange heureux de toutes les qualités de l'esprit & du caractere qui rendent l'homme capable des plus grandes choses, leur fera tout entreprendre, quand l'oppression les y aura forcés.

L'air dévorant & salin des Antilles, prive les femmes de ce coloris animé qui fait l'éclat de leur sexe. Mais elles ont une blancheur tendre, qui laisse aux yeux tout leur pouvoir d'agir, de por-

ter dans les ames ces traits profonds dont rien ne peut défendre. Extrêmement sobres, tandis que les hommes dévorent, à proportion des chaleurs qui les épuisent, elles n'aiment que l'usage du chocolat, du caffé, de ces liqueurs spiritueuses qui redonnent aux organes le ton & la vigueur que le climat énerve.

Elles sont très-fécondes, souvent meres de dix ou douze enfants. Cette propagation vient de l'amour qui les attache fortement, à l'homme qu'elles possedent, mais qui les rejette promptement vers un autre, dès que la mort a rompu les nœuds d'un premier ou second hymen.

Jalouses jusqu'à la fureur, elles sont rarement infidelles. L'indolence qui leur fait négliger les moyens de plaire; le goût presque humiliant des hommes pour les négresses; une maniere de vivre isolée ou publique qui éloigne les occasions & les dangers de la galanterie : voilà les meilleurs soutiens de la vertu des femmes.

L'espece de solitude où elles sont dans leurs habitations, leur donne une grande timidité, qui les embarrasse dans l'usage ou le commerce du monde. Elles contractent de bonne heure un défaut d'émulation & de volonté, qui leur fait négliger les talens agréables de

l'éducation. Elles ſemblent n'avoir de force ni de goût que pour la danſe, qui les porte & les anime ſans doute à des plaiſirs encore plus vifs. Cet inſtinct de volupté les ſuit dans tous les âges ; ſoit qu'elles y retrouvent le ſouvenir, ou quelque ſenſation de leur jeuneſſe ; ſoit pour d'autres raiſons qui ne nous ſont pas connues.

De ce tempérament naît un caractere extrêmement ſenſible & compatiſſant pour les maux dont elles ne peuvent ſupporter la vue, mais en même temps exigeant & ſévere pour le ſervice des domeſtiques qui ſont à leur perſonne. Plus deſpotiques, plus inexorables envers leurs eſclaves, que les hommes même, il ne leur coûte rien d'ordonner des châtimens, dont leur cruauté ſeroit punie & peut-être corrigée, s'il leur falloit les infliger, ou même en être les témoins.

C'eſt de cet eſclavage des negres, que les Créoles tirent peut-être en partie un certain caractere, qui les fait paroître bizarres, fantaſques, & d'une ſociété peu goûtée en Europe. A peine peuvent-ils marcher dans l'enfance, qu'ils voient autour d'eux des hommes grands & robuſtes, deſtinés à deviner, à prévenir leur volonté. Ce premier coup d'œil

doit leur donner d'eux-mêmes l'opinion la plus extravagante. Rarement exposés à trouver de la résistance dans leurs fantaisies même injustes, ils prennent un esprit de présomption, de tyrannie & de mépris extrême pour une grande portion du genre humain. Rien n'est plus insolent que l'homme qui vit presque toujours avec ses inférieurs ; mais quand ceux-ci sont des esclaves, accoutumés à servir des enfants, à craindre jusqu'à des cris qui doivent leur attirer des châtiments, que peuvent devenir des maîtres qui n'ont jamais obéi, des méchants qui n'ont jamais été punis, des fous qui mettent des hommes à la chaîne ?

Une idolâtrie si cruellement indulgente, donne aux Amériquains cet orgueil qu'on doit haïr en Europe, où plus d'égalité entre les hommes leur apprend à se respecter davantage. Elevés sans connoître la peine, ni le travail, ils ne savent, ni surmonter un obstacle, ni supporter une contradiction. La nature leur a tout donné, & la fortune ne leur a rien refusé. A cet égard, semblables à la plupart des rois, ce sont des êtres malheureux de n'avoir jamais éprouvé l'adversité. Le lait même des negresses qu'ils ont sucé,

ne peut faire couler dans leur ſang ce germe de pitié que les eſclaves ne ſentent pas plus que les tyrans. Sans le climat qui les porte violemment à l'amour, ils ne goûteroient aucun vrai plaiſir de l'ame : encore n'ont-ils guere le bonheur de concevoir de ces paſſions qui traverſées par les obſtacles & les refus, ſe nourriſſent de larmes & vivent de vertus. Sans les loix de l'Europe qui les gouvernent par leurs beſoins, & repriment ou gênent leur exceſſive indépendance, ils tomberoient dans une molleſſe qui les rendroit tôt ou tard la victime de leur propre tyrannie, ou dans une anarchie qui bouleverſeroit tous les fondements de leur ſociété.

Mais s'ils ceſſoient un jour d'avoir des negres pour eſclaves, & des rois éloignés pour maîtres, ce ſeroit peut-être le peuple le plus étonnant qu'on eût vu briller ſur la terre. L'eſprit de liberté qu'ils puiſeroient au berceau; les lumieres & les talens qu'ils hériteroient de l'Europe; l'activité que leur donneroient de nombreux ennemis à repouſſer; de grandes populations à former; un riche commerce à fonder ſur une immenſe culture; des états, des ſociétés à créer; des maximes, des loix & des mœurs à établir ſur la baſe éter-

nelle de la raiſon : tout cela ſeroit d'une race équivoque & mêlangée, la nation la plus floriſſante que la philoſophie & l'humanité puiſſent deſirer pour le bonheur de la terre.

S'il arrive quelque heureuſe révolution dans le monde, ce ſera par l'Amérique. Après avoir été dévaſté, ce monde nouveau doit fleurir à ſon tour, & peut-être commander à l'ancien. Il ſera l'aſyle de nos peuples foulés par la politique ou chaſſés par la guerre. Les habitans ſauvages s'y policeront; & les étrangers opprimés y deviendront libres. Mais il faut que ce changement ſoit préparé par des fermentations, des ſecouſſes, des malheurs; & qu'une éducation laborieuſe & pénible diſpoſe les eſprits à ſouffrir & à agir.

Jeunes Créoles, venez vous exercer en Europe, y pratiquer ce que nous enſeignons, y recueillir dans les reſtes précieux de nos antiques mœurs cette vigueur que nous avons perdue, y étudier notre foibleſſe, & puiſer dans nos folies mêmes ces leçons de ſageſſe qui couvent les deſſeins des grands événements. Laiſſez en Amérique vos negres dont la condition afflige nos regards, & dont le ſang peut-être ſe mêle à tous les levains qui alterent, corrompent & dé-

truisent notre population. Fuyez une éducation de tyrannie, de mollesse & de vice que vous donne l'habitude de vivre avec des esclaves, dont l'abrutissement ne vous inspire aucun des sentiments de grandeur & de vertu qui font naître les peuples célebres. L'Amérique a versé toutes les sources de la corruption sur l'Europe. Pour achever sa vengeance, il faut qu'elle en tire tous les instruments de sa prospérité. Détruite par nos crimes, elle doit renaître par nos vices.

La nature semble avoir destiné les Américains à plus de bonheur que les Européens. On connoît à peine dans les isles la goutte, la gravelle, la pierre, les apoplexies, les pleurésies, les fluxions de poitrines, les maladies sans nombre dont l'hyver est l'origine. Aucun de ces fléaux de l'espece humaine, ailleurs si meurtriers, n'y a jamais fait le moindre ravage. Il suffit d'avoir triomphé de l'air du pays, & d'être parvenu au-dessus de l'âge moyen, pour être comme assuré d'une longue & paisible carriere. La vieillesse n'y est pas caduque, languissante, assiégée des infirmités qui l'affligent dans nos climats.

Cependant celui des Antilles, attaque les enfants nouveaux nés d'un mal qui semble renfermé dans la zone tor-

ride. On l'appelle. *Tetanos*. Si l'enfant reçoit les impreſſions de l'air ou du vent ; ſi la chambre où il vient de naître eſt expoſée à la fumée, à trop de chaleur ou de fraîcheur, le mal ſe déclare auſſi-tôt. Il commence par la mâchoire qui ſe roidit & ſe reſſerre au point de ne pouvoir plus s'ouvrir. Cette convulſion paſſe bientôt aux autres parties du corps. L'enfant meurt faute de pouvoir prendre de nourriture. S'il échappe à ce péril qui menace les neuf premiers jours de ſa vie, il n'a plus à craindre aucun autre accident. Les douceurs qu'on lui permet même avant le ſevrage qui arrive au bout d'un an, l'uſage du caffé au lait, du chocolat, du vin, mais ſur-tout du ſucre & des confitures : ces douceurs ſi pernicieuſes à nos enfants, ſont offertes à ceux de l'Amérique par la nature qui les accoutume de bonne heure aux productions de leur climat.

Le ſexe foible & délicat, a ſes maux comme ſes charmes. Dans les iſles, c'eſt un affoibliſſement, un anéantiſſement preſque total de ſes forces ; une averſion inſurmontable pour tout ce qui eſt ſain ; une paſſion déſordonnée pour tout ce qui nuit à ſa ſanté. Les aliments ſalés ou épicés ſont les ſeuls que l'ont goûte & que l'on recherche.

Cette maladie eſt une vraie cachexie qui dégénere communement en hydropiſie. On l'attribue à la diminution des menſtrues dans les femmes qui arrivent d'Europe, & à la foibleſſe ou à la privation totale de cet écoulement périodique dans les femmes Créoles.

Les hommes plus robuſtes, ont des maux plus cruels. Ils ſont expoſés ſous ce voiſinage de l'équateur, à une fievre chaude & maligne, connue ſous des noms différens, & manifeſtée par des hémorrhagies. Le ſang qui bouillonne ſous les rayons ardens du ſoleil, s'y déborde par le nez, par les yeux, par les autres parties du corps. La nature dans les climats tempérés ne va pas ſi vîte, qu'elle ne donne dans les maladies les plus aiguës le temps d'obſerver & de ſuivre la route qu'elle prend. Elle eſt ſi prompte aux iſles, que ſi l'on tarde à ſaiſir la maladie dès l'inſtant qu'elle ſe déclare, elle eſt infailliblement mortelle. Auſſi faut-il dans vingt-quatre heures ſoutenir juſqu'à quinze & dix-huit ſaignées, dont les intervalles ſont remplis par d'autres remedes. Un homme n'eſt pas plutôt tombé malade, qu'il voit à ſes côtés le médecin, le notaire & le miniſtre des autels.

La plupart de ceux qui réſiſtent à

ces vives secousses, épuisés par le traitement qu'ils ont éprouvé, traînent une convalescence lente & difficile. Plusieurs tombent même dans une langueur habituelle produite par l'affaissement de toute la machine, que l'air toujours dévorant, & les aliments du pays trop foibles, sans doute, ne peuvent remettre en vigueur. Delà résultent des obstructions, des jaunisses, des gonflements de rate, qui quelquefois se terminent par l'hydropisie.

Ce danger assaillit presque tous les Européens qui débarquent en Amérique, & souvent même les Créoles qui reviennent des pays tempérés. Mais il épargne les femmes dont le sang a des évacuations naturelles; & les negres qui nés sous un climat plus chaud sont aguerris par la nature & préparés par une transpiration facile, & toutes les fermentations que peut causer le soleil.

C'est cet astre, sans doute, qui par la chaleur de ses rayons moins obliques & plus constans que dans nos climats, occasionne ces fievres violentes. Sa chaleur doit procurer l'épaississement inévitable du sang par l'excès des transpirations & des sueurs, le défaut de ressort dans les parties solides, le gonflement des vaisseaux par la dilatation des liqueurs

queurs; soit à raison de la raréfaction de l'air, soit à raison de la moindre compression qu'éprouve la surface des corps dans un athmosphere raréfié.

On parviendroit peut-être à prévenir une partie de ces inconvénients, en se faisant purger & saigner dans la route à mesure qu'on avance vers la zone torride, en renouvellant ces précautions aux isles, en y joignant le secours des bains froids.

Mais loin de recourir à ces moyens que le bon sens indique, on tombe dans des excès les plus propres à accélérer, à provoquer le mal. Les étrangers qui arrivent aux Antilles, entraînés par les fêtes qu'on leur y donne, par les agréments qu'on y aime, par l'accueil qu'ils y reçoivent, se livrent sans modération à tous les plaisirs que l'habitude rend moins nuisibles aux habitants nés sous ce climat. La table, la danse, le jeu, les veilles, le vin, les liqueurs, souvent le chagrin d'être désabusé des espérances chimériques qu'on avoit conçues : tout seconde l'effervescence que la chaleur excite dans le sang. Il est bientôt enflammé.

Comment ne succomberoit-on pas à cette épreuve du climat, quand les précautions même les plus exactes, ne suffi-

ſent pas pour garantir de l'atteinte de ces fievres dangereuſes ; quand les hommes les plus ſobres, les plus modérés, les plus éloignés de tout excès, & les plus attentifs ſur leurs actions, ſont les victimes du nouvel air qu'ils reſpirent. Dans l'état actuel des colonies, ſur dix hommes qui paſſent aux iſles, il meurt quatre Anglois, trois François, trois Hollandois, trois Danois & un Eſpagnol.

En voyant la conſommation d'hommes qui ſe faiſoit dans ces régions, lorſqu'on commença à les occuper, on penſa aſſez généralement qu'elles finiroient par dépeupler les états qui avoient l'ambition de s'y établir.

L'expérience a changé ſur ce point l'opinion publique. A meſure que ces colonies ont pouſſé leurs cultures, elles ont eu plus de moyens de dépenſer. Ces facultés nouvelles ont ouvert à la patrie principale des débouchés qui lui étoient inconnus. La maſſe des exportations n'a pas pu augmenter, ſans une augmentation de travail. Avec les travaux ſe ſont multipliés les hommes, comme ils ſe multiplieront par-tout où ils trouveront plus de moyens de ſubſiſter. Les étrangers même ſe ſont portés en foule dans des empires qui ouvroient un vaſte champ à leur ambition, à leur induſtrie.

Non-ſeulement la population s'eſt

accrue dans les états propriétaires des isles; mais elle y est devenue plus heureuse. Le bonheur est en général le résultat des commodités; & il doit être plus grand à mesure qu'on peut les varier & les étendre. Les isles ont procuré cet avantage à leurs possesseurs. Ils ont tiré de ces régions fertiles des productions agréables dont la consommation a ajouté à leurs jouissances. Ils en ont tiré qui, échangées contre les denrées de leurs voisins, les ont fait entrer en partage des douceurs des autres climats. De cette maniere les empires que le hazard, le bonheur des circonstances, ou des vues bien combinées, avoient mis en possession des isles, sont devenus le séjour des arts & de tous les agréments qui sont une suite naturelle & nécessaire d'une grande abondance.

Ce n'est pas tout. Ces colonies ont élevé les nations qui les ont fondées à une supériorité d'influence dans le monde politique; & voici comment. L'or & l'argent qui forment la circulation générale de l'Europe, viennent du Mexique, du Pérou & du Brésil. Ils n'appartiennent pas aux Espagnols & aux Portugais; mais aux peuples qui donnent leurs marchandises en échange de ces métaux. Ces peuples ont entr'eux des

comptes, qui en dernier résultat vont se solder à Lisbonne & à Cadix, qu'on peut regarder comme une caisse commune & universelle. C'est-là qu'on doit juger de l'accroissement ou de la décadence du commerce de chaque nation. Celle qui est en équilibre de vente ou d'achat avec les autres, retire son intérêt entier. Celle qui a acheté plus qu'elle n'a vendu, retire moins que son intérêt, parce qu'elle en a cédé une partie pour s'acquitter avec la nation dont elle étoit débitrice. Celle qui a plus vendu aux autres nations qu'elle n'a acheté d'elles, ne retire pas seulement ce qui lui est dû par l'Espagne & le Portugal, mais encore ce que lui doivent les autres nations avec lesquelles elle a fait des échanges. Ce dernier avantage est spécialement réservé aux peuples qui possedent les isles. Ils voient grossir annuellement leur numéraire par la vente des riches productions de ces contrées; & cette augmentation de numéraire assure leur prépondérance, les rend les arbitres de la paix & de la guerre. Mais dans quelles proportions, chaque nation a-t-elle augmenté sa puissance par la possession des isles. C'est ce qu'on développera dans les livres suivans.

Fin du Livre onzieme.



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE,
Des établissements & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE DOUZIEME.

L'ESPAGNE a la gloire d'avoir découvert le grand archipel des Antilles, & d'y avoir formé les premiers établissemens. Celui que ses navigateurs trouvent d'abord en arrivant en Amérique, se nomme la Trinité. Colomb y aborda, lorsqu'en 1498, il reconnut l'Orenoque,

Mais d'autres intérêts firent perdre de vue, & l'isle, & les bords du continent voisin. Cependant l'éclat de l'or qu'on avoit vu briller de loin sur la côte, y ramena la nation qui l'avoit découverte. On décida la conquête des régions immenses qu'arrosoit un des plus grands, des plus riches fleuves du monde ; & l'isle de la Trinité située à l'embouchure de l'Orenoque fut peuplée, pour assurer & faciliter l'exécution d'une si grande entreprise. Une isle a toujours de l'avantage sur un continent, lorsqu'avec peu de terrein à défendre, elle en trouve un très-grand à attaquer. Tel étoit celui que traverse l'Orenoque.

Ce fleuve qui tire, à ce qu'on croit, sa source des Cordillieres, après avoir été grossi dans un cours de cent soixante quinze lieues, par un nombre prodigieux de rivieres plus ou moins considérables, se jette dans l'océan par plus de cinquante embouchures. Telle est son impétuosité, qu'il traverse les plus fortes marées, & conserve la douceur de ses eaux, douze lieues après être sorti du vaste & profond canal qui l'enchaînoit. Cependant sa rapidité n'est pas toujours égale, par l'effet d'une singularité peut-être unique. L'Orenoque commençant à croître en avril, monte

continuellement pendant cinq mois & reste le sixieme dans son plus grand accroissement : en octobre, il commence à baisser graduellement jusqu'au mois de mars qu'il passe tout entier dans l'état fixe de sa plus grande diminution. Cette alternative de variations est réguliere, invariable même.

Ce phénomene dont on ignore la cause, paroît dépendre beaucoup plus de la mer que de la terre. Durant les six mois que le fleuve croît, l'hémisphere du nouveau monde n'offre, pour ainsi dire, que des mers & presque point de terres à l'action perpendiculaire des rayons du soleil. Durant les six mois que le fleuve décroît, l'Amérique ne présente que son grand continent à l'astre qui l'éclaire. La mer est moins soumise alors à l'influence active du soleil, ou du moins sa pente vers les côtes orientales, est plus balancée, plus brisée par les terres. Elle doit donc laisser un plus libre cours aux fleuves qui n'étant point alors si fort retenus par la mer, ne peuvent être grossis que par la fonte des neiges des Cordillieres ou par les pluies. C'est peut-être aussi la saison des pluies qui décide de l'accroissement des eaux de l'Orenoque. Mais pour bien saisir les causes d'un phéno-

mene si singulier, il faudroit étudier les rapports que peut avoir le cours de ce fleuve avec celui des Amazones, connoître la situation & les mouvemens de l'un & de l'autre. Peut-être trouveroit-on dans la différence de leur position, de leur source ou de leur embouchure, l'origine d'une diversité si remarquable dans l'état périodique de leurs eaux? Tout est lié dans le systême du monde. Le cours des fleuves tient aux révolutions, soit journalieres, soit annuelles de la terre. Quand un peuple éclairé connoîtra les bords de l'Orenoque, on saura, du moins on cherhera les raisons des phénomenes de son cours. Mais ce ne sera pas sans difficulté. Ce fleuve n'est pas aussi navigable que le fait présumer la masse de ses eaux. Son lit est embarrassé d'un grand nombre de rochers qui réduisent par intervalles le navigateur à porter ses bateaux, & les denrées dont ils sont chargés.

Les peuples qui traversent ou fréquentent ce fleuve, voisins du brûlant équateur, habitans d'un pays trop bon peut-être pour avoir été cultivé, ne connoissent ni la gêne des vêtemens, ni les chaînes de la police, ni le fardeau des gouvernemens. Libres sous le joug de la pauvreté, ils vivent la plupart de la

chasse, de la pêche & des fruits sauvages. L'agriculture doit être peu de chose, où l'on n'a qu'un bâton pour labourer la terre, & des haches de pierre pour abattre les arbres, qui après avoir été brûlés ou pourris, laissent un terrein propre à former un champ. De toutes ces nations la plus singuliere, est celle qui habite cette foule d'isles formées par les différentes embouchures de l'Orenoque. Son pays, quoique sous l'eau pendant les six mois de l'année que croît le fleuve, quoique submergé le reste du temps deux fois le jour par la marée, lui paroît préférable à tout. Elle est parvenue à l'habiter sans risque, en construisant des cabanes sur des pieux fort élevés & très-profondément enfoncés dans la vase. Un palmier qui couvre ces sables, fournit à ces sauvages doux, gais & sociables, leur nourriture, leur boisson, leurs meubles & leurs canots.

Les Espagnols n'entreprirent de remonter l'Orénoque qu'en 1535. N'y ayant pas trouvé les mines qu'ils cherchoient, ils le mépriserent au point de n'y avoir jamais formé qu'un petit établissement. Il est situé au bas du fleuve, & se nomme Saint-Thomas. Les premiers colons s'y adonnerent à la culture

du tabac avec une telle ardeur, qu'ils en livroient tous les ans dix cargaisons aux Hollandois. Cette communication ayant été proscrite par la métropole, la ville, qui d'ailleurs a été saccagée deux fois par des corsaires, se réduisit peu à peu à rien. Elle se borne aujourd'hui à élever quelques troupeaux qui sont conduits à Cumana par un chemin qu'on a tracé dans l'intérieur des terres.

Ces vastes & fertiles contrées sortiroient bien-tôt de l'obscurité où elles sont plongées, si l'Espagne savoit profiter de l'ambition active des Jésuites. On sait que ces hommes admirables comme société, dangereux comme citoyens, détestables comme religieux, étoient parvenus à tirer du fond des forêts un nombre considérable de sauvages, à les fixer sur les bords de l'Orenoque & des rivieres la plupart navigables qui s'y jettent, à leur donner quelques principes de sociabilité, un peu de goût pour les arts les plus nécessaires, sur-tout pour l'agriculture. Seroit-il impossible de les déterminer par l'appât des échanges, à multiplier le sucre, le coton, le tabac, le cacao qu'ils cultivent déjà pour leur propre usage ? Entre la vie sauvage & l'etat de société, c'est un désert immense à traverser. De l'enfance, de la

civilisation à la vigueur du commerce, il n'y a que des pas à faire. Le temps qui accroît les forces, abrege les distances. Le fruit qu'on retireroit du travail de ces peuplades nouvelles, en leur procurant des commodités, donneroit des richesses à l'Espagne. On les porteroit à la Trinité qui seroit ainsi rendue à sa destination primitive.

Elle ne se borneroit pas à n'être qu'un entrepôt. Son étendue, la fertilité de son sol, l'avantage de ses rades, lui donneroient un éclat qu'elle tireroit de son propre fond. Ceux qui l'ont parcourue avec assez de réflexion & de lumieres pour demêler, à travers les épaisses forêts qui la couvrent, ce qu'elle pouvoit valoir, l'ont jugée propre à rapporter abondamment plusieurs sortes de productions même d'un grand prix. Cependant elle n'a jamais cultivé que le cacao; mais il y étoit si parfait qu'on le préféroit à celui de Caraque même, & que les négocians Espagnols, pour s'en assurer, le payoient d'avance à l'envi les uns des autres. Cet empressement qui peut quelquefois augmenter l'industrie d'un peuple naturellement actif, perd infailliblement des hommes chez qui le goût du repos est une passion, & presqu'un besoin de la

nature ou de l'éducation. Les propriétaires ayant reçu plus d'argent qu'ils n'en pouvoient rembourſer avec l'unique denrée qui faiſoit toute leur fortune, tomberent peu à peu dans le découragement. A la vue d'un travail exceſſif, ils ſe mirent à ne rien faire. Depuis 1727 on ne trouve plus de cacao dans l'iſle. Elle devint à cette époque tout-à-fait étrangere à ſa métropole. Cette négligence avoit déjà comme anéanti la Marguerite.

Cette iſle dut un moment de vie & de proſpérité à une ſorte de richeſſe cachée dans le fond de la mer qui l'environnoit. Colomb avoit apperçu en 1498, à quatre lieues du continent, la petite iſle de Cubagua, qu'on appella depuis l'iſle des Perles. L'abondance de ce tréſor gratuit de la nature, y attira les Eſpagnols en 1509. Ils y arriverent avec quelques ſauvages des Lucayes qui ne s'étoient pas trouvés propres aux travaux des mines, mais qui avoient une grande facilité à demeurer long-temps ſous l'eau. Leur talent fut employé avec tant d'ardeur, qu'on vit s'élever en fort peu de temps des fortunes très-conſidérables. Les bancs où naiſſoient les perles s'épuiſerent ; & la colonie fut transférée en 1524 à la Marguerite, où l'on venoit

d'en découvrir, & d'où elles disparurent plus vîte encore. Dès-lors cette possession qui a quinze lieues de long sur six de large, devint encore plus indifférente à l'Espagne que la Trinité.

Si la cour de Madrid conserve ces deux isles, c'est plutôt pour éloigner du continent des nations plus industrieuses, que dans la vue d'en tirer quelque utilité. Des Espagnols y ont formé avec des Indiennes une génération d'hommes, qui réunissant l'inertie des peuples sauvages aux vices des peuples policés, sont paresseux, fripons & superstitieux. Ils vivent de leur pêche & de bananes que la nature, comme pour favoriser leur indolence, y fait croître plus grosses & meilleures que dans le reste de l'archipel. Ils élevent des bestiaux maigres & de peu de goût qu'ils vont échanger en fraude dans les colonies Françoises contre des camelots, des voiles noirs, des toiles, des bas de soie, des chapeaux blancs & des quinquailleries. Cette navigation se fait avec une trentaine de chaloupes non pontées.

Les troupeaux domestiques, ont peuplé les bois des deux isles de bêtes à corne qui sont devenues sauvages. On les tue à coups de fusil. Leur chair est divisée en aiguillettes de trois pouces

de large, d'un pouce d'épaisseur, qu'on fait secher, après avoir fondu la graisse, de maniere à les conserver trois ou quatre mois. Le cent pesant de cette viande qu'on nomme Tassan, se vend environ cinq piastres dans les établissemens François. La modicité de son prix prouve qu'on n'en fait pas grand cas.

Les commandans, les officiers civils & militaires, les moines attirent à eux tout l'argent que le gouvernement envoie dans les deux isles. Le reste qui ne passe pas le nombre de seize cents personnes vit dans une pauvreté affreuse. Elles fournissent en temps de guerre environ deux cents hommes que l'esprit de rapine attire indistinctement dans les colonies où l'on arme des vaisseaux corsaires. Les habitans de Porto-rico n'ont pas les mêmes inclinations.

Placée au centre des Antilles, cette isle a quarante lieues de long, sur vingt dans sa plus grande largeur. Quoique découverte & reconnue en 1493 par Colomb, elle n'attira l'attention des Espagnols qu'en 1509; & ce fut l'appât de l'or qui les y fit passer de Saint-Domingue, sous les ordres de Ponce de Leon. Cette nouvelle conquête devoit leur coûter.

Personne n'ignore que l'usage des ar-

mes empoisonnées, remonte aux siecles les plus reculés. Il précéda dans la plupart des contrées l'invention du fer. Lorsque les dards armés de pierres, d'os, d'arrêtes, se trouverent des armes trop foibles pour repousser les bêtes féroces, on eut recours à un suc mortel. Il n'y avoit aucun danger à manger les animaux tués avec des fleches empoisonnées, dont toute l'action se bornoit à figer le sang. Ce poison imaginé d'abord pour la chasse, servit depuis aux guerres des peuples, ou conquérans, ou sauvages. L'ambition & la vengeance ne connoissent des bornes dans leurs excès, qu'après avoir noyé durant des siecles des nations entieres dans des fleuves de sang. Quand on a reconnu que ce sang ne produit rien, ou qu'à mesure qu'il grossit dans son cours, il inonde, il dépeuple les terres, & ne laisse que des deserts sans vie & sans culture, alors on convient de modérer un peu la soif de le répandre. On établit ce qu'on appelle le droit de la guerre; c'est-à-dire l'injustice dans l'injustice, ou l'utilité des rois dans le massacre des peuples. On ne les égorge pas tous à la fois. On se réserve quelques têtes de ce bétail pour repeupler le troupeau de victimes nouvelles. Ce droit

de la guerre ou des gens, fait qu'on proſcrit certains abus dans l'uſage de tuer. Quand on a des armes à feu, l'on défend les armes empoiſonnées; & quand les boulets de canon ſuffiſent, on interdit les balles mâchées. Race indigne du ciel & de la terre, être deſtructeur & tyrannique, homme ou démon, ne ceſſeras-tu point de tourmenter ce globe où tu vis un moment? Ne finiras-tu pas la guerre avec l'anéantiſſement de ton eſpece? Vas, cours au nouveau monde.

De toutes les régions fertiles en plantes vénimeuſes, aucune ne le fut autant que l'Amérique méridionale. Elle devoit cette fécondité malheureuſe à ſon territoire généralement fétide, comme s'il s'épuroit du limon d'un déluge. Mais de tous les arbres qui produiſent la mort, le plus dangereux eſt le mancannilier.

Son tronc qui n'a jamais plus de deux pieds de circonférence eſt revêtu d'une écorce liſſe & tendre. Ses fleurs ſont rougeâtres. Son fruit a la couleur de la pêche & renferme un noyau. Ses feuilles ſemblables à celles du laurier, contiennent une ſubſtance laiteuſe. Il eſt dangereux de les manier, lorſque l'ardeur du ſoleil les fait ſuer, & plus dangereux encore de ſe repoſer ſous ſes fleurs innombrables, à cauſe de la pro-

digieuſe quantité de pouſſiere qui en tombe. On reçoit le ſuc fluide du mancannilier dans des coquilles rangées autour des inciſions qu'on a faites à ſon tronc. Lorſque cette liqueur eſt un peu épaïſſie, on y trempe la pointe des fléches qui acquierent la propriété de porter une mort prompte à tout être ſenſible, qui en eſt même très-légerement atteint. L'expérience prouve que ce venin conſerve ſon activité même au-delà d'un ſiecle. De tous les lieux où ſe trouve cet arbre funeſte, Porto-rico eſt celui où il ſe plaît le plus, où il eſt le plus multiplié. Pourquoi les premiers conquérans de l'Amérique n'ont-ils pas tous fait naufrage à cette iſle ? Mais le malheur des deux mondes a voulu qu'ils l'ayent trop tard connue, & qu'ils n'ayent jamais trouvé la mort due à leur avarice.

Le mancannilier ſemble n'avoir été funeſte qu'aux Américains. Les habitans de l'iſle qui le produit s'en ſervoient pour repouſſer le Caraïbe accoutumé à faire des incurſions ſur leurs côtes. Ils pouvoient employer les mêmes armes contre les Européens. L'Eſpagnol qui ignoroit alors que le ſel appliqué ſur la bleſſure au moment du coup en eſt le remede infaillible, auroit

ſuccombé peut-être aux premieres atteintes de ce poiſon. Mais il n'éprouva pas la moindre réſiſtance de la part de la part de ces ſauvages inſulaires. Inſtruits de ce qui s'étoit paſſé dans la conquête des iſles voiſines, ils regardoient ces étrangers comme des êtres ſupérieurs à l'humanité. Ils ſe jetterent d'eux-mêmes dans les fers. Cependant ils ne tarderent pas à ſouhaiter de briſer le joug inſupportable qu'on leur avoit impoſé. Seulement avant de le tenter, ils voulurent s'éclaircir ſi leurs tyrans étoient ou n'étoient pas immortels. La commiſſion en fut donnée à un cacique nommé Broyau.

Un haſard favorable à ſes deſſeins, ayant conduit chez lui Salzedo jeune Eſpagnol qui voyageoit, il le reçut avec de grandes marques de conſidération, & lui donna à ſon départ quelques Indiens pour le ſoulager dans ſa marche, pour lui ſervir de guides. Un de ces ſauvages le mit ſur ſes épaules pour traverſer une riviere, le jetta dans l'eau, & l'y retint avec le ſecours de ſes compagnons, juſqu'à ce qu'il ne remuât plus. On tira enſuite le corps ſur la rive. Dans le doute s'il étoit mort ou s'il vivoit encore, on lui demanda mille fois pardon du malheur

qui étoit arrivé. Cette comédie dura trois jours. Enfin la puanteur du cadavre ayant convaincu les Indiens que les Espagnols pouvoient mourir, on tomba de tous côtés sur les oppresseurs. Cent furent massacrés.

Ponce de Leon rassemble aussi-tôt tous les Castillans qui ont échappé à la conspiration. Sans perdre de temps il fond sur les sauvages déconcertés par cette brusque attaque. Leur terreur augmente à mesure que leurs ennemis se multiplient. Ce peuple a la simplicité de croire que les nouveaux Espagnols qui arrivent de Saint-Domingue, sont ceux-là même qui ont été tués & qui ressuscitent pour combattre. Dans cette folle persuasion, découragé de continuer la guerre contre des hommes qui renaissent de leurs cendres, il se remet sous le joug. On le condamne aux mines, où il périt en peu de temps dans les travaux de l'esclavage.

Ces barbaries n'ont produit aucun avantage à l'Espagne. Une isle d'une étendue considérable, arrosée d'un grand nombre de rivieres, fertile quoiqu'inégale, ayant un port excellent, des côtes faciles, & dont la possession auroit fait la fortune d'une nation active, cette isle est inconnue à la plu-

part des peuples. On y compte à peine quinze cents Eſpagnols, métis ou mulâtres. Ils ont environ trois mille négres, plus occupés à nourrir l'indolence du propriétaire qu'à ſeconder ſon induſtrie. Les maîtres & les eſclaves rapprochés par la pareſſe vivent également de mays, de patates & de caſſave. S'ils cultivent du ſucre, du tabac, du cacao, ce n'eſt que ce qu'il en faut pour leur conſommation. Ce qu'ils exportent ſe réduit à deux mille cuirs qu'ils fourniſſent annuellement au commerce d'Eſpagne, & à un aſſez grand nombre de mulets bons, mais petits, tels qu'on les trouve ordinairement dans les pays coupés & montueux. Ces mulets paſſent en fraude à Sainte-Croix, à la Jamaïque & à Saint-Domingue. L'oiſiveté de cette peuplade eſt protégée par une garniſon de deux cents hommes qui avec les prêtres & le magiſtrat coûte au gouvernement cinquante mille piaſtres. Cet argent joint à la valeur des beſtiaux ſuffit pour payer aux Anglois, aux Hollandois, aux François, aux Danois les toiles & les autres marchandiſes qu'ils fourniſſent. Toute l'utilité que la métropole tire de ſa colonie ſe réduit à faire renouveller l'eau & les rafraîchiſſements

des flottes qu'elle envoie dans le nouveau monde.

Si l'Espagne est assez peu touchée de ses propres intétêts, pour négliger les avantages que pourroit lui rapporter une isle si considérable, du moins devroit-elle permettre à ceux de ses sujets que le sort y a conduits, de sortir de la honteuse misere où ils languissent. Il suffiroit pour rendre leur condition meilleure, de les autoriser à la vente libre de leurs troupeaux. L'étendue de leur sol leur permettroit d'en élever assez pour les besoins de toutes celles des Antilles où l'on s'occupe de culture. La situation d'un établissement qui se trouve au milieu de ces isles, favoriseroit par-tout l'introduction de ses bestiaux dans leurs ports. Une communication non interrompue avec des peuples actifs & éclairés, réveilleroit des colons qui ne le sont pas. Le desir de partager les mêmes jouissances, inspireroit l'ardeur des mêmes travaux. La cour de Madrid recueilleroit alors des fruits politiques d'une condescendance que l'humanité seule devroit lui dicter. Jusqu'au moment de cette liberté de commerce, Porto-rico ne sera pas plus utile que Saint-Domingue.

Cette isle célebre dans l'histoire pour avoir été le berceau des Espagnols dans le nouveau monde, jetta d'abord un grand éclat par l'or qu'elle fournissoit. Ces richesses diminuoient avec les habitants du pays qu'on forçoit de les arracher aux entrailles de la terre; & elles tarirent enfin entiérement, lorsque les isles voisines ne fournirent plus que de quoi remplacer les déplorables victimes de l'avidité des conquérans. La passion de rouvrir cette source d'opulence, inspira la pensée d'aller chercher des esclaves en Afrique; mais outre qu'ils ne se trouverent pas propres aux travaux auxquels on les destinoit, l'abondance des mines du continent qu'on commençoit à exploiter, réduisit à rien les grands avantages qu'on avoit tirés jusqu'alors de celles de Saint-Domingue. La santé, la force, la patience des négres firent imaginer qu'il étoit possible de les employer utilement à la culture; & on se détermina par néceffité à un parti sage qu'avec plus de lumiere on auroit embrassé par choix.

Le produit de leur industrie fut d'abord extrêmement borné, parce qu'ils étoient en petit nombre. Charles-Quint, qui comme la plupart des souverains

préféroit ses favoris à tout, avoit exclusivement accordé la traite des noirs à un seigneur Flamand, qui céda son privilege aux Genois pour la somme de vingt-trois mille ducats. Ces avares républicains firent de ce honteux commerce l'usage qu'on fait toujours du monopole : il voulurent vendre cher, & ils vendirent peu. Lorsque le temps & la concurrence eurent amené le prix naturel & nécessaire des esclaves, ils se multiplierent. On doit bien penser que l'Espagnol accoutumé à traiter les Indiens presqu'aussi blancs que lui, comme des animaux, n'eut pas une meilleure opinion de ces noirs Africains qu'il substituoit à leur place. Ravalés encore à ses yeux par le prix même qu'ils lui coûtoient, sa religion ne l'empêcha pas d'aggraver le poids de leur servitude. Elle devint intolérable. Ces malheureux esclaves tenterent de recouvrer des droits que l'homme ne peut jamais aliéner. Ils furent battus; mais ils tirerent ce fruit de leur désespoir, qu'on les traita depuis avec moins d'inhumanité.

Cette modération, s'il faut appeller ainsi la tyrannie qui craint la révolte, eut des suites favorables. La culture fut poussée avec une espece de succès. Un

peu après le milieu du seizieme siecle, la métropole tiroit annuellement de sa colonie dix millions pesant de sucre, beaucoup de bois de teinture, de tabac, de cacao, de casse, de gingembre, de coton, une grande quantité de cuirs. On pouvoit penser que ce commencement de prospérité inspireroit le goût, donneroit les moyens d'en étendre les progrès. Un enchaînement de causes plus funestes les unes que les autres, ruina ces espérances.

Le premier malheur vint du dépeuplement de Saint-Domingue. Les conquêtes des Espagnols dans le continent, devoient contribuer naturellement à rendre florissante une isle que la nature paroissoit avoir placée pour devenir le centre de la vaste domination qui se formoit autour d'elle, pour être l'entrepôt de ses différentes colonies. Il en arriva tout autrement. A la vue des fortunes prodigieuses qui s'élevoient au Mexique ou ailleurs, les plus riches habitans de Saint-Domingue mépriserent leurs établissemens, & quitterent la véritable source des richesses qui est, pour ainsi dire, à la surface de la terre, pour aller fouiller dans ses entrailles des veines d'or qui tarissent bientôt. Le gouvernement entreprit en vain d'arrêter cette émigration:

tion : les loix furent toujours éludées avec adreſſe, ou violées avec audace.

La foibleſſe qui étoit une ſuite néceſſaire de cette conduite, enhardit les ennemis de l'Eſpagne à ravager des côtes ſans défenſe. On vit même le célebre navigateur Anglois, François Drake, prendre & piller la capitale. Ceux des corſaires qui n'avoient pas de ſi grandes forces, ne manquoient guere d'intercepter les bâtimens expédiés de ces parages, alors les mieux connus du nouveau monde. Pour comble de calamité, les Caſtillans eux-mêmes ſe firent pirates. Ils n'attaquoient que les navires de leur nation, plus riches, plus mal équipés, plus mal défendus que tous les autres. L'habitude qu'ils avoient contractée d'armer clandeſtinement pour aller chercher par-tout des eſclaves, empêchoit qu'on ne pût les reconnoître; & l'appui qu'ils achetoient des vaiſſeaux de guerre chargés de protéger la navigation, les aſſuroit de l'impunité.

Le commerce que la colonie faiſoit avec les étrangers pouvoit ſeul la relever, empêcher du moins ſa ruine entiere; il fut défendu. Comme il continuoit, malgré la vigilance des commandans, ou peut-être par leur connivence, une cour aigrie & peu éclairée, prit le parti

de raser la plupart des places maritimes, & d'en concentrer les malheureux habitans dans l'intérieur des terres. Cet acte de violence jetta dans les esprits un découragement que les incursions & l'établissement des François dans l'isle, porterent depuis au dernier période.

L'Espagne uniquement occupée du vaste empire qu'elle avoit formé dans le continent, ne fit jamais rien pour dissiper cette léthargie. Elle se refusa même aux sollicitations de ses sujets Flamands qui desiroient vivement d'être autorisés à défricher des contrées si fertiles. Plutôt que de courir le risque de leur voir faire sur les côtes quelque commerce frauduleux, elle consentit à laisser dans l'oubli une possession qui avoit été importante & qui pouvoit le redevenir.

Cette colonie, à qui sa métropole n'étoit plus connue que par un vaisseau médiocre qu'elle en recevoit tous les trois ans, avoit en 1717 dix-huit mille quatre cents dix habitants, Espagnols, métis, negres ou mulâtres. Leur couleur & leur caractere tenoit plus ou moins de l'Américain, de l'Européen & de l'Africain, en raison du mélange qui s'étoit fait du sang de ces trois peuples, dans l'union naturelle & passagere qui rapproche les races & les con-

ditions ; car l'amour comme la mort se plaît à les confondre. Ces demi-sauvages plongés dans une fainéantise profonde, vivoient de fruits & de racines, habitoient des cabanes, étoient sans meubles, & la plupart sans vêtements. Le petit nombre de ceux en qui l'indolence n'avoit pas étouffé le préjugé des bienséances, le goût des commodités, recevoient des habitants de la main des François leurs voisins, auxquels ils livroient leurs nombreux troupeaux, & l'argent qu'on leur envoyoit pour deux cents soldats, pour les prêtres & pour le gouvernement. Il ne paroît pas que la compagnie exclusive formée en 1757 à Barcelone, pour ranimer les cendres de Saint-Domingue, ait fait encore de grands progrès. Ses expéditions annuelles se réduisent à deux petits bâtiments qui font leur retour en Europe, chargés de six mille cuirs & de quelques autres marchandises de peu de valeur.

C'est à San-Dominguo capitale de la colonie que se font les échanges. Elle est située au bord d'une plaine qui a trente lieues de long, sur huit, dix & douze lieues de large. Ce grand espace qui fourniroit à un peuple cultivateur pour vingt millions de denrées, est cou-

vert de forêts & de ronces, rarement entremêlés de pâturages où paissent d'assez nombreux troupeaux. Ce terrein uni dans presque toute son étendue, devient inégal aux environs de la ville, bâtie sur les rives de la Lozama. De magnifiques ruines sont tout ce qui reste à cette célebre cité de sa prospérité premiere. Du côté de la terre, elle n'a pour fortifications qu'une simple muraille sans fossé & sans aucun ouvrage avancé; mais du côté de la riviere & de la mer, elle seroit difficile à prendre. Tel est le seul établissement que les Espagnols aient conservé à la côte du sud. Celui qu'ils ont au nord se nomme Monté-Christo.

Heureusement cette place maritime & commerçante n'a jamais eu de liaison avec l'Espagne. Elle doit son activité au voisinage des plantations Françoises. Durant la paix, les productions de la plaine de Maribaroux, située entre le fort Dauphin & la baye de Mancenille, vont se perdre dans ce port toujours rempli d'Anglois interlopes. Lorsque la guerre entre les cours de Londres & de Versailles n'entraîne pas celle de Madrid, Monté-Christo devient un marché considérable, parce que tout le nord de la colonie Françoise y fait

passer ses denrées qui y trouvent toujours des vaisseaux prêts à les enlever. Ce mouvement de vie cesse, dès l'instant que l'Espagne se croit obligée de prendre parti dans les querelles des deux nations rivales.

Les Espagnols n'ont nulle possession à l'ouest de l'isle entiérement occupé par la France; & ce n'est que depuis environ cinq à six ans qu'ils ont pensé à former des habitations à l'est, depuis très-long-temps entiérement perdu de vue.

Le projet d'établir des cultures, entré par hasard dans le conseil de Madrid, pouvoit s'exécuter dans la plaine de Vega-Real, située dans l'intérieur des terres, & qui a quatre-vingt lieues de long sur dix dans sa plus grande largeur. On trouveroit difficilement dans le nouveau monde un terrein plus uni, plus fécond, plus arrosé. Toutes les productions de l'Amérique y réussiroient admirablement; mais l'extraction en feroit impossible, à moins qu'on ne pratiquât des chemins dont l'entreprise effrayeroit, même des nations plus entreprenantes que la nation Espagnole. Ces difficultés devoient naturellement faire jetter les yeux sur les plaines de San-Dominguo, moins fertiles que celles

de Vega-Real, mais pourtant fertiles. On craignit ſans doute que les nouveaux colons ne priſſent les mœurs des anciens, & l'on ſe détermina pour Samana.

C'eſt une péninſule dans la partie orientale de l'iſle. Large de cinq lieues, longue de ſeize, elle ne tient au continent que par une langue étroite & fort marécageuſe. Elle offre aux vaiſſeaux une baye profonde de quatorze lieues, où le mouillage eſt de quatorze braſſes, & ſi commodes qu'ils peuvent être amarrés à terre. Cette baye eſt ſemée de petits iſlots, qu'il eſt aiſé d'éviter en rangeant la côte à l'oueſt. Avec un terrein très-fertile, quoiqu'il ne ſoit pas uni, la preſqu'iſle jouit d'une ſituation très-avantageuſe pour le commerce & pour l'atterrage des bâtimens qui arrivent d'Europe.

Ces conſidérations déterminerent les premiers avanturiers François qui ravagerent Saint-Domingue à ſe fixer à Samana. Ils s'y ſoutinrent aſſez long-tems, quoique leurs ennemis fuſſent en force dans le voiſinage. On ſentit à la fin qu'ils étoient trop expoſés, trop éloignés des autres établiſſemens que leur nation avoit dans l'iſle, & qui prenoient tous les jours de la conſiſtance. On les rappella. Les Eſpagnols ſe réjouirent de ce

départ ; mais ils n'occuperent pas la place qui devenoit vacante.

Cependant, ils y ont envoyé de nos jours des Canariens. L'état a fait la dépense de leur voyage, & s'est chargé des frais de leur entretien pendant plusieurs années. Ces mesures, quoique sages, n'ont produit aucun bien. Les nouveaux colons ont été la plupart victimes du climat, des défrichemens & des vexations des gouverneurs, dont l'esprit militaire est par-tout funeste à la prospérité des colonies. Le peu de ces étrangers qui survit à tant de maux, languit dans l'attente d'une mort prochaine. De si tristes essais ne promettent pas d'heureuses suites. Saint-Domingue doit rester pour les Espagnols dans l'état de foiblesse où ils l'ont laissé jusqu'à présent. La nature & la fortune les en dédommageront à Cuba.

Cuba, séparée de Saint-Domingue par un canal de dix-huit lieues, vaut seule un royaume. Sa largeur de quinze à trente-cinq lieues seulement est compensée par sa longueur de deux cens cinquante lieues. Découverte en 1492 par Colomb, ce ne fut qu'en 1511 que les Espagnols entreprirent de la conquérir. Diego de Velasquez vint avec quatre vaisseaux y aborder par sa pointe orientale.

Un cacique nommé Hatuey régnoit dans ce canton. Cet Indien, né dans Saint-Domingue, ou l'isle Espagnole, en étoit sorti pour éviter l'esclavage où sa nation étoit condamnée. Suivi des malheureux échappés à la tyrannie des Castillans, il avoit établi dans le lieu de son refuge un petit état qu'il gouvernoit en paix. C'est de là qu'il observoit au loin les voiles Espagnoles dont il craignoit l'approche. A la premiere nouvelle qu'il eut de leurs arrivée, il assembla les plus braves des Indiens, ses sujets ou ses alliés, pour les animer à défendre leur liberté ; mais les assurant que tous leurs efforts seroient inutiles, s'ils ne commençoient par se rendre propice le dieu de leurs ennemis : *la voilà*, leur dit-il devant un vase rempli d'or, *la voilà cette divinité si puissante, invoquons-la.*

Ce peuple qui voyoit des dieux partout où il ne voyoit pas la cause des phénomenes, des événemens frappans, crut aisément que l'or pour lequel se versoit tant de sang, étoit le dieu des Espagnols. On dansa, on chanta devant ce métal brut & sans forme, & on se reposa sur sa protection.

Mais Hatuey plus éclairé, plus soupçonneux que les autres caciques, les

assembla de nouveau. *Ne comptons*, leur dit-il, *sur aucun bonheur, tant que le dieu des Espagnols sera parmi nous. Il est notre ennemi comme eux. Ils le cherchent partout, & s'établissent où ils le trouvent. Dans les profondeurs de la terre, ils sauroient le découvrir. Si vous l'avaliez même, ils plongeroient leurs bras dans vos entrailles pour l'en arracher. Ce n'est qu'au fond de la mer qu'on peut le dérober à leurs recherches. Quand il ne sera plus parmi nous, ils nous oublieront sans doute.* Aussitôt tout l'or qu'on possédoit fut jetté dans les flots.

Cependant les Indiens virent avancer les Espagnols. Les fusils, les canons, ces dieux épouvantables, de leur bruit foudroyant disperserent les sauvages qui vouloient résister. Mais Hatuey pouvoit les rassembler. On fouille dans les bois, on le prend, on le condamne au feu. Attaché au poteau du bûcher, lorsqu'il n'attendoit que la flamme, un prêtre barbare vint lui proposer le baptême & lui parler du paradis. *Dans ce lieu de délices*, dit le cacique, *y a-t-il des Espagnols?* *Oui*, répondit le Missionnaire, *mais il n'y en a que de bons. Le meilleur ne vaut rien*, reprit Hatuey, *& je ne veux point aller dans un lieu où je craindrois d'en trouver un seul. Ne me parlez*

plus de votre religion, & laissez-moi mourir.

Le cacique fut brûlé, le dieu des Chrétiens déshonoré, sa croix baignée dans le sang humain; mais Valasquez ne trouva plus d'ennemis. Tous les caciques s'empresserent de lui rendre hommage. Après qu'on eut ouvert les mines, comme elles ne rapportoient pas assez d'or, les habitans de Cuba devenant inutiles, furent exterminés, parce qu'alors conquérir n'étoit que détruire. Une des plus grandes isles du monde ne coûta pas un homme aux Espagnols. Mais ont-ils tiré quelque profit de la conquête de Cuba?

Cet établissement a des cultures importantes. Il sert d'entrepôt à un grand commerce. On le regarde comme le boulevard du nouveau monde. Sous ces trois aspects, il mérite une attention sérieuse.

Le coton est la production qui devoit naturellement se multiplier davantage dans cette isle immense. Au temps de la conquête, cet arbuste y étoit très-commun. Sa conservation exigeoit peu d'avances, peu de bras, peu d'industrie; & la sécheresse d'une grande partie du terrein le rendoit singuliérement propre à cet usage. Cette marchandise y est

pourtant si rare qu'il se passe quelques fois plusieurs années, sans qu'on en expédie pour l'Europe.

Quoique l'Espagnol ait une aversion presqu'insurmontable pour l'imitation, il a adopté depuis peu à Cuba la culture du caffé, qu'il voyoit faire des progrès rapides dans les isles voisines. Mais en empruntant cette production des colons étrangers, il n'a pas emprunté leur activité à la faire valoir. On recueille à peine trente à trente-cinq mille livres pesant de caffé, dont le tiers est envoyé à la Vera-cruz, & le reste dans la métropole. On devroit conjecturer que cette plante se multipliera, à mesure que l'usage d'une boisson si familiere aux peuples des climats chauds, s'étendra chez les Espagnols; mais une nation qui, faite pour communiquer aux Européens le goût du caffé, a été la derniere à le connoître dans les deux mondes, sera lente dans tous ses progrès, comme elle l'est dans toute sorte d'inventions. La propagation du caffé demande celle du sucre. L'espagnol est-il préparé à l'une par l'autre?

Le sucre, la plus riche, la plus importante production de l'Amérique, suffiroit seule pour donner à Cuba l'éclat de la prospérité, dont la nature y

ſemble avoir ouvert toutes les ſources & tous les canaux. Quoique cette iſle ſoit en général inégale & montueuſe, elle a des plaines ~~aſſez~~ étendues, aſſez arroſées, pour fournir à une grande partie de l'Europe ſa conſommation de ſucre. La fertilité incroyable de ſes terres neuves, ſi elle étoit bien dirigée, bien adminiſtrée, la mettroit en état de ſupplanter toutes les nations qui l'ont devancée dans cette culture. Elles n'auroient travaillé pendant plus d'un demi-ſiecle à perfectionner leurs fabriques, que pour une rivale, qui en adoptant leur méthode, ſurpaſſeroit, anéantiroit en moins de vingt ans, la richeſſe qu'ils en retirent. Mais la colonie Eſpagnole eſt ſi peu jalouſe de cette ſupériorité, qu'elle n'a juſqu'à préſent qu'un petit nombre de plantations, où les plus belles cannes ne rendent avec une très-grande dépenſe, qu'une foible quantité de ſucre, d'une qualité médiocre. Il ſert en partie à l'approviſionnement du Mexique, en partie à l'approviſionnement de la métropole; & celle-ci, pour qui le ſucre devroit être une mine d'or, en achete de l'étranger pour plus d'un million de piaſtres.

Sans doute elle a cru trouver un dédommagement de cette perte, dans le

tabac qu'elle tire de Cuba. Cette iſle, outre la proviſion du Mexique & du Pérou, fournit encore à l'Eſpagne tout le tabac qu'elle conſomme, à la réſerve du peu qu'elle en reçoit de Caraque & de Buenoſaires. La plus grande partie y eſt envoyée en feuilles. Celui qui eſt préparé dans le pays même par Pedro Alonzo, a joui, jouit encore de la plus grande réputation. Cet Eſpagnol, le ſeul peut-être qui ſe ſoit enrichi par une induſtrie véritablement utile, a gagné dans ce commerce trois ou quatre millions de piaſtres. Si le gouvernement eût écouté ce citoyen actif, la fortune publique auroit été accrue par la multiplication d'une plante à laquelle le caprice donne tant de valeur. Le peu d'ardeur qu'a montré la cour de Madrid à ſeconder le goût de l'Europe pour le tabac de la Havane, en a ſeule arrêté l'uſage.

Celui des cuirs que fourniſſent les colonies Eſpagnoles, eſt univerſel. Cuba en fournit annuellement dix ou douze mille. Le nombre en pourroit être aiſément augmenté dans un pays rempli de bœufs devenus ſauvages, où quelques gentilshommes poſſedent ſur les côtes & dans l'intérieur des terres des habitations immenſes, qui par le

défaut de population, ne peuvent guere avoir d'autre destination que celle d'élever de nombreux troupeaux.

Ce seroit une exagération que d'oser avancer que la centieme partie de l'isle de Cuba a été défrichée. On ne voit quelques traces de culture qu'à Sant-Iago, port situé au vent de la colonie, & à Matança, baye sûre & spacieuse qu'on trouve à la sortie du vieux canal. Les vraies cultures sont toutes concentrées dans les belles plaines de la Havane, & encore ne sont-elles pas ce qu'elles devroient être.

Ces cultures réunies peuvent occuper vingt-cinq mille esclaves de tout âge & de tout sexe. Le nombre des blancs, des métis, des mulâtres, des noires libres, répandus dans l'isle, s'éleve à peu près à trente mille. D'excellent cochon, du bœuf détestable, tous deux extrêmement communs & à très-vil prix, composent avec le manioc, la nourriture de ces différentes populations. Les troupes même ne connoissent pas d'autre pain que la cassave. C'est l'habitude de voir des Européens à Cuba, qui peut avoir préservé ses habitans de l'inaction totale qu'on trouve dans tous les autres établissements Espagnols du nouveau monde. Le sang y est moins mêlé, les

vêtemens plus décens, les bienséances mieux observées que dans les autres isles.

L'état de la colonie seroit plus florissant encore, si ses productions n'eussent pas été abandonnées à une compagnie, dont le privilege exclusif est un principe constant & invariable de découragement. Moins une nation est industrieuse, plus elle doit écarter une méthode qui rallentiroit la marche du peuple le plus actif, le plus laborieux.

Si quelque chose pouvoit tenir lieu de liberté à Cuba, & la dédommager de la tyrannie du monopole, ce seroit l'avantage que cette isle a toujours eu de recevoir presque tous les bâtimens Espagnols qui naviguent dans le nouveau monde. Cet usage commença presque avec la colonie. Ponce de Leon ayant tenté en 1512 une entreprise sur la Floride, eut une connoissance assez distincte du nouveau canal de Bahama. On ne tarda pas à sentir que ce seroit la route la plus convenable que pourroient prendre pour gagner l'Europe tous les bâtimens partis du Mexique, & on établit à cette occasion la Havane qui n'est qu'à deux petites journées du canal. L'utilité de ce port, s'étendit depuis à tous les navires expédiés de

Carthagene & de Porto-belo qui prirent bientôt le même chemin. Les uns & les autres y relâchoient, & s'y attendoient réciproquement, pour arriver ensemble avec plus d'appareil que de nécessité dans la métropole. Les dépenses énormes que faisoient durant leur séjour des navigateurs qui arrivoient chargés des plus riches trésors de l'univers, jetterent un argent immense dans la ville. Sa population qui n'étoit en 1561 que de trois cents familles, & qui avoit doublé au commencement du dix-septieme siecle, est aujourd'hui de dix mille ames.

Une partie est occupée dans les chantiers très-anciennement formés par le gouvernement pour la construction des vaisseaux de guerre. On y porte d'Europe des mâts, du fer, des cordages. Tout le reste se trouve abondamment dans l'isle. Mais ce qu'elle a de plus précieux, c'est le bois qui, né sous l'influence des rayons les plus brûlans du soleil, se conserve des siecles entiers avec des soins médiocres; tandis que les vaisseaux d'Europe se dessechent & se fendent sous la zone torride. Ce bois commence à devenir rare dans les environs de la Havane; mais il est commun sur toutes les autres côtes, & les

tranſport n'en eſt, ni cher, ni difficile. L'Eſpagne eſt d'autant plus intéreſſée à multiplier ſes atteliers, que les mers les plus fréquentées par ſes eſcadres, ſont toutes ſituées entre les Tropiques. Elle a même un motif de plus pour fonder la plus grande reſſource de ſa puiſſance maritime ſur les chantiers de la Havane; c'eſt ce qu'elle fait aujourd'hui pour rendre imprenable cette clef de ſes colonies. L'importance de l'entrepriſe en fera peut-être aimer les détails.

Perſonne n'ignore que le port de la Havane, eſt un des plus sûrs de l'univers; que les flottes du monde entier, y pourroient mouiller toutes enſemble; qu'on y fait aiſément de l'eau qui ſe trouve excellente. Son entrée eſt, pour ainſi dire, gardée par des cayes & des roches, où l'on court riſque de ſe perdre, pour peu qu'on s'éloigne du milieu de la paſſe. Elle eſt devenue plus difficile depuis qu'on y a coulé bas en 1762 trois gros vaiſſeaux de guerre. Cette précaution n'a été funeſte qu'aux Eſpagnols qui n'ont pu réuſſir encore à retirer ces vaiſſeaux, ſans doute parce qu'on s'y eſt mal pris. Elle étoit d'autant plus inutile que l'ennemi n'auroit pas même tenté de forcer l'entrée du port.

Il eſt défendu par le fort Moro, & par le fort de la Pointe, tous deux tellement bâtis au deſſus du niveau de la mer, qu'il eſt impoſſible aux plus gros vaiſſeaux de les battre.

La Havane ne peut donc être attaquée que du côté de terre. Quinze ou ſeize mille hommes qui ſont la plus grande force qu'il ſoit poſſible d'employer à cette expédition, ne pourront jamais y inveſtir tous les ouvrages qui ont acquis une étendue immenſe. Il faudra tourner leurs efforts vers la droite ou vers la gauche du port, contre la ville ou contre le fort Moro. Si on ſe détermine pour le dernier parti, la deſcente ſe fera aiſément à une lieue du fort, & l'on arrivera ſans peine à ſa vue par des chemins faciles, par des bois qui couvriront, qui aſſureront la marche.

La premiere difficulté ſera d'avoir de l'eau. Elle eſt mortelle aux environs du camp qu'il faudra choiſir. On ſera réduit à en aller chercher de potable avec des chaloupes, à un diſtance de trois lieues. On ne pourra s'en procurer qu'en arrivant en force ſur la riviere qui doit ſeule en fournir, ou qu'en y laiſſant un corps retranché qui, loin du camp, iſolé, ſans ſoutien, ſera continuellement dans le riſque d'être enlevé.

Avant d'attaquer le Moro, il faudra prendre le Cavagne qui vient d'être construit. C'est un ouvrage à couronne, composé d'un bastion, de deux courtines; & deux demi-bastions sur son front. Sa droite & sa gauche appuient sur l'escarpement du port. Il a des cazemattes, des citernes & des magasins à poudre à l'abri de la bombe, un bon chemin couvert, & un large fossé taillé dans le roc. Le sol qui y conduit est tout de pierres ou de rocailles, & n'a point de terre. Le Cavagne est placé sur une hauteur qui domine le Moro; mais il est exposé lui-même aux insultes d'une terre qui, élevé à son niveau, n'est éloigné que de trois cents pas. Comme il seroit aisé d'ouvrir la tranchée derriere cette élévation, on va la raser; & la place pourra voir ensuite & dominer au loin. Si la garnison se trouvoit si pressée qu'elle désespérât de se soutenir, elle feroit sauter les ouvrages qui sont tous minés, & se replieroit sur le Moro, avec lequel il n'est pas possible de lui couper la communication.

Le fameux fort Moro avoit du côté de la mer, où il est inattaquable, deux bastions, & deux bastions du côté de la terre, avec un large & profond fossé creusé dans le roc. Rebâti à neuf, de-

puis qu'il a été pris, ses parapets ont acquis plus d'élévation & plus d'épaisseur. On lui a donné un bon chemin couvert, & tout ce qui lui manquoit pour mettre les troupes & les munitions en sûreté. La tranchée n'est pas plus aisée à ouvrir que devant le Cavagne. L'un & l'autre ont été construits avec une pierre molle qui sera courir moins de risque à leurs défenseurs qu'une pierre de taille ordinaire.

Indépendamment de ces moyens, les deux forteresses ont pour elles le secours du climat si dangereux pour les assiégeans, & la facilité de recevoir de la ville des ressources de tous les genres, sans qu'on puisse l'empêcher. Ces avantages doivent rendre ces deux places imprenables, très-difficiles du moins à prendre, pourvu qu'elles soient suffisamment avitaillées, & défendues avec valeur & capacité. Leur conservation est d'autant plus importante que leur perte entraîneroit nécessairement la soumission du port & de la ville dominés & foudroyés de ces hauteurs.

Après avoir exposé les obstacles qu'on trouveroit à se rendre maître de la Havane par le fort Moro, il faut parler de ceux qu'on auroit à surmonter par le côté de la ville même.

Elle est située dans le port, & un peu dans son enfoncement. Elle étoit couverte, tant du côté du port que de celui de la campagne, d'une muraille seche qui ne valoit rien, & de vingt-un bastions qui ne valoient pas mieux. Son fossé étoit sec & peu profond. En avant de ce fossé étoit une espece de chemin couvert presque totalement détruit. La place, dans cet état, n'eût pas été à l'abri d'un coup de main, qui, fait pendant la nuit avec plusieurs attaques, vraies ou fausses, l'auroit emportée. On se propose de creuser les fossés, de les faire larges & profonds, & d'y joindre un très-bon chemin couvert.

Ces défenses nécessaires seront soutenues par le fort de la Pointe. C'est un quarré bâti en pierre, & qui, quoique petit, a des cazematres. On l'a rebâti à neuf, parce qu'il avoit été extrêmement endommagé pendant le siége. Il est entouré d'un bon fossé sec, creusé dans le roc. Indépendamment de sa destination principale, qui est de défendre avec le Moro l'entrée du port, objet qu'il remplit très-bien, il y a plusieurs batteries dégorgées sur la campagne, & qui flanquent un peu quelques parties de l'enceinte de la ville.

Son feu va se croiser avec celui d'un

fort de quatre bastions, avec fossé, chemin couvert, poudriere, cazemattes & citernes. Ce nouveau fort qu'on construit à un quart de lieue de la place, sur une hauteur appellée Arostigny, demandera un siege en forme, si l'on veut attaquer la ville de ce côté-là; d'autant plus qu'il a l'avantage de voir la mer, de battre au loin sur la campagne, & de gêner extrêmement l'ennemi qui est obligé de venir faire de l'eau tout auprès.

En continuant de faire le tour de la ville, on trouve le fort Dalterès, construit depuis le siége. Il est de pierre, & a quatre bastions, avec un chemin couvert, une demi-lune en avant de la porte, un large fossé, un bon rempart, des citernes, des cazemattes, un magasin à poudre. Il est à un petit quart de lieue de la ville, & au delà d'une riviere & d'un marais impraticable, qui la couvrent de ce côté-là. On l'a placé sur une hauteur qu'il embrasse en entier, & qu'on a isolée en creusant un large fossé, où la mer entre du fond du port. Outre qu'il domine la communication de la ville avec l'intérieur de l'isle, il défend en croisant ses feux avec ceux d'Arostigny, l'enceinte de la place, qui se trouvera protégée

encore dans l'intervalle de ces deux forts, par une grosse redoute qu'on va élever. Il croise aussi son feu avec le Moro qui est fort élevé, & placé sur la pointe du fort la plus avancée.

Tant d'ouvrages qui exigeront une garnison de quatre mille hommes, & qui pourront être portés à leur perfection dans deux ou trois ans, coûtent à l'Espagne des trésors immenses. Elle a d'abord consacré deux millions de piastres à l'achat des premiers besoins ; & elle en donne annuellement quinze cents mille pour en presser l'usage. Quatre mille noirs qui appartiennent au gouvernement, & une chaîne de Mexicains condamnés au travaux publics, sont les instruments de cette entreprise. On auroit avancé le fruit des sueurs de tant de victimes, si on eût associé à leur travail les troupes qui le souhaitoient comme un moyen de sortir de l'affreuse indigence où elles languissent.

S'il étoit permis d'avoir une opinion sur une matiere qu'on ne connoît pas par profession, on se hazarderoit à dire, que lorsque tous ces ouvrages seront finis, ceux qui feront le siége de la Havane, doivent le commencer par le Cavagne & le Moro, parce que ces deux forts pris, il faudra bien que

la ville se rende, sous peine d'être écrasée par l'artillerie du Moro. Si l'on se déterminoit au contraire par le côté de la ville, l'assaillant ne se trouveroit guere avancé, même après l'avoir prise. A la vérité, il seroit le maître de détruire les chantiers, les vaisseaux qui seroient dans le port; mais il n'en résulteroit pour lui aucun avantage permanent. Pour former un établissement, il lui faudroit prendre encore le Cavagne & le Moro, ce qui lui seroit vraisemblablement impossible, après la perte d'hommes qu'il auroit essuyée à l'attaque de la ville & de ses forts.

Mais quelque plan que l'on suive dans le siege de cette place, la nation qui l'attaquera, n'aura pas seulement à combattre la nombreuse garnison qui sera entrée dans les ouvrages, on lui opposera aussi des troupes qui tiendront la campagne, & qui troubleront ses opérations. La petite armée sera formée de deux escadrons de dragons Européens bien montés, bien armés, bien exercés, & d'une compagnie de cent miquelets. On pourroit y joindre tous les habitants de l'isle, blancs, mulâtres & negres libres qui sont enrégimentés au nombre de dix mille hommes; mais comme la plupart n'ont aucune idée de discipline, ils ne

feroient

feroient que causer de la confusion. Il n'en sera pas ainsi d'un régiment de cavalerie de quatre escadrons, & de sept bataillons de milice, que depuis la paix on a accoutumés à manœuvrer d'une maniere surprenante. Ces corps armés, habillés, équipés aux dépens du gouvernement, & payés en temps de guerre sur le pied des troupes réglées, ont pour guide & pour modele, des majors, des sergens, des caporaux envoyés d'Europe, & tirés des régimens les plus distingués. La formation de ces milices coûte un argent immense. La cour d'Espagne attend les événements pour juger de l'utilité de ces dépenses. Mais on peut assurer dès à présent, que quel que soit l'esprit militaire de ces troupes, cette opération politique sera très-mauvaise; & voici pourquoi.

Le projet de rendre à Cuba tous les Colons soldats, ce projet inique & ruineux pour toutes les colonies, a été poussé très-vivement. La violence qu'il a fallu faire aux habitants, pour les assujettir à des exercices qui leur déplaisoient, n'a fait que redoubler en eux leur goût naturel pour le repos. Ils ont détesté des mouvements méchaniques & forcés qui, ne leur procurant aucune jouissance, devoient leur paroître dou-

blement insupportables, quand bien même ils ne seroient pas effrayans ou ridicules pour des peuples qui ne croient peut-être avoir aucun intérêt à défendre un gouvernement qui les oprime. Cette aversion pour le mouvement, s'est étendue, jusqu'à cet exercice utile qu'exige le travail des terres. On n'a plus voulu défricher, planter, cultiver pour une nation qui ne fait que commander à des travailleurs. Les milices ont arrêté les cultures. Celles-ci qui s'établissoient lentement ont rétrogradé. Elles s'anéantiront tout-à-fait avec le temps, si l'Espagne s'opiniâtre à soutenir un systême vicieux que des fausses vues lui ont fait adopter. La manie d'avoir des troupes; cette fureur qui, sous prétexte de prévoir les guerres, les allume; qui en amenant le despotisme des gouvernements, prépare de loin la révolte des peuples; qui arrachant perpétuellement l'habitant de son foyer, & le cultivateur de son champ, éteint l'amour de la patrie, en éloignant de son berceau; qui bouleverse & transplante violemment les nations au delà des terres & des mers: cet esprit mercenaire de milices, qui n'est pas l'esprit militaire, perdra tôt ou tard l'Europe; mais bien plutôt les colonies, & peut-être celles d'Espagne avant les autres.

Cette puissance possede la partie la plus étendue, la plus fertile de l'Archipel Américain. En des mains actives, ces isles seroient devenues la source d'une prospérité sans bornes. Dans l'état actuel, ce sont des vastes forêts où regne une solitude affreuse. Bien loin de contribuer à la force, à la richesse de la monarchie qui en a la propriété, elles ne font que l'affoiblir, que la ruiner par les dépenses qu'absorbe leur conservation. Si l'Espagne eût étudié convenablement la marche politique des autres peuples, elle auroit vu que plusieurs d'entr'eux devoient uniquement leur prépondérance à quelques isles inférieures en tout à celles qui n'ont servi jusqu'ici qu'à grossir ignominieusement la liste de ces innombrables & inutiles possessions. Elle auroit appris que la fondation des colonies, de celles sur-tout qui n'ont point de mines, ne pouvoit avoir d'autre but raisonnable, que celui d'y établir des cultures.

C'est calomnier les Espagnols, que de les croire incapables par caractere, de soins laborieux & pénibles. Si l'on jette un regard sur les fatigues excessives que supportent si patiemment ceux de cette nation qui se livrent au commerce

interlope, on s'appercevra que leurs travaux sont infiniment plus durs que ceux de l'économie rurale d'une habitation. S'ils négligent de s'enrichir par la culture, c'est la faute du gouvernement. Qu'il cesse de les faire gémir sous la tyrannie du monopole : qu'il cesse de leur faire acheter trop cher les instruments de leur industrie : qu'il cesse de surcharger leurs productions de droits excessifs : qu'il cesse d'opprimer ceux qui auront fait des premiers pas vers la fortune : qu'il cesse de regarder comme dangereux, ceux qui montreront une grande activité : qu'il cesse de les livrer aux intérêts particuliers d'une autorité absolue & vénale, & il verra sortir ses sujets de cette profonde inaction qui rend l'Espagne presque nulle. Faut-il que cette monarchie, qui sous Charles-Quint étoit comme la tête d'où partoit tout le mouvement de l'Europe, ne soit aujourd'hui, pour ainsi dire, que la queue de ce grand corps qui remue le monde entier ; & qu'un état qui se trouve le premier sur la carte, en soit le dernier dans l'histoire ?

L'Espagne veut-elle enfin se réveiller de ce sommeil ? Qu'elle donne des secours à ses Colons. Les trésors du Mexi-

que & du Pérou, s'offrent à porter l'abondance dans les isles, par une générosité vraiment productive. Toutes les cultures du nouveau monde exigent des avances; celle du sucre reclame les plus grands fonds, par l'assurance des plus grands rapports. Il n'y a pas un seul habitant, à la Trinité, à la Marguerite, à Porto-rico, à Saint-Domingue en état de l'entreprendre; & il n'y en a pas trente à Cuba. Ces Colons tendent tous des bras supplians vers la métropole, pour en obtenir des moyens de sortir de leur léthargie. Ah! s'il étoit permis à l'écrivain désintéressé qui ne cherche & ne souhaite que le bonheur de l'humanité, de leur prêter des sentimens & des discours, que l'habitude de l'oisiveté, les entraves du gouvernement & les préjugés de toute espece semblent leur avoir interdits, ne pourroit-il pas dire en leur nom à la cour de Madrid, à la nation entiere?

„ Considérez les sacrifices que nous „ attendons de vous; & voyez si vous „ ne serez pas dédommagés au cen- „ tuple, par les riches productions que „ nous offrirons à votre commerce ex- „ pirant. Votre marine accrue par nos „ travaux, formera le seul boulevard qui „ puisse défendre des possessions prêtes

„ à vous échapper. Devenus plus riches,
„ nous consommerons davantage ; &
„ alors la terre que vous habitez, qui
„ languit avec vous quand la nature
„ l'appelle à la fécondité ; ces plaines
„ qui n'offrent à vos yeux que des dé-
„ serts & qui sont la honte de vos loix
„ & de vos mœurs, se changeront en
„ des champs fertiles. Votre patrie fleu-
„ rira par l'industrie, & l'agriculture
„ qui fuyoit loin de vous. Les sour-
„ ces de vie & d'activité que vous au-
„ rez fait couler jusqu'à nous par la
„ mer, reflueront autour de vos de-
„ meures, en fleuves d'abondance. Mais
„ si vous êtes insensibles à nos plain-
„ tes & à nos malheurs ; si vous ne
„ régnez pas pour nous ; si nous ne
„ sommes que les victimes de notre
„ obéissance : rappellez-vous cette épo-
„ que à jamais célébre, où des sujets
„ malheureux & mécontens secouerent
„ le joug de votre domination ; & par
„ leurs travaux, leurs succès & leur
„ opulence, justifierent leur révolte aux
„ yeux du monde entier. Quand ils
„ sont libres depuis deux siécles, nous
„ faudra-t-il encore gémir de vous avoir
„ pour maîtres ? lorsque la Hollande
„ brisa le sceptre de fer qui l'écrasoit ;
„ lorsqu'elle sortit du fond des eaux

„ pour régner sur les mers, le ciel éle-
„ voit sans doute ce monument de la
„ liberté, pour montrer aux nations
„ la route du bonheur, & pour effrayer
„ les rois infideles qui les en écartent.“

En effet cette république, qui a marché long-temps l'égale des plus grands rois, est parvenue en grande partie à cette gloire par la prospérité de ses colonies. Mais voyons quels moyens elle a suivi pour les faire valoir.

Jusqu'à la découverte des côtes occidentales de l'Afrique, d'une route aux Indes par le Cap de Bonne-Espérance, & sur-tout jusqu'à la découverte de l'Amérique, les peuples de l'Europe ne se connoissoient, ne se visitoient guere, que par quelques incursions barbares, dont le pillage étoit le but, & la dévastation tout le fruit. A l'exception d'un petit nombre de tyrans armés, qui trouvoient dans l'oppression des foibles, les moyens de soutenir un luxe extraordinairement cher, tous les habitans des différents états étoient réduits à se contenter de ce que leur fournissoient, un territoire mal cultivé, une industrie arrêtée aux barrieres de chaque province. Les grands événements qui fixent à la fin du quinzieme siécle, une des plus brillantes époques de l'Histoire du

monde, n'opérerent pas dans les mœurs une révolution aussi rapide, qu'on est prompt à l'imaginer. Quelques villes anséatiques, quelques républiques d'Italie, alloient, il est vrai, chercher à Cadix & à Lisbonne, devenus de grands entrepôts, ce que les deux Indes envoyoient de rare & de précieux; mais la consommation en étoit tout-à-fait bornée, par l'impuissance où étoient les nations de le payer. Elles languissoient la plupart dans une léthargie entiere; la plupart ignoroient les avantages & les ressources de leur territoire.

Il falloit pour mettre fin à cet engourdissement, un peuple qui, sorti du néant, répandît la vie & la lumiere dans tous les esprits, l'abondance dans tous les marchés; qui pût offrir toutes les productions à un meilleur prix, échanger le superflu de chaque nation avec ce qu'elle n'avoit pas; qui donnât une grande activité à la circulation des denrées, des marchandises, de l'argent, qui en facilitant, en étendant la consommation, encourageât la population, l'agriculture, tous les genres d'industrie. L'Europe dut aux Hollandois tous ces avantages. On pardonne à l'aveugle multitude de se borner à jouir, sans connoître les sources de la prospé-

rité qu'elles goûtent ; mais la philosophie & la politique doivent perpétuer la gloire des bienfaiteurs de l'humanité, suivre, s'il est possible, la marche de leur bienfaisance.

Lorsque les généreux habitants des Provinces-unies leverent la tête au dessus de la mer & de la tyrannie, ils virent qu'ils ne pouvoient asseoir les fondements de leur liberté, sur un sol qui ne leur offroit pas même les soutiens de la vie. Ils sentirent que le commerce, qui pour la plupart des nations n'est qu'un intérêt accessoire, qu'un moyen d'accroître la masse & le revenu des productions territoriales, étoit le seul appui qui s'offroit à leurs vœux. Sans terre & sans productions, ils résolurent de faire valoir celles des autres peuples, assurés que de la prospérité universelle, sortiroit leur prospérité particuliere. L'événement justifia leur politique.

Leur premier pas établit, entre les peuples de l'Europe, le change des productions du nord avec celles du midi. Bientôt toutes les mers se couvrirent des vaisseaux de la Hollande. C'étoit dans ses ports que tous les effets commerçables venoient se réunir ; c'étoit de ses ports qu'ils étoient expédiés pour leurs destinations respectives. On régloit sans

concurrence la valeur de tout ; & c'étoit avec une modération qui écartoit toute concurrence. L'ambition de donner plus de ſtabilité, plus de carriere à ſes entrepriſes, rendit avec le temps la république conquérante. Sa domination s'étendit ſur une partie du continent des Indes, & ſur toutes les iſles précieuſes de l'Océan qui l'environne. Elle tenoit aſſervies, par ſes forteresſes ou par ſes eſcadres, les côtes d'Afrique, où elle avoit porté le coup d'œil attentif & prévoyant de ſon utile ambition. Les ſeules contrées de l'Amérique où la culture eût jetté les germes des vraies richeſſes, reconnoiſſoient ſes loix. L'immenſité de ſes combinaiſons embraſſoit l'univers, dont elle étoit l'ame par le travail & l'induſtrie. Elle étoit parvenue à la monarchie univerſelle du commerce.

Tel étoit l'état des provinces-unies, lorſque les Portugais ſortant de l'eſpece de néant & de mort, où la tyrannie Eſpagnole les avoit plongés, réuſſirent à leur arracher en 1661 la partie du Breſil qu'elles avoient conquiſe ſur eux. Dès ce premier ébranlement de leur puiſſance, les Hollandois auroient été chaſſés entierement du nouveau monde, s'il ne leur fût reſté quelques petites

isles ; en particulier celle de Curaçao, qu'en 1634 ils avoient enlevée aux Castillans qui la possédoient depuis 1527.

Ce rocher, qui n'est qu'à trois lieues de la côte de Venezuela, peut avoir dix lieues de long sur cinq de large. Il a un port excellent, mais dont l'approche est fort difficile. Lorsqu'une fois on y est entré, son spacieux bassin offre toute sorte de commodités, de sûreté. Une forteresse, construites avec intelligence & constamment bien entretenue, fait sa défense.

Les François, qui avoient corrompu d'avance le commandant de la place, y aborderent en 1573 au nombre de cinq ou six cents hommes. Comme la trahison avoit été découverte, & le traître puni, ils furent reçus par son successeur tout autrement qu'ils ne s'y attendoient. Ils se rembarquerent avec la honte de n'avoir montré que leur foiblesse & l'iniquité de leurs mesures.

Louis XIV, dont l'orgueil fut blessé par cet imprudent échec, donna cinq ans après dix-huit vaisseaux de guerre & douze bâtimens flibustiers à Destrées, pour effacer l'affront qui ternissoit à ses yeux l'éclat d'un regne rempli de merveilles. Cet amiral approchoit du terme de son expédition, lorsque son audace

& son opiniâtreté firent échouer sa flotte à l'isle Daves. Il recueillit ce qu'il put des débris de son naufrage, & regagna, sans avoir rien entrepris, le port de Brest dans un assez grand désordre.

Depuis cette époque, ni Curaçao, ni les petites isles d'Aruba & de Bonaire qui sont sous ses loix, n'ont été inquiétées. Aucune nation n'a songé à conquérir un sol stérile, qui n'offre que quelques bestiaux, quelque manioc, quelques légumes propres à la nourriture des esclaves, & qui ne fournit aucune production qui puisse entrer dans le commerce. Saint-Eustache ne vaut guere mieux.

Cette isle d'environ cinq lieues de tour, n'est proprement qu'une montagne fort escarpée qui paroît sortir de l'océan en forme de cône. Elle manque de port, & est réduite à une rade purement foraine. Quelques François chassés de Saint-Christophe s'y refugierent en 1629, & l'abandonnerent quelque-temps après, parce que ce rocher, d'ailleurs stérile, n'avoit d'autre eau douce que celle de la pluie qu'on ramassoit dans des citernes. On ignore l'époque précise de cette émigration; mais il est prouvé que les Hollandois y étoient établis en 1639. Ils en furent chassés dans la suite

par les Anglois ſur leſquels Louis XIV la reprit. Ce prince fit valoir ſon droit de conquête dans les négociations de Breda, & réſiſta aux inſtances de la république alors ſon alliée qui prétendoit que cette poſſeſſion lui fût reſtituée, comme lui ayant appartenu avant la guerre. Lorſque la ſignature du traité de paix eut anéanti cette prétention, le monarque François, dont l'orgueil écoutoit plutôt la généroſité que la juſtice, crut qu'il n'étoit pas de ſa dignité de profiter du malheur de ſes amis. Il remit de ſon propre mouvement aux Hollandois leur iſle, quoiqu'il n'ignorât pas que c'étoit une fortereſſe naturelle qui pourroit l'aider à la conſervation de la partie de Saint-Chriſtophe qui lui appartenoit.

Saint-Euſtache produit quelque tabac, & à peu près ſix cents milliers de ſucre. Sa population comme colonie agricole, eſt de cent vingt blancs & de douze cents noirs. Comme commerçant, il a trois cents blancs, & juſqu'à douze ou quinze cents, lorſqu'il a le bonheur d'être neutre en temps de guerre.

Sa foibleſſe ne l'a pas empêché d'envoyer quelques-uns de ſes habitans dans une iſle voiſine, connue ſous le nom de Saba. Il faut gravir preſqu'au ſom-

met de ce roc escarpé, pour y trouver un peu de terre. Elle est très-propre au jardinage. Des pluies fréquentes, mais dont l'eau ne séjourne pas, y font croître des plantes d'un goût exquis, & des choux d'une grosseur singuliere. Une cinquantaine de familles Européennes, avec environ cent trente esclaves y cultivent le coton, le filent, en font des bas qu'on vend aux autres colonies jusqu'à quinze ou seize florins la paire. Il n'y a pas en Amérique d'aussi beau sang que celui de Saba. Les femmes y conservent une fraîcheur qu'on ne retrouve dans aucune autre des Antilles. Heureuse peuplade ! Elevée sur un rocher entre le ciel & la mer, elle jouit de ces deux élémens, sans en craindre les orages. Elle respire un air pur, vit de légumes, cultive une production simple qui lui donne l'aisance sans la tentation des richesses, s'occupe d'un travail moins pénible qu'utile, possede en paix tous les biens de la modération, la santé, la beauté, la liberté. C'est-là le temple de la sérénité, d'où le sage peut contempler à loisir les erreurs & les passions des hommes qui vont comme les flots de la mer, se pousser & souvent se briser sur les riches côtes de l'Amérique, dont ils se disputent & s'arachent

tour-à-tour les dépouilles & la possession. C'est de là qu'on voit au loin les nations de l'Europe, venir porter la foudre au milieu des gouffres de l'océan & sous les ardeurs des tropiques, toujours brûlantes des feux de l'ambition & de la cupidité, se remplir d'or sans jamais s'en rassasier; amasser le fer en main, ces métaux, ces perles, ces diamans dont se couvrent les cours qui dépouillent les peuples; surcharger les vaisseaux de ces tonneaux précieux où le luxe doit teindre la pourpre, & puiser ses délices, sa mollesse, sa cruauté, ses vices. Le tranquille colon du rocher de Saba voit cet amas de folies, & file paisiblement le coton qui fait toute sa parure, & toute sa richesse.

Sous le même ciel, est l'isle de Saint-Martin, dont l'enceinte d'environ quinze ou seize lieues, renferme un assez grand nombre de montagnes qui ne sont que des rochers couverts de bruyeres. Le sol sabloneux de ses plaines & de ses vallées, stérile par lui-même n'y peut être fécondé que par des pluies assez rares, & dont la bienfaisance diminue à mesure que le soleil les pompe ou qu'elles s'écoulent. Avec quelques soins, on pourroit retenir ces eaux fortuites dans des réservoirs, & les distribuer dans les

terres pour y faire germer l'abondance. Du reste, cette isle sans rivieres a des fontaines & des citernes qui fournissent assez d'eau bonne & potable à tous les colons. L'air est très-sain, la côte poissonneuse, la mer rarement agitée, & par-tout l'ancrage sûr autour de l'isle.

Les Hollandois & les François qui s'y étoient rencontrés en 1638, y vivoient en paix, mais séparément, lorsque les Espagnols qui étoient en guerre ouverte avec ces deux nations, s'aviserent d'attaquer ces nouveaux habitans, les battirent, les firent prisonniers, & s'établirent à leur place. Le vainqueur ne tarda pas à se dégoûter d'un établissement inutile qui lui coûtoit quatre-vingt mille piastres par an. Il l'abandonna en 1648, après avoir détruit tout ce qui ne lui étoit pas possible d'emporter.

Ces dévastations n'empêcherent pas les deux nations qui occupoient l'isle quelques années auparavant, d'y retourner aussi-tôt qu'ils la virent évacuée. Elles convinrent de ne jamais troubler mutuellement leur tranquillité ; & elles furent toujours fidelles à un engagement, dont l'utilité étoit réciproque. Les divisions de leurs métropoles n'altérerent jamais ces dispositions. La paix regna constamment dans cet asyle juf-

qu'en 1757, que les François en furent chaſſés par un corſaire Anglois nommé Coock ; mais ils y ſont retournés à la fin des hoſtilités.

D'environ cinquante-cinq mille acres de terre que contient l'iſle entiere, les François en occupent trente-cinq mille. On voit répandus ſur ce grand eſpace, cent blancs & trois cents noirs. Il comporteroit une population de quatre cents familles agricoles & de dix mille eſclaves, que les progrès de la culture y réuniront un jour, ſi la dureté des gouvernements d'Europe amene enfin la liberté de l'Amérique. La ligne de ſéparation dirigée de l'eſt à l'oueſt, qui a aſſigné une moindre ſuperficie aux Hollandois, les en a bien dédommagés par la poſſeſſion du ſeul port qui ſoit dans l'iſle. Ces républicains n'ont pas mieux profité de cet avantage que leur voiſin des ſiens. Ils n'ont raſſemblé ſur leur territoire qu'une ſoixantaine de familles & deux cents eſclaves.

Les deux colonies élevent des volailles & du menu bétail qu'on vend aux autres iſles. Elles ont toujours cultivé le coton ; & depuis peu elles plantent du caffé avec ſuccès. Peut être cette production leur procurera-t-elle quelque jour une certaine aiſance, dont les Fran-

çois ſont aujourd'hui plus éloignés que les Hollandois.

Les établiſſemens de ces derniers dans le grand archipel de l'Amérique, ne préſentent juſqu'ici rien de curieux ni d'intéreſſant au premier coup d'œil. Des poſſeſſions qui fourniſſent à peine la cargaiſon de deux vaiſſeaux médiocres ne paroiſſent dignes d'aucune attention. Auſſi l'oubli, & l'oubli le plus profond ſeroit-il leur partage, ſi quelques-unes de ces iſles qui ne ſont rien comme agricoles, n'étoient beaucoup comme commerçantes. Nous voulons parler de Saint Euſtache & de Curaçao.

Le deſir de former des liaiſons interlopes avec le continent Eſpagnol, décida la conquête de Curaçao. On y vit bientôt arriver un grand nombre de bâtimens Hollandois. Forts & bien armés, ils étoient de plus montés par des hommes choiſis, dont la bravoure étoit ſoutenue d'un vif intérêt. Chacun d'eux avoit dans la cargaiſon, une part plus ou moins conſidérable, qu'il étoit déterminé à défendre au prix de ſon ſang contre les attaques des gardes-côtes.

Avec le temps, la maniere de traiter changea un peu. Curaçao devint lui-même un magaſin immenſe, où les Eſpagnols venoient ſur leurs bateau

échanger leur or, leur argent, leur vanille, leur cacao, leur cochenille, leur quinquina, leurs cuirs, leurs mulets; contre des negres, des toiles, des ſoieries, des étoffes des Indes, des épiceries, des dentelles, des rubans, du vif-argent, des ouvrages de fer ou d'acier. Ces voyages, quoique continuels, n'empêchoient pas qu'une multitude de chaloupes Hollandoiſes ne voguaſſent de leur iſle aux anſes de la côte. C'étoit une réciprocité de beſoins, de ſecours, de travaux & de courſes, qui jettoit la plus grande activité ſur ces parages, entre des nations rivales de commerce, avides de richeſſes. La ſubſtitution des vaiſſeaux de regiſtre aux gallions a rallenti dans les derniers temps cette double communication; mais elle recouvrera ſa premiere vivacité, elle en acquérera une plus grande encore, lorſque le malheur des guerres empêchera l'approviſionnement direct du continent Eſpagnol.

Les démêlés des cours de Londres & de Verſailles ouvrent à Curaçao une nouvelle carriere. Il approviſionne alors toute la côte du ſud de Saint-Domingue; il en tire toutes les productions. Ce commerce s'étendra, à meſure que cette partie de la colonie Françoiſe fera les

progrès dont elle est susceptible. Les armateurs François des isles du vent se rendent eux-mêmes en foule à Curaçao durant les hostilités, malgré la longueur de la traversée. C'est qu'ils y trouvent tout ce qui est nécessaire pour l'équipement de leurs navires ; souvent des marchandises des côtes d'Espagne ; toujours celles de l'Europe, dont l'usage est universel. Les corsaires Anglois y croisent rarement.

Tout ce qui entre à Curaçao, paye indifféremment un pour cent pour le droit du port. Les marchandises parties de la Hollande ont le privilege de n'être jamais taxées davantage. Celles qui viennent des autres ports de l'Europe payent de plus neuf pour cent. Le caffé étranger est sujet à ce même droit, parce qu'on veut favoriser celui de Surinam. Toutes les autres denrées de l'Amérique ne donnent que trois pour cent, mais avec l'obligation d'être portées directement dans quelqu'une des rades de la république.

Saint-Eustache étoit assujetti autrefois aux mêmes impositions que Curaçao. On l'en a déchargé au commencement de la derniere guerre. Il a dû ce bienfait au voisinage de l'isle Danoise de Saint-Thomas dont le port franc

lui enlevoit une grande quantité d'affaires. Dans l'arrangement actuel, son commerce interlope pendant la paix, se borne le plus souvent à échanger la morue Angloise contre les sirops & les taffias des isles Françoises.

Les hostilités des cours de Londres & de Versailles ouvrent un plus vaste champ à Saint-Eustache. Il s'enrichit de leurs divisions. Durant la derniere guerre, il a été l'entrepôt de presque toutes les denrées des colonies Françoises, & le magasin général de leur approvisionnement. Les Hollandois n'étoient pas la seule roue de ce grand mouvement. L'Anglois & le François se réunissoient dans la rade de cette isle, pour y former, à l'abri de sa neutralité, des sociétés suivies de commerce. Un passeport Hollandois, qu'on obtenoit pour quarante-huit piastres, couvroit leurs liaisons. On l'accordoit même sans s'informer de quelle nation étoit celui qui le demandoit. De cette grande liberté, naissoient des opérations sans nombre, & d'une combinaison singuliere. C'est ainsi que le commerce avoit trouvé l'art d'endormir ou detromper la discorde.

Cependant le Hollandois, également inventif dans les moyens de faire tour-

ner à ſon avantage le bien & le mal d'autrui, n'eſt pas uniquement réduit dans le nouveau monde aux profits paſſagers d'un commerce précaire. La république poſſede & cultive dans le continent un grand territoire, ſéparé de la Guyane Françoiſe par la riviere de Maroni, & par celle de Poumaron de la Guyane Eſpagnole. On le connoît ſous le nom de Surinam, le plus ancien & le plus important établiſſement de cette colonie.

Le fondement en fut jetté en 1640 par des François. Leur activité les portoit alors dans différens climats, & leur légéreté les empêchoit de ſe fixer dans aucun. Ils abandonnerent Surinam peu d'années après y être arrivés; & ils y furent remplacés par les Anglois. Ces inſulaires pouſſoient leurs travaux avec quelques ſuccès, lorſqu'ils furent attaqués en 1667 par la Hollande qui les trouvant diſperſés dans un vaſte eſpace, n'eut pas beaucoup de peine à les réduire. On les tranſporta quelques années après au nombre de douze cents à la Jamaïque, & la colonie fut aſſurée par les traités à la république.

Ses ſujets uniquement occupés du commerce, n'avoient jamais eu la paſſion de l'agriculture. Surinam ſe reſſentit quelque temps du goût excluſif de

ses nouveaux possesseurs. A la fin, la compagnie qui donnoit des loix aux pays, fit abattre des bois, partagea une partie du sol aux habitans, les pourvut d'esclaves. Tous ceux qui voulurent occuper ces terres, en obtinrent la propriété, en s'engageant à payer successivement de leurs productions, le prix dont chaque possession étoit achetée. Ils eurent même la liberté d'en disposer en faveur de tout acquéreur qui consentiroit à se charger de la partie de la dette qui n'auroit pas été acquittée.

Le succès de ces premiers établissemens donna naissance à un grand nombre d'autres. Peu-à-peu ils se sont étendus jusqu'à vingt lieues de l'embouchure du Surinam & du Commenwine qui se jette dans ce fleuve. On les auroit poussé même beaucoup plus loin, si l'on n'avoit été arrêté par les negres fugitifs, qui retranchés dans des forêts inaccessibles, où ils ont retrouvé la liberté, ne cessent d'infester les derrieres de la colonie.

Les difficultés qui s'opposoient à ce défrichement, demandoient ce courage extraordinaire qui fait tout braver, cette constance plus qu'humaine qui fait tout surmonter. La plupart des terres qu'il s'agissoit de mettre en valeur, étoient

couvertes de quatre ou cinq pieds d'eau, à chaque marée. En multipliant les fossés & les écluses, on est parvenu à dessécher ce sol; & les Hollandois ont eu la gloire de dompter l'océan dans le nouveau comme dans l'ancien monde. On leur a même vu donner à leurs plantations une propreté, des commodités, qu'on ne retrouve pas dans les possessions Angloises & Françoises les plus florissantes.

Un des moyens qui ont le plus encouragé les travaux, a été la facilité extrême que les colons ont trouvée à se procurer des fonds. L'abondance où l'argent s'est trouvé dans la Hollande, fait qu'ils ont emprunté à six pour cent, tout celui qu'ils ont pu employer.

Avec ces secours, il s'est formé sur les bords du Surinam, ou à peu de distance de ce fleuve, une population de cinquante mille noirs & de quatre mille blancs. On compte parmi ces derniers, des réfugiés François, des freres Moraves, & sur-tout des Juifs. Il n'est pas peut-être d'empire sur la terre, où cette malheureuse nation soit si bien traitée. On ne lui a pas seulement laissé la liberté de professer sa religion, d'avoir des terres en propriété, de terminer elle-même les différens qui s'élevent

vent entre ses membres : elle jouit encore du droit commun à tous les citoyens, d'avoir part à l'administration générale, de concourir au choix des magistrats publics. Tels sont les progrès de l'esprit de commerce, qu'il fait taire tous les préjugés de nation ou de religion, devant l'intérêt général qui doit lier les hommes. Qu'est-ce que ces vaines dénominations, de Juifs, de Luthériens, de François ou de Hollandois ? Malheureux habitans d'une terre si pénible à cultiver, n'êtes-vous pas tous des hommes ? Pourquoi donc vous chasser d'un monde, où vous n'avez qu'un jour à vivre ? Et quelle vie encore, que celle dont vous avez la folle cruauté de vous disputer la jouissance ? Tous les élémens, le ciel & la terre même, n'ont-ils pas assez fait contre vous, sans ajouter à tous les fléaux dont la nature vous environne, l'abus du peu de force qu'elle vous laisse pour y résister. Heureux & sages Hollandois ! L'esprit d'économie vous a mieux éclairés que toutes les autres nations de l'Europe. Votre ambition s'est arrêtée, où votre puissance a trouvé de sûres barrieres contre celle de vos voisins. Ne les combattez désormais que par l'exemple de votre industrie.

Paramabiro, chef-lieu de votre colonie de Surinam, peut bien exciter leur envie. C'est une petite ville agréablement située. Les maisons y sont belles & commodes, quoique construites seulement de bois sur des briques apportées d'Europe. Son port éloigné de cinq lieues de la mer, ne laisse rien à desirer. Il reçoit tous les bâtimens expédiés par la métropole ; pour l'extraction des denrées de la colonie.

La prospérité de cet établissement, fit naître en 1732 l'idée d'en former un autre sur la riviere de Berbiche qui se jette dans la mer à dix-neuf lieues plus à l'ouest que le Surinam. Les rives de son embouchure étoient si marécageuses, qu'il falloit remonter quinze lieues, pour asseoir des habitations sur les bords de cette riviere. Un peuple, qui avoit rendu la mer même habitable, pouvoit-il être arrêté par cet obstacle ? Une nouvelle compagnie eut la gloire de créer des productions nouvelles sur un sol tiré du sein des eaux ; & le soc y prit la place de la rame.

Une autre association a depuis tenté le même prodige, avec autant de succès sur le Damerary & l'Essequebe, qui se déchargent dans la même baye à vingt lieues de Berbiche ; sur le Pou-

maron, éloigné de quinze lieues de l'Essequebe, & de vingt-cinq de la grande bouche de l'Orenoque. Les deux dernieres colonies égaleront peut-être un jour celle de Surinam : mais on n'y compte actuellement qu'environ douze cents personnes libres qui sont à la tête de vingt-deux ou vingt-trois mille esclaves.

Les trois établissements ont exactement les mêmes cultures. Ils recueillent du coton, du cacao, du sucre. Quoique ce dernier objet soit de beaucoup le plus considérable, son produit ne répond, ni au nombre des bras qu'on y emploie, ni à l'activité des soins qu'on y consacre. Ce défaut vient sans doute de la nature d'un terrein trop marécageux, qui par une humidité surabondante étouffe ou détourne les sels ou les sucs végétaux de la canne. Le peu qu'on en retire avoit disposé les colons à tourner leurs travaux vers une autre culture, lorsque le commencement du siecle offrit le caffier à leur industrie.

Cet arbre originaire de l'Arabie, où la nature avare pour les besoins, est prodigue pour le luxe, fut long-temps la plante chérie de cette terre heureuse. Les tentatives inutiles que firent les Européens pour en faire germer le fruit,

leur persuaderent que les habitants du pays le trempoient dans l'eau bouillante ou le faisoient secher au four avant de le vendre, pour conserver à jamais un commerce qui faisoit toute leur richesse. On ne fut détrompé de cette erreur, que lorsqu'on eut porté l'arbre même à Batavia, & ensuite à Surinam. L'expérience fit voir, qu'il en étoit du caffier comme de beaucoup d'autres plantes, dont la semence ne leve point, si elle n'est mise en terre toute récente.

Son fruit ressemble à une cerise. Il est en grappe & rangé le long des branches sous les aisselles de feuilles vertes comme celles du laurier, mais un peu plus longues. On le cueille, lorsqu'il est d'un rouge foncé, & on le porte au moulin.

Ce moulin est composé de deux rouleaux de bois garnis de lames de fer. Longs de dix-huit pouces sur dix ou douze de diametre, ils sont mobiles; & par le mouvement qu'on leur donne, ils s'approchent d'une troisieme piece immobile qu'on nomme mâchoire. Au-dessus des rouleaux est une tremie dans laquelle on met le caffé qui, tombant entre les rouleaux & la mâchoire, se dépouille de sa premiere peau, & se divise en deux parties dont il est com-

poſé, comme on le voit par la forme du grain qui eſt plat d'un côté & arrondi de l'autre. En ſortant de cette machine, il entre dans un crible de laiton incliné, qui laiſſe paſſer la peau du grain à travers ſes fils, tandis que le fruit gliſſe & tombe dans des paniers, d'où il eſt tranſporté dans un vaiſſeau plein d'eau, où on le lave, après qu'il y a trempé une nuit. Quand la récolte en eſt finie & bien ſéchée, on remet le caffé dans une machine, qu'on appelle moulin à piler. C'eſt une meule de bois qu'un mulet ou un cheval fait tourner verticalement autour de ſon pivot. En paſſant ſur le caffé ſec, elle en enleve le parchemin, qui n'eſt autre choſe qu'une pellicule détachée de la graine, à meſure que le caffé ſéchoit. Débarraſſé de ſon parchemin, on le tire de ce moulin, pour être vané dans un autre qu'on appelle moulin à van. Cette machine armée de quatre pieces de fer-blanc poſées ſur un eſſieu, eſt agitée avec beaucoup de force par un eſclave; & le vent que font ces plaques nettoye le caffé de toutes les pellicules qui s'y trouvent mêlées. Enſuite il eſt porté ſur une table où les negres en ſéparent tous les grains caſſés, & les ordures qui pourroient y reſter. Après ces opérations, le caffé peut ſe vendre.

L'arbre qui le donne ne proſpére que ſous un climat où l'hyver ne ſe fait pas ſentir. Les curieux ne le cultivent ailleurs que dans des ſerres chaudes, en l'arroſant ſouvent, & uniquement pour le plaiſir des yeux.

Le caffier ſe plaît ſur-tout ſur les colines & les montagnes, où il a le pied preſque toujours à ſec, & la tête ſouvent arroſée de douces pluies. Il préfere l'aſpect du ſoleil couchant, il veut une terre labourée, ſans aucun mêlange d'herbes. Les plans doivent être mis à huit pieds de diſtance les uns des autres, & dans des trous de douze ou quinze pouces. Naturellement, il s'éleveroit à environ vingt pieds. On les arrête à cinq, pour pouvoir cueillir commodément leur fruit. Ainſi étêtés, ils étendent ſi bien leurs branches, que le terrein eſt entiérement couvert.

Le caffier fleurit dans le mois de décembre, de janvier, de février, ſuivant la température de l'air ou la ſaiſon des pluies, & donne ſon fruit en octobre & en novembre. Dès la troiſieme année, il commence à récompenſer les ſoins du cultivateur; mais il n'eſt en plein rapport qu'à la cinquieme. Sujet aux mêmes accidens que la plupart des autres arbres, il eſt de plus expoſé à

périr, soit par la piquure d'un ver son ennemi qui le perce au pied, soit par les coups de soleil qui lui sont aussi funestes qu'aux hommes même. Sa durée dépend de la qualité de la terre où il est planté. Le fond des côteaux qu'il occupe le plus communément, est de tuf ou de pierre calcaire. Dans l'un de ces sols, il meurt, après avoir langui quelque temps; dans l'autre ses racines qui manquent rarement de percer entre les pierres, attirent de la nourriture, donnent de la force au tronc, & le font vivre & produire environ vingt ans.

Tel est à peu près le terme d'un plan de caffiers. Le propriétaire à cette époque se trouve sans arbres, & avec un terrein usé où il n'est pas possible d'établir aucune espece de culture. On pourrroit dire qu'il a mis son bien à fonds perdu, même pour un temps fort limité. Son sort est désespéré, si le hasard l'a placé dans une île serrée & toute occupée. Mais dans un vaste continent, il peut remplacer un sol entiérement épuisé, par un sol libre & vierge qu'il sera le maître de défricher. C'est cet avantage qui dans la Guyane Hollandoise a prodigieusement multiplié les plantations de caffé.

La ſeule colonie de Surinam a recueilli en 1768 cent mille livres peſant de coton, deux cents mille livres de cacao, quatorze millions de livres de caffé, vingt-huit millions ſix cents mille livres de ſucre brut. Soixante-dix navires ont conduit ces denrées dans les ports de la métropole. On ne peut fixer ici avec la même préciſion le produit des autres colonies; mais on ne s'éloignera pas beaucoup de la vérité, en le réduiſant au quart. Il peut & doit augmenter conſidérablement. Toutes les cultures commencées s'étendront, ſe perfectionneront. On en tentera peut-être de nouvelles; du moins reprendra t-on celle de l'indigo, que quelques eſſais malheureux ont fait abandonner trop légerement.

La côte qui a ſoixante-ſeize lieues d'étendue, n'offre pas, il eſt vrai, un ſeul endroit qui puiſſe être défriché. Les terres y ſont toutes baſſes, & conſtamment noyées. Mais les grands fleuves ſur leſquels on a commencé à s'établir, & dont le moindre eſt navigable durant trente lieues, invitent des hommes entreprenants à venir s'enrichir ſur leurs bords. On trouve même dans l'intervalle qui les ſépare, de petites rivieres qui peuvent recevoir des chaloupes &

qui arrosent un sol fertile. Le climat est le seul obstacle à une grande prospérité. L'année y est partagée entre des pluies continuelles & des chaleurs excessives. Il faut disputer à une foule de reptiles dégoûtans, des récoltes qui ont coûté des soins extrêmes, & s'exposer à périr dans les langueurs de l'hydropisie ou des fievres de toute espece.

C'est sans doute la raison qui a déterminé les plus grands propriétaires de la Guyane Hollandoise, à vivre en Europe. On ne voit guere dans la colonie que les agens de ces hommes riches, ou ceux auxquels la médiocrité de leur fortune ne permet pas de confier à des mains étrangeres le soin de leurs plantations. Les consommations de pareils habitants ne peuvent qu'être extrêmement bornées. Aussi les navigateurs de la métropole qui vont chercher les productions de ces colonies, n'y apportent-ils que des choses de premier besoin, rarement & peu d'objets de luxe. Encore les négocians Hollandois sont-ils réduits à partager cet approvisionnement tout foible qu'il est, avec les Anglois de l'Amérique septentrionale.

Ces étrangers ne furent d'abord reçus, que parce qu'on ne pouvoit pas se passer de leurs chevaux. La difficulté d'en

élever, & peut-être d'autres causes, ont perpétué cette liberté. Les chevaux servent tellement de passeport aux hommes, qu'un vaisseau qui n'en apporteroit pas un nombre proportionné à sa grandeur, n'entreroit pas dans les ports de la colonie. Mais s'ils viennent à périr dans la traversée, il suffit qu'on en montre les têtes, pour être admis à commercer d'autres denrées comestibles qui ont pris la place de beaucoup de chevaux dans les vaisseaux Anglois. Une loi défend de leur donner en paiement autre chose que des syrops, des eaux-de-vie, & du sucre: elle est peu respectée. Les Anglois, avec le droit qu'ils ont usurpé d'emporter ce qu'ils veulent, exportent les denrées les plus précieuses de la colonie, & se font encore livrer de l'argent, ou des lettres de change sur l'Europe. Tel est le droit de la force, dont les républicains usent non-seulement avec les autres nations, mais entr'eux. Les Anglois agissent à peu près envers les Hollandois, comme firent les Athéniens à l'égard des Meliens. *De tous temps, le plus foible cede au plus fort*, disoit Athenes aux insulaires de Melos, *Nous n'avons pas fait cette loi. Elle est aussi vieille que le monde, & durera autant que lui.* Cette

même raison qui sied si-bien à l'injustice, fit qu'Athenes fut à son tour subjuguée par Lacedemone, & détruite par les Romains.

On n'est pas d'accord sur les dangers auxquels la Guyane Hollandoise peut être exposée. Il faut tâcher de fixer les idées sur ce point important. D'abord l'invasion de la part des puissances Européennes y seroit facile. Leurs plus gros vaisseaux peuvent entrer dans la riviere de Poumaron, dont l'embouchure a un fond de sept ou huit brasses d'eau qui vont toujours en augmentant jusqu'à quarante, à la distance de quatre ou cinq lieues. Le petit fort de la nouvelle Zélande qui en défend les bords ne résisteroit pas deux heures au feu de leur artillerie. L'entrée du Demerary qui a dix-huit, vingt, vingt-quatre brasses d'eaux, qui en conserve quinze ou seize l'espace de quatre lieues, qui est par-tout sans défenses, seroit encore plus facile. L'embouchure de l'Essequebe qui a trois lieues de large, est remplie d'islots & de bas fonds; mais on y trouve, ainsi que dans le cours de la riviere, des passes qui conduisent les plus grands bâtiments a une isle située à dix lieues, & défendue seulement par une misérable redoute. Quoique la riviere de Ber-

biche large d'une lieue reçoive à peine les plus petits navires, ils porteroient des forces suffisantes pour réduire le fort Nassau & les habitations éparses sur les deux rives. Toute cette partie occidentale de la Guyane Hollandoise, est à peine en état de résister à un corsaire entreprenant. Elle seroit obligée de capituler à la vue de la plus foible escadre.

La partie orientale, que ses richesses exposent à plus de risques, est mieux défendue. L'entrée de la riviere de Surinam est assez difficile, à cause de ses bancs de sable. Cependant les bâtiments qui ne tirent pas plus de vingt pieds d'eau, peuvent y entrer, lorsque la mer est haute. A deux lieues de l'embouchure, le Commenwine se jette dans le Surinam. C'est à cette jonction que les Hollandois ont établi leur défense. Ils y ont placé une barriere sur le Surinam, & une autre barriere sur la rive droite du Commenwine, & une citadelle appellée Amsterdam, à la rive gauche. Ces ouvrages forment un triangle, dont les feux qui se croisent ont le double objet d'empêcher que les vaisseaux n'aillent plus avant dans l'une des deux rivieres, & ne puissent entrer dans l'autre. La forteresse, située au milieu d'un petit marais, n'est abordable que par

une chaussée étroite, où l'artillerie écarte toute approche. Elle n'a beson que d'une garnison de huit à neuf cents hommes. Flanquée de quatre bastions, entourée d'un rempart de terre, d'un large fossé plein d'eau, d'un bon chemin couvert; elle n'a d'ailleurs, ni poudriere, ni magasin voûté, ni aucune espece de casemate. Trois lieues plus haut on trouve sur le Surinam une batterie fermée, destinée à couvrir le port & la ville de Parambiro. On la nomme le fort Zelandia. Une pareille batterie qu'on appelle le fort de Sommeswelt, couvre le Commenwine à une distance à peu près égale. La colonie a pour défenseurs ses milices, douze cents hommes de troupes réglées, & une compagnie d'artillerie.

Ces forces seroient superflues, si l'on n'avoit de précautions à prendre que contre les naturels du pays. Le petit nombre de ces sauvages qui ont voulu se maintenir dans des positions qui convenoient aux Hollandois, ont été exterminés. Les autres se sont enfoncés dans les terres, à mesure qu'ils voyoient les Européens s'approcher d'eux. Ils vivent paisiblement dans des bois, qui devenus leur asyle, leur tiennent lieu de patrie.

Mais la colonie n'est pas aussi tran-

quille de la part des negres. La facilité qu'ils ont de déserter dans un continent immense, a rendu leurs maîtres bien plus cruels qu'on ne l'est dans les isles. Sur le plus léger soupçon, un maître fait mourir un esclave en présence de tous les autres, mais à l'insçu des blancs qui pourroient déposer en justice contre cette usurpation des droits de l'autorité civile. La déposition des noirs étant nulle, n'est pas à craindre. La métropole qui ferme les yeux sur cette atrocité, s'expose par cette lâche connivence à perdre un établissement utile. On a craint cent fois une révolution. Le danger n'en a jamais été si grand & si prochain qu'en 1763.

Ce fut au mois de février de cette année qu'on vit éclater une révolte, dont l'exemple & la suite pouvoient devenir funestes à toute l'Amérique. Tout à coup soixante-treize noirs réunis dans une même habitation à Berbiche, massacrent leur tyran, & levent l'étandard de la liberté. Ce nom releve le courage & l'espoir dans l'ame de tous les esclaves. Ils s'attroupent au nombre de neuf mille; ils tombent dans la premiere fureur du soulevement sur tous les blancs qui se présentent; ils les réduisent à se refugier avec le chef de la colonie

au bas de la riviere sur un brigantin.
Cependant cinq cents hommes arrivent de Surinam au secours des fugitifs. On tente de débarquer. On se retranche dans un bon poste, jusqu'à l'arrivée des troupes d'Europe.

Heureusement pour la république, les Anglois de la Barbade qui possédent le plus grand nombre des plantations établies au Poumaron, à Demerary & à Essequebe, envoient à temps des forces suffisantes pour contenir les esclaves de ces trois rivieres. Par un bonheur plus grand encore, Surinam acheve dans ce moment un accord entamé avec les negres refugiés dans les bois voisins. Dans l'ignorance peut-être d'une fermentation qui pouvoit leur être si favorable, ils consentent à ne plus recevoir les fugitifs de leur nation. Cette convention ôte aux fugitifs leur plus grande espérance. Ce concours d'événemens inattendus les rejette dans les fers. Sans armes pour la plupart, ils se croient trop heureux de capituler avec leurs maîtres. Mais enfin ils ont montré qu'ils sentoient au fond de leur ame ce ressort indestructif qui réagit contre l'oppression. La tranquillité n'est qu'apparente dans la Guyane Hollandoise, comme dans tous les pays où la révolte a une

fois éclaté. Le germe de la révolution se couve & mûrit en secret dans les forêts d'Auka & de Sarmaca.

Ces déserts peuplés de tous les esclaves que la fuite a pu soustraire au joug de l'avare Hollandois, ont vu se former successivement une espece de république, composée de dix ou douze mille ames, partagées en plusieurs villages, dont chacun se choisit un chef. Ces peuplades errantes tombent inopinément, tantôt sur un bord de la colonie, & tantôt sur un autre, pour y piller des subsistances, pour y dévaster les richesses de leurs anciens tyrans. Envain les troupes sont dans une activité continuelle, pour contenir ou pour surprendre un ennemi si dangereux. Des avis secrets le mettent à l'abri de tous les pieges, & dirigent ses incursions vers les lieux sans défense. Des conventions & des traités ne sauroient rassurer contre ses entreprises. Il me semble voir ce peuple esclave de l'Egypte, qui refugié dans les déserts de l'Arabie, erra durant quarante ans, tâta tous les peuples voisins, les harcela, les entama tour-à-tour ; & par de légeres & fréquentes incursions, prépara l'invasion de toute la Palestine. Si la nature forme par hasard une grande ame dans un

corps d'ébene, une tête forte sous la toison d'un negre; si même un Européen ose concevoir un saint enthousiasme d'humanité, de liberté pour des nations entieres foulées depuis deux siecles; si même un missionnaire sait employer à propos l'ascendant continuel & progressif de l'opinion, contre l'empire variable & passager de la force.... Faut il que la barbarie de notre police moderne, inspire des vœux de sang & de ruine à l'homme juste & humain qui médite sur la conduite de ses freres, de ses concitoyens envers une race étrangere à nos vœux, à nos penchans!

Mais c'est à des républicains qui ont appésanti le fardeau de l'esclavage sur la tête des negres, à écarter par leur sagesse & leur modération, un renversement général dont ils seroient les premieres victimes. La Hollande a déja fait de grandes fautes. Elle n'a pas donné à ses établissemens d'Amérique l'attention qu'ils méritoient, quoique les brêches que recevoit coup sur coup sa fortune, fussent bien propres à lui ouvrir les yeux. Si le tourbillon de sa prospérité ne l'eût aveuglée, elle auroit apperçu dans la perte du Bresil les premieres sources de sa décadence. Dépouillée de cette vaste possession, qui

dans ſes mains pouvoit devenir la premiere colonie de l'univers, qui devoit couvrir le vice ou la petiteſſe de ſon territoire d'Europe, elle ſe vit réduite à n'être que ce qu'elle étoit avant cette conquête, le facteur de l'univers. Alors ſe forma dans la maſſe de ſes richeſſes réelles, un vuide que rien n'a rempli depuis.

Les ſuites de l'acte de navigation que fit l'Angleterre, ne furent pas moins funeſtes à la Hollande. Dès-lors cette iſle ceſſant d'être tributaire du commerce de la république, devint ſa rivale, & bientôt acquit ſur elle une ſupériorité décidée en Afrique, en Aſie, en Amérique.

Si les autres nations avoient adopé la politique Angloiſe, la Hollande touchoit au terme de ſa ruine. Heureuſement pour elle, les rois ne ſentirent ou ne voulurent pas aſſez la proſpérité de leurs peuples. Cependant à meſure que les lumieres ont pénétré dans les eſprits, chaque gouvernement a tenté d'entreprendre le commerce qui lui étoit propre. Tous les pas qu'on a fait dans cette carriere ont reſſerré l'eſſor de la Hollande. La marche actuelle fait préſumer que chaque peuple aura tôt ou tard une navigation relative à la nature de

ſon territoire, à l'étendue de ſon induſtrie. A cette époque où tout ſemble entraîner le deſtin des nations, les Hollandois qui ont dû leur fortune autant à l'indolence, à l'ignorance de leurs voiſins, qu'à leur économie, à leur expérience, ſe trouveront réduits à leur pauvreté naturelle.

Il n'appartient pas ſans doute à la prévoyance humaine d'empêcher cette révolution; mais il ne falloit pas la précipiter, comme l'a fait la république, en cherchant à jouer un rôle principal dans les troubles qui ont ſi ſouvent agité l'Europe. La politique intéreſſée de notre ſiecle, lui auroit pardonné les guerres qu'elle a entrepriſes ou ſoutenues pour l'utilité de ſon commerce. Mais comment approuver celle où ſon ambition démeſurée, des inquiétudes mal fondées ont pu l'engager? Il a fallu qu'elle recourût à des emprunts exceſſifs. Si on réunit les dettes ſéparément contractées par la généralité, par les provinces, par les villes; dettes également publiques, on trouvera qu'elles s'élevent à un milliard de florins, dont l'intérêt, quoique réduit à deux & demi pour cent, a prodigieuſement multiplié, énormement groſſi la maſſe des impôts.

D'autres examineront peut-être, si ces taxes ont été judicieusement placées, si elles sont perçues avec l'économie convenable. Il suffit ici d'observer que leur effet a été de renchérir si fort les denrées de premier besoin, & par conséquent la main d'œuvre, que l'industrie nationale en a essuyé la plus rude atteinte. Les manufactures de laine, de soie, d'or & d'argent, une foule d'autres ont succombé, après avoir lutté long-temps contre la progression de l'impôt & de la cherté. Quand l'équinoxe du printemps amene à la fois les hautes marées & la fonte des neiges, un pays est inondé par le débordement des fleuves. Dès que la multitude des impôts fait hausser le prix des vivres, l'ouvrier qui paye davantage sa consommation, sans gagner plus de salaire, déserte les fabriques & les atteliers. La Hollande n'a sauvé du naufrage de ses manufactures, que celles qui n'ont pas été exposées à la concurrence des autres nations.

L'agriculture de la république, s'il est permis d'appeller de ce nom la pêche du hareng, n'a guere moins souffert. Cette pêche qu'on appella long-temps la mine d'or de l'état, à cause de la quantité d'hommes qu'elle fai-

ſoit vivre, qu'elle enrichiſſoit, n'a pas ſeulement diminué de la moitié : ſes bénéfices, de même que ceux de la pêche de la baleine, ſe ſont réduits peu-à-peu à rien. Auſſi n'eſt-ce point avec de l'argent que ceux qui ſoutiennent ces deux pêches, forment les intérêts qu'ils y prennent. Il n'y a d'aſſociés que les négociants qui fourniſſent les vaiſſeaux, les agrêts, les uſtenſiles, les approviſionnemens. Leur profit ne conſiſte guere que dans la vente de ces marchandiſes, dont ils ſont payés par le produit de la pêche, qui donne rarement quelque choſe au delà des frais de l'armement. L'impoſſibilité où eſt la Hollande de faire un uſage plus utile de ſes nombreux capitaux, a ſeule ſauvé les reſtes de cette ſource primitive de la proſpérité publique.

L'énormité des droits, qui a détruit les manufactures de la république, & réduit à ſi peu de choſe le bénéfice de ſes pêcheries, a beaucoup reſſerré ſa navigation. Les Hollandois tirent toujours les matériaux de leur conſtruction de la premiere main. Ils parcourent rarement les mers ſur leur leſt. Ils vivent avec une êxtreme ſobriété. La légéreté des manœuvres de leurs navires, leur permet d'avoir des équipages peu nom-

breux ; & ces équipages toujours excellens, se forment à bon marché par l'abondance des matelots qui couvrent un pays où tout est mer ou rivage. Malgré tant d'avantages soutenus du bas prix de l'argent, ils se sont vus forcés de partager le fret de l'Europe avec les Suédois, avec les Danois, sur-tout avec les Hamburgeois, chez qui tous les leviers de la marine ne sont pas grevés des mêmes charges.

Les commissions ont diminué dans les provinces-unies, en même temps que le fret qui les amene. Lorsque la Hollande fut devenue un grand entrepôt, les marchandises y furent envoyées de toutes parts, comme au marché où la vente étoit la plus prompte, la plus sûre, la plus avantageuse. Les négocians étrangers les y faisoient passer souvent pour leur compte, d'autant plus volontiers qu'ils y trouvoient un crédit peu cher jusqu'à la concurrence des deux tiers, des trois quarts de la valeur de leurs effets. Cette pratique assuroit aux Hollandois le double avantage de faire valoir leurs fonds sans risque, & d'obtenir une commission. Les bénéfices du commerce étoient alors si considérables qu'ils pouvoient soutenir ces frais. Les gains sont tellement bornés, depuis que la lumiere a multi-

plié les concurrens, que le vendeur doit tout faire passer au consommateur, sans l'intervention d'aucun agent intermédiaire. Que si dans quelques occasions il convient d'y recourir, on préférera, toutes choses d'ailleurs égales, Hambourg où les marchandises ne payent qu'un pour cent de droit d'entrée & de sortie, à la Hollande où elles en payent cinq.

La république a vu sortir aussi de ses mains le commerce d'assurance, qu'elle avoit fait autrefois, pour ainsi dire, exclusivement. C'est dans ses ports que toutes les contrées de l'Europe faisoient assurer leurs cargaisons, au grand avantage des assureurs, qui en divisant, en multipliant leurs risques, manquoient rarement de s'enrichir. A mesure que l'esprit d'analyse s'est introduit dans toutes les idées, soit de philosophie, soit d'économie, on a senti par-tout l'utilité de ces spéculations. L'usage en est devenu familier & général; & ce que les autres peuples ont gagné, la Hollande l'a perdu nécessairement.

De ces observations, il résulte que toutes les branches du commerce de la république ont souffert d'énormes diminutions. Peut-être même auroient-elles été la plupart anéanties, si la masse

de ſon numéraire & ſon extrême économie, ne l'euſſent miſe en état de ſe contenter d'un bénéfice de trois pour cent, auquel nous penſons qu'on doit évaluer le produit de la totalité de ſes affaires. Un ſi grand vuide a été rempli par le placement d'argent que les Hollandois ont fait en Angleterre, en France, en Autriche, en Saxe, en Danemarck, en Ruſſie même, & qui peut monter à huit cents millions de florins.

L'Etat proſcrivit autrefois cette branche de commerce, devenue depuis la plus importante de toutes. Si la loi eût été obſervée, les fonds qu'on a prêtés à l'étranger, ſeroient reſtés ſans emploi dans le pays, parce que le commerce y trouve en ſi grande quantité les capitaux qui peuvent y être employés, que pour peu qu'on y ajoutât, loin de donner du bénéfice il deviendroit ruineux par l'excès de la concurrence. La ſurabondance de l'argent auroit élevé dès-lors les provinces-unies à ce période, où l'excès des richeſſes eſt ſuivi de la pauvreté. Des milliers de capitaliſtes n'auroient pas eu de quoi vivre au milieu de leurs tréſors.

La pratique contraire a fait la plus grande reſſource de la république. Son numéraire prêté aux nations voiſines,

lui

lui a procuré tous les ans une balance avantageuse, par le revenu qu'il lui a formé. La créance existe toujours entiere, & produit toujours les mêmes intérêts.

On n'aura pas la présomption de calculer, combien de temps les Hollandois jouiront d'une situation si douce. L'évidence autorise seulement à dire que les gouvernements, qui pour le malheur des peuples ont adopté le détestable systême des emprunts, doivent tôt ou tard l'abjurer; & que l'abus qu'ils en ont fait, les forcera vraisemblablement à être infideles. Alors la grande ressource de la république sera dans sa culture.

Cette culture, quoique susceptible d'augmentation dans le pays de Breda, de Bois-le-Duc, de Zutphen & dans la Gueldre, ne sauroit jamais devenir fort considérable. Le territoire des provinces-unies est si borné, qu'un sultan avoit presque raison de dire, en voyant avec quel acharnement les Hollandois & les Espagnols se le disputoient, que s'il étoit à lui, il le feroit jetter dans la mer par ses pionniers. Le sol n'en est bon que pour les poissons qui le couvroient avant les Hollandois. On a dit avec autant d'énergie que de vérité, que les quatre élémens n'y étoient

qu'ébauchés. Ses productions ne nourriront jamais le quart des deux millions d'habitants qui forment sa population actuelle. Ce n'est donc pas de ses possessions d'Europe que la république peut attendre sa conservation: elle est mieux fondée à la demander à celles d'Amérique.

Les contrées que l'état a acquises dans ce nouveau monde, sont toutes sous le joug des privileges exclusifs. Ses isles ainsi que ses comptoirs d'Afrique dépendent de la compagnie des Indes occidentales, qui depuis la perte du Bresil a si prodigieusement déchu, que ses actions ne se vendent plus qu'environ trente-neuf pour cent de leur valeur primitive.

Surinam conquis par quelques armateurs Zelandois, fut cédé par les états de cette province à la compagnie des Indes occidentales, qui ayant encore l'imagination remplie de son ancienne grandeur, accepta sans balancer un terrein si vaste. Des réflexions sérieuses lui firent sentir que les dépenses nécessaires pour le mettre en valeur étoient au-dessus de ses forces. Elle céda un tiers de ses droits à la ville d'Amsterdam, & un tiers à un riche particulier nommé Daarssens. Les deux autres colonies du continent sont également soumises aux sociétés commerçantes qui les ont fondées.

Aucun de ces corps n'a un seul vaisseau, aucun ne fait le moindre commerce. La navigation aux établissemens d'Amérique est indifféremment ouverte à tous les Hollandois, sous la condition unique de faire directement leur route dans les ports de la métropole. Les fonctions des compagnies se réduisent à gouverner & à défendre les territoires soumis à leur privilege. Pour les mettre en état de suffire à ces dépenses, la république les a autorisées à percevoir annuellement deux florins & demi par tête d'esclave, & deux & demi pour cent sur toutes les marchandises qui entrent dans la colonie, sur toutes les denrées qui en sortent.

Tous les gouvernemens éclairés ont trouvé de l'inconvénient à laisser leurs possessions d'Amérique dans les mains des compagnies exclusives, dont les intérêts particuliers ne s'accordent pas toujours avec l'intérêt public. Ils ont pensé que leurs sujets du nouveau monde avoient un droit aussi démontré que ceux de l'ancien, à ne dépendre d'aucune autre autorité que de celle des loix générales. Ils ont cru que leurs colonies feroient des progrès plus rapides, si au lieu d'une protection intermédiaire, elles jouissoient de la protection immédiate de l'état. Le succès a démontré, plus ou moins, la justesse de

ſes vues. La Hollande ſeule n'a pas adopté un ſyſtême ſi ſimple & ſi raiſonnable, quoique tout concourût à le lui rendre plus néceſſaire qu'aux autres peuples.

Ses établiſſemens ſont ſans défenſe, contre les ennemis que l'ambition ou le reſſentiment pourroient lui ſuſciter. L'atrocité criante du traitement qu'y éprouvent les eſclaves, menace d'un ſoulevement. Une partie des denrées qui devroient revenir entierement à la métropole, paſſe tous les jours dans les colonies étrangeres de l'Amérique ſeptentrionale. Le peu de goût qu'a naturellement pour l'exploitation des terres une nation purement commerçante, eſt fortifié dans le nouveau monde par les abus inſéparables de l'adminiſtration qui y eſt établie. Les moyens d'y créer un nouvel ordre de choſes, ſont au-deſſus de l'autorité, de la protection, de l'activité d'une ſociété particuliere. La révolution eſt attachée aux ſoins immédiats du gouvernement.

Si la République prend le parti que ſes plus chers intérêts lui dictent, elle ceſſera d'avoir pour baſe unique de ſon exiſtence une induſtrie précaire, dont elle perd tous les jours quelques branches, & qu'elle perdra tôt ou tard entierement.

Ses colonies qui réunissent tous les avantages que peut desirer un peuple négociant & cultivateur, lui donneront des productions, dont elle aura seule tout le fruit & la propriété. Devenue une puissance territoriale, elle entrera dans tous les marchés en concurrence avec les nations, dont elle ne faisoit que voiturer les denrées. La Hollande cessera de n'être qu'une boutique : elle sera une terre solide, un état permanent. Elle trouvera dans l'Amérique la consistance que l'Europe lui refuse. Voyons si le Danemarck, seule puissance du nord, qui ait poussé son commerce & ses forces jusques dans le nouveau monde, y peut former des espérances fondées d'agrandissement.

Le Danemarck & la Norwege, réunis aujourd'hui sous les mêmes loix, formoient deux états différens au huitieme siecle. Tandis que le premier se distinguoit par la conquête de l'Angleterre & par d'autres entreprises hardies, le second peuploit les Orcades, les isles de Fero & l'Islande. Ses actifs habitans, pressés par cette inquiétude qui avoit toujours agité les Scandinaves leurs ancêtres, s'établirent même, dès le neuvieme siecle, dans le Groenland, qu'on a de fortes raisons d'attacher au continent de l'Amérique. On croit même

entrevoir, à travers les ténébres historiques répandues sur les mouvemens du nord, que ces hardis navigateurs pousserent dans le onzieme siecle leurs courses, jusqu'aux côtes de Labrador & de Terre-neuve, & qu'ils y jetterent quelques foibles peuplades. Il est donc vraisemblable que les Norwegiens peuvent disputer à Christophe Colomb la gloire d'avoir découvert le nouveau monde. Mais ils étoient sans le savoir.

Les guerres qu'essuya la Norwege, jusqu'à ce qu'elle fût réunie au Danemarck; les obstacles que le gouvernement opposa à sa navigation; l'oubli & l'inaction où tomba cette nation entreprenante, lui firent perdre avec ses colonies du Groenland, les établissemens ou les relations qu'elle pouvoit avoir aux côtes de l'Amérique.

Il y avoit plus d'un siecle que le navigateur Genois, avoit commencé la conquête de cette région au nom de l'Espagne, lorsque les Danois & les Norwegiens qui ne formoient alors qu'une même nation, jetterent les yeux sur cet autre hémisphere, dont ils étoient plus voisins que tous les peuples qui s'en étoient emparés. Mais voulant y pénétrer par la route la plus courte, ils envoyerent en 1619 le capitaine Munk, pour

chercher un passage par le nord-ouest dans la mer pacifique. Ses travaux furent aussi inutiles que ceux de tant d'autres navigateurs qui l'avoient précédé & qui l'ont suivi.

On doit présumer que l'inutilité d'une premiere tentative n'auroit pas rebuté le Danemarck. Il auroit vraisemblablement continué ses expéditions pour l'Amérique, jusqu'à ce qu'il fût parvenu à y former des établissemens utiles. S'il perdit de vue ces régions éloignées, il y fut forcé par les guerres où son imprudence le précipita en Europe, par celles que son extrême foiblesse lui attira. Les pertes qu'il fit coup sur coup, lui creuserent un précipice, d'où jamais il ne seroit relevé, si les secours de la Hollande, & la constance des citoyens de Copenhague ne lui eussent procuré en 1660 une paix moins humiliante, moins ruineuse qu'il ne la devoit craindre.

Le gouvernement employa le premier instant de tranquillité à sonder ses plaies. Semblable à tous les gouvernemens Gothiques, il étoit partagé, entre un chef électif, les grands de la nation ou le Sénat, & les états. Le roi n'avoit d'autre droit que celui de présider au sénat & de commander l'armée. Le sénat gouvernoit dans l'intervalle d'une diete

à l'autre. Celle-ci composée du clergé, de la noblesse & du tiers état, décidoit de toutes les grandes affaires.

Quoique cette constitution offre l'image de la liberté, rien n'étoit moins libre que le Danemarck. Le clergé avoit perdu toute influence depuis la réformation. Les bourgeois n'avoient pas encore acquis assez de richesses pour se donner de la considération. Ces deux ordres étoient écrasés par celui de la noblesse, toujours rempli de cet esprit féodal qui ramene tout à la force. La crise où l'on se trouvoit n'inspira à ce corps, ni la Justice, ni la modération dont il avoit besoin. Le refus qu'il fit de contribuer aux charges publiques en raison de ses possessions, aigrit les autres membres de la confédération. Dans le dépit de leur ressentiment, ils conférerent au monarque une autorité absolue, illimitée ; & ceux qui les avoient réduits à cet acte de désespoir se virent forcés de suivre un si funeste exemple.

A cet époque de la révolution la plus imprudente, la plus singuliere qu'offrent les annales des nations, les Danois tomberent dans une espece de léthargie. Aux grandes agitations que causent toujours des droits importans à disputer, succéda la fausse tranquillité de l'esclavage.

Un peuple qui avoit occupé la ſcene pendant pluſieurs ſiecles, ne joua plus de rôle ſur le théatre du monde. Il ne ſortit de l'anéantiſſement où le deſpotiſme l'avoit plongé, que pour aller occuper en 1671 en Amérique une petite iſle, connue ſous le nom de Saint-Thomas.

Cette derniere des Antilles du côté de l'oueſt étoit tout-à-fait deſerte, lorſque les Danois entreprirent de s'y établir. Ils furent d'abord traverſés par les Anglois, ſous prétexte que quelques vagabonds de leur nation, y avoient commencé autrefois des défrichemens. Le miniſtere Britannique arrêta le cours de ces vexations, & la colonie vit former ſucceſſivement les plantations de ſucre que comportoit un terrein ſablonneux qui n'avoit que cinq lieues de long ſur deux & demi de large.

Avec une foible culture, Saint-Thomas n'auroit jamais eu de célébrité. Mais la mer y a creuſé un port excellent, qui peut mettre en sûreté cinquante vaiſſeaux. Un avantage ſi précieux le fit fréquenter par les flibuſtiers Anglois & François, qui vouloient ſouſtraire le fruit de leurs rapines, aux droits qu'on exigeoit d'eux dans les établiſſemens de leur nation. Les corſaires qui avoient

fait leurs prises trop bas, pour les faire remonter aux isles du vent, les venoient vendre à celle de Saint-Thomas. Elle étoit l'asile de tous les bâtimens marchands qui, poursuivis en tems de guerre y trouvoient un port neutre. C'étoit l'entrepôt de tous les échanges que les peuples voisins n'auroient pu faire ailleurs avec autant d'aisance, & de sûreté. C'est de-là qu'on expédioit tous les jours des bateaux richement chargés pour un commerce clandestin avec les côtes Espagnoles, d'où l'on rapportoit beaucoup de métaux & de marchandises précieuses. Saint-Thomas étoit enfin une place où se faisoient des marchés très-importans.

Mais le Danemarck ne profitoit pas de cette circulation rapide. C'étoient des étrangers qui s'enrichissoient, & qui disparoissoient avec leurs richesses. Un vaisseau expédié tous les ans pour l'Afrique, allant vendre ses esclaves en Amérique, & revenant en Europe avec une cargaison qu'il avoit reçue en échange : telles étoient les liaisons que la métropole avoit avec sa colonie. Elles augmenterent en 1719 par le défrichement de l'isle de Saint-Jean, voisine de Saint-Thomas, mais encore plus petite de la moitié. Ces foibles commence-

mens auroient eu besoin de l'isle de Crabes, ou de Bourriquen, où l'on avoit tenté deux ans auparavant de s'établir.

Cette isle qui peut avoir huit à dix lieues de circonférence a un assez grand nombre de montagnes; mais elles ne sont ni arides, ni escarpées, ni fort élevées. Le sol des plaines & des vallées qui les séparent, paroît très-fertile; & il est arrosé par de nombreuses sources dont l'eau passe pour excellente. La nature, en lui refusant un port, lui a prodigué les meilleures rades que l'on connoisse. On trouve à chaque pas des restes d'habitations, des allées d'orangers & de citronniers qui prouvent que les Espagnols de Porto-rico, qui n'en sont éloignés que de cinq ou six lieues, y ont été fixés autrefois.

Les Anglois voyant qu'une isle si bonne étoit deserte, y commencerent quelques plantations vers la fin du dernier siecle. On ne leur laissa pas le temps de recueillir le fruit de leur travail. Ils furent surpris par les Espagnols, qui massacrerent impitoyablement tous les hommes faits & qui en emmenerent les femmes & les enfans à Porto-rico. Cet événement n'empêcha pas les Danois de faire quelques arrangemens pour s'y

établir en 1717. Mais les sujets de la Grande-Bretagne reclamant leurs anciens droits, y envoyerent quelques avanturiers, qui furent d'abord pillés & & bientôt après chassés par les Espagnols. La jalousie de ces tyrans du nouveau monde, va jusqu'à défendre à des barques même de pêcheur l'approche d'un rivage où ils n'ont qu'un droit de possession sans exercice. Condamnant l'isle des Crabes à une solitude éternelle, ils ne veulent, ni l'habiter, ni qu'on l'habite : trop paresseux pour la cultiver, trop inquiets pour y souffrir des voisins actifs. Un tel caractere de domination exclusive a obligé le Danemarck de détourner ses regards de l'isle des Crabes, pour les porter vers Sainte-Croix.

Celle-ci méritoit à plus juste titre d'exciter l'ambition des peuples. Elle a dix-huit lieues de long sur trois & quatre de largeur. Elle fut occupée en 1645 par les Hollandois & par les Anglois. Leur rivalité ne tarda pas à les brouiller. Les premiers battus en 1646 dans un combat opiniâtre & sanglant, se virent réduits à abandonner un terrein sur lequel ils avoient fondé de grandes espérances. Le vainqueur travailloit à s'affermir dans sa conquête, lorsqu'en

1650, il fut attaqué & chassé à son tour par douze cents Espagnols arrivés sur cinq vaisseaux. Leur triomphe ne dura que quelques mois. Ce qui étoit resté de ce corps nombreux pour la défense de l'isle, la céda sans résistance à cent soixante François partis de Saint-Christophe pour s'en mettre en possession.

Ces nouveaux habitans se hâterent de reconnoître un terrein si disputé. Sur un sol, d'ailleurs excellent, ils ne trouverent qu'une riviere médiocre, qui coulant lentement presqu'au niveau de la mer, dans un terrein sans pente, n'offroit qu'une eau saumâtre. Deux ou trois fontaines qu'on découvrit dans l'intérieur de l'isle, suppléoient foiblement à ce défaut. Les puits ne fournissoient que rarement de l'eau. Il falloit du temps pour construire des citernes. L'air n'étoit pas plus attrayant pour les nouveaux colons. Une isle platte & couverte de vieux arbres, ne permettoit guere aux vents de balayer les exhalaisons infectes dont ses marais épaississoient l'atmosphere. Il n'y avoit qu'un moyen de remédier à cet inconvénient. C'étoit de brûler les forêts. Aussi-tôt les François y mettent le feu, & s'embarquent sur leurs vaisseaux,

contemplent de la mer durant des mois entiers, l'incendie qu'ils avoient allumé dans l'isle. Dès qu'il est éteint, ils redescendent à terre.

Les champs se trouverent d'une fertilité incroyable. Le tabac, le coton, le rocou, l'indigo, le sucre y réussissoient également. Tels furent les progrès de cette colonie, que onze ans après sa fondation, elle comptoit huit cens vingt-deux blancs, avec un nombre d'esclaves proportionné. Elle marchoit d'un pas rapide à une prospérité qui devoit effacer les établissemens les plus florissans de sa nation, lorsqu'on mit à son activité des entraves qui la firent retrograder. Sa décadence fut aussi prompte que son élévation. Il ne lui restoit plus que cent quarante-sept hommes avec leurs femmes & leurs enfans, & six cents vingt-trois noirs, quand on transporta en 1696 cette population à Saint-Domingue.

Des écrivains, qui supposent que la cour de Versailles se décide toujours par les vues sublimes d'une profonde politique, ont imaginé qu'elle n'avoit méprisé Sainte-Croix que parce qu'elle vouloit abandonner les petites isles, pour concentrer toutes les forces, toute l'industrie, toute la population dans les

grandes : ils ſe ſont trompés. Cette réſolution fut l'ouvrage des fermiers qui trouvoient que le commerce clandeſtin de Sainte-Croix avec Saint-Thomas, étoit nuiſible à leurs intérêts, & les privoit de leur droit d'entrée. De tout temps, la finance fut nuiſible au commerce, & dévora le ſein qui la nourrit. L'iſle fut ſans colons & ſans culture juſqu'en 1733, temps où la France en céda la propriété au Danemarck pour cent ſoixante-quatre mille rixdales.

Ce fut alors que cette puiſſance du nord, ſembla devoir pouſſer de fortes racines en Amérique. Malheureuſement, elle fit gémir ſes cultures ſous la tyrannie d'un privilege excluſif. Des hommes induſtrieux de toutes les ſectes, & ſurtout des freres Moraves, ne purent jamais vaincre ce grand obſtacle. On eſſaya pluſieurs fois de concilier les intérêts du colon & celui de ſes oppreſſeurs ; ces tempéramens furent inutiles. Les deux partis ſe firent toujours une guerre d'animoſité, jamais d'induſtrie. Enfin le gouvernement plus modéré que ſa conſtitution ne permettoit de l'eſpérer, acheta en 1754 les droits & les effets de la compagnie. Le prix fut réglé à deux millions deux cents mille rixdales. Une partie fut payée en argent

comptant, & le reste en obligations sur le trésor public portant intérêt. La navigation dans les isles fut alors ouverte à tous les sujets de la domination Danoise.

L'avidité du fisc traversa mal à propos le bien que cet arrangement devoit produire. A la vérité les denrées, les marchandises nationales, celles qui auroient été tirées de la premiere main avec des bâtimens Danois, devoient être embarquées dans la métropole sans rien payer ; mais on exigea quatre pour cent de toutes les matieres fabriquées qui ne se trouveroient pas dans une de ces conditions. Tout ce qui arrivoit dans les colonies y fut assujetti à cinq pour cent d'entrée ; tout ce qu'on en exportoit, à six pour cent de sortie. Des productions de l'Amérique, ce qui se consommoit dans la métropole devoit deux & demi pour cent, & ce qui passoit à l'étranger, un pour cent.

Dans le temps que le commerce des isles recouvroit son indépendance naturelle, avec ces restrictions onéreuses, on rendoit libre aussi celui d'Afrique qui en fait la base. Depuis plus d'un siecle, le gouvernement avoit acheté du roi d'Aquambo les deux forteresses de Fredensbourg & de Christiansbourg situées sur la côte d'or, à peu de dis-

tance l'une de l'autre. La compagnie ſeule en jouiſſoit en vertu de ſes conventions ; & ſes droits étoient exercés avec cette barbarie, dont les Européens les plus policés, ont donné l'exemple dans ces malheureux climats. Un ſeul de ſes agens eut le courage de renoncer à des atrocités que l'habitude faiſoit regarder comme légitimes. Telle étoit la réputation de ſa bonté, la confiance en ſa probité, que les noirs venoient de cent lieues pour voir cet homme ; qu'un ſouverain d'une contrée éloignée lui envoya ſa fille avec de l'or & des eſclaves, pour obtenir un petit-fils de Schilderop. C'étoit le nom de cet Européen, révéré ſur toutes les côtes de la Nigritie. O vertu ! ton influence reſpire encore dans l'ame de ces miſérables condamnés à habiter parmi les tigres, ou à gémir ſous la tyrannie des hommes ! Ces êtres écraſés & foulés, dont nos mains expriment le ſang dans les ſillons où germent nos délices, peuvent donc avoir un cœur pour ſentir les doux attraits de l'humanité bienfaiſante ! Juſte & vertueux Danois, quel monarque reçut jamais un hommage auſſi pur, auſſi glorieux que celui dont ta nation t'a vu jouir ! Et dans quels lieux encore ? Sur une mer, ſur

une terre que deux ſiecles ont à jamais ſouillés d'un infame trafic de crimes & de malheurs ; d'hommes échangés pour des armes ; d'enfans vendus par leurs peres à des étrangers qui les ſubſtitueront à des chevaux...... Non des larmes ne ſuffiſent pas à de telles horreurs. Il faudroit les peindre en lettres de ſang.

Cependant le privilege excluſif de la traite des negres a été aboli en Danemarck, comme dans les autres états. Il eſt permis à tous les ſujets de cette puiſſance commerçante d'aller acheter des hommes en Afrique. Ils ne payent que quatre rixdales pour chaque tête qu'ils introduiſent en Amérique. Les plantations de leurs colonies occupent déja trente mille eſclaves de tout âge & de tout ſexe qui doivent chacun un écu de capitation. Les denrées qui naiſſent des travaux de ces malheureux forment la cargaiſon de quarante bâtimens dont le port eſt de cent vingt juſqu'à trois cents tonneaux. Les habitations qui rendent annuellement au fiſc deux écus Danois par mille pieds quarrés, donnent à la nation un peu de caffé & de gingembre, quelque bois de marqueterie, huit cents balles de coton qui paſſent preſqu'entiérement à l'étranger, douze mil-

lions pesant de sucre brut dont les quatre cinquiemes se consomment dans la métropole, & le reste est vendu dans la Baltique, ou introduit en Allemagne par la voie d'Altena. Sainte Croix, quoique le plus moderne des établissemens Danois, fournit les cinq septiemes de ces productions.

Cette isle est partagée en trois cents cinquante plantations, par des lignes qui se coupent à angles droits. Chaque plantation renferme cent cinquante acres de quarante mille pieds quarrés chacun ; en sorte qu'elle peut occuper un espace de douze cents pas communs de long, sur huit cents de large. Les deux tiers de ce terrein sont propres au sucre, & le propriétaire peut y employer quatre vingts acres à la fois, dont chacun rendra années communes seize quintaux de sucre, sans compter les sirops. Le reste peut être mis en valeur d'une façon moins lucrative. Lorsque l'isle sera toute défrichée, ce qui dépend du temps & des circonstances, il pourra s'y former quelques villes. Elle n'a actuellement que le bourg de Christianstad, bâti à côté de la forteresse qui défend le port principal.

Le Danemarck ne peut pas se dissimuler que les richesses qui commen-

cent à venir de ses colonies, ne lui appartiennent pas en totalité. Une grande partie passe aux Anglois & aux Hollandois qui sans vivre dans ces isles y ont formé les meilleures habitations. La nouvelle Angleterre y porte des bois, des bestiaux, des farines, qu'elle échange contre des sirops & d'autres denrées. Il faut payer aux nations étrangeres les vins, les toiles, les soieries qu'elles fournissent. L'Inde même est associée à ce commerce, puisque la compagnie y place une assez grande quantité de ses marchandises. Un calcul rigoureux prouveroit peut-être que ce qui reste à l'état propriétaire au delà de la commission, du fret & des droits, est fort peu de chose. La situation où se trouve cette puissance ne lui permet pas de voir d'un œil indifférent cet arrangement. Tout l'invite à chercher les moyens convenables pour s'approprier le produit entier de ses possessions d'Amérique.

Celles d'Europe qui forment aujourd'hui le Danemarck étoient autrefois indépendantes les unes des autres. Des révolutions la plupart singulieres les ont réunies sous les mêmes loix. Au centre de ce tout bizarrement composé sont quelques isles, dont la plus connue se

nomme Zelande. On y trouve un port excellent, qui n'étant au onzieme ſiecle qu'une habitation de pêcheurs, devint une ville au treizieme, la capitale de l'Empire au quinzieme, & une belle cité après l'incendie de 1728 qui y réduiſit en cendres ſeize cents cinquante maiſons. Au midi de ces iſles, eſt cette péninſule longue & étroite que les anciens appelloient Cherſoneſe Cimbrique. Ses parties les plus importantes, les plus étendues ont ſucceſſivement groſſi la domination Danoiſe, ſous le nom de Jutland, de Sleſwig, & de Holſtein. Elles ont été plus ou moins floriſſantes, à proportion qu'elles ſe ſont reſſenties de l'inſtabilité de l'Océan, qui tantôt s'éloigne de leurs bords, & tantôt les engloutit. On voit dans ces contrées, ainſi que dans les comtés d'Oldenbourg & de Delmenhorſt, ſoumiſes au même maître, une lutte entre les hommes & la mer, un combat perpétuel dont les ſuccès ont toujours été balancés. Les habitans d'un tel pays ſeront libres, dès qu'ils s'appercevront qu'ils ne le ſont pas. Ce n'eſt point à des marins, à des inſulaires, aux peuples des montagnes que le deſpotiſme peut impoſer long-temps un joug aviliſſant.

La Norwege qui obéit au Danemarck n'eſt pas plus propre à cette ſervitude. Elle eſt couverte de pierres ou de rochers, & traverſée en différens ſens par de hautes montagnes qui ne ſont pas ſuſceptibles de culture. On ne voit en Laponie qu'un petit nombre de ſauvages, fixés ſur les côtes par la pêche, ou errant dans des deſerts affreux, & ſubſiſtant par le moyen de la chaſſe de leurs pelleteries & de leurs rennes. L'Iſlande eſt un pays miſerable, cent fois bouleverſé par des volcans, par des tremblemens de terre, & cachant toujours dans ſon ſein des matieres bitumineuſes qui peuvent à chaque inſtant la réduire en un monceau de cendres. Pour le Groenland, que le vulgaire croit une iſle, & que les géographes préſument tenir à l'Amérique par l'oueſt, c'eſt un pays vaſte & ſtérile, que la nature condamne aux glaces éternelles. Si jamais ces régions ſont peuplées, elles deviendront indépendantes les unes des autres, & toutes du roi de Danemarck qui croit y commander, parce qu'il s'en dit le maître, à l'inſçu de leurs ſauvages habitans.

Le climat des iſles Danoiſes de l'Europe n'eſt pas auſſi rigoureux, qu'on le jugeroit par leur latitude. Si les golfes

dont elles sont environnées voient quelquefois interrompre la navigation, c'est bien moins par les glaçons qui s'y forment, que par ceux que les vents y poussent, & qui se nuisent, à mesure qu'ils s'y entassent. Si l'on en excepte le nord du Jutland, les provinces qui joignent l'Allemagne, jouissent de sa température. Le froid est très-modéré, même sur les côtes de la Norwege. Il y pleut souvent durant l'hyver; & son port de Bergue est à peine une fois fermé par les glaces, tandis que ceux d'Amsterdam, de Lubeck & de Hambourg, le sont dix fois dans l'année. Il est vrai que cet avantage est cherement acheté par les brouillards épais & continuels qui rendent le séjour du Danemarck désagréable, triste, & ses habitans sombres, mélancoliques.

La population de cet empire n'est pas proportionnée à son étendue. Dans les siecles reculés, il se dépeupla par des émigrations continuelles. Les brigandages qui les remplacerent, entretinrent cette dépopulation. L'anarchie empêcha l'état de se rétablir de si grands maux. Le double despotisme du prince sur les citoyens qui se croient libres sous le titre de nobles, & de ceux-ci sur un peuple esclave, étouffe jusqu'à l'espé-

rance d'une plus grande population. A peine ſur une ſurface immenſe, compte-t-on quinze cents mille ames.

Indépendamment de beaucoup d'autres cauſes, le poids des impôts s'oppoſe à leur bonheur. On en exige de fixes pour les terres; d'arbitraires en forme de capitation; de journalieres ſur les conſommations. Cette oppreſſion eſt d'autant plus criminelle, que le gouvernement jouit d'un domaine très-conſidérable; & qu'il a une reſſource aſſurée dans le détroit du Sund. Six mille neuf cents trente navires qui, ſi l'on en juge par le compte de 1768, doivent entrer annuellement dans la mer Baltique, ou en ſortir, payent dans ce fameux paſſage, environ un pour cent de toutes les marchandiſes dont ils ſont chargés. Cette eſpece de tribut qui, quoique difficile à lever, rend à l'état deux millions cinq cents mille livres, eſt perçu dans la rade d'Elzeneur, protégée par la fortereſſe de Cronenbourg. Il y a long-temps que cette poſition & celle de Copenhague invitent inutilement le Danemarck à y former un entrepôt, où tous les peuples commerçans, ſoit du nord, ſoit du midi, viendroient échanger leurs productions & leur induſtrie.

Avec les fonds provenant des tributs, du domaine, des péages, des subsides du dehors, l'état entretient une armée de vingt-cinq mille hommes, qui toute composée d'étrangers, passe pour la plus mauvaise milice de l'Europe. Sa flotte jouit au contraire de la meilleure réputation. Elle consiste en trente-deux vaisseaux de ligne, quinze ou seize frégates & quelques galeres dont l'usage sagement proscrit ailleurs, ne peut être abandonné sur les côtes de la Baltique le plus souvent inaccessible à d'autres bâtimens. Vingt-quatre mille matelots classés, qui sont la plupart toujours en action, assurent les opérations navales. Aux dépenses militaires, le gouvernement en a joint d'autres depuis quelques années, pour l'encouragement des manufactures & des arts. Qu'on ajoute quatre millions de livres pour les besoins ou les fantaisies de la cour; une somme à peu près semblable pour les intérêt qu'entraîne une dette publique de soixante-dix millions; & on aura l'emploi de vingt-trois millions de livre tournois qui forment le revenu de la couronne.

Si c'est pour en assurer le recouvrement que le gouvernement a proscrit en 1736 l'usage des bijoux, des étoffes

d'or & d'argent, on se permettra de dire qu'il avoit sous sa main des moyens plus simples. Il falloit abolir cette foule d'entraves qui gênent les opérations des citoyens entr'eux, qui empêchent la libre communication des différentes parties de la monarchie. La pêche de la baleine, le commerce de Groenland, de l'Islande, cessant d'être dans les fers des privileges exclusifs, & le commerce des isles de Feroé retiré des mains du souverain, auroient acquis de l'activité. On auroit également étendu les liaisons étrangeres si l'on eût supprimé la compagnie de Barbarie; & si tous les membres de l'état avoient été déchargés de l'obligation qui leur fut imposée en 1726 de se pourvoir de vin, de sel, d'eau-de-vie, de tabac à Copenhague même.

Dans l'état actuel des choses, les exportations sont assez bornées. Elles se réduisent dans les provinces du continent de l'Allemagne à cinq ou six mille bœufs, à trois ou quatre mille chevaux propres pour la cavalerie, à quelque seigle qui est vendu aux Suédois & aux Hollandois. Depuis quelques années le Danemarck consomme le froment que la Fionie & l'Alland envoyoient autrefois à l'étranger. Ces deux isles, ainsi

que la Zelande, ne vendent plus que ces magnifiques attelages, si chers à tous ceux qui aiment les beaux chevaux. La Norwege fournit au commerce du hareng, des bois, des mâtures, du goudron & du fer. Il sort des pelleteries de la Laponie & du Groenland. On tire de l'Islande de la morue, de l'huile de baleine, de chien & de veau marin, du souffre, & ce delicieux duvet si connu sous le nom d'édredon.

Arrêtons ici les détails qu'a nécessairement amené le commerce du Danemarck. Il suffit pour convaincre cette puissance, qu'elle a le plus grand intérêt à jouir, à trafiquer seule de toutes les productions de ses isles de l'Amérique. Plus les possessions de cette couronne sont bornées dans le nouveau monde, comme elles le seront toujours pour elle sous la zone torride, plus elle doit être attentive à ne laisser échapper aucun des avantages qu'elle en peut tirer. Dans un état de médiocrité, la moindre négligence a des suites importantes. Les nations même qui ont de vastes & riches territoires ne font pas impunément des fautes, comme on le verra dans le livre suivant.

Fin du Livre douzieme.





